BnF Gallica

Fonds Maurice Farina (1883-1943). III. Collection. III.6. Documents sur les Deburau et le Théâtre des Funambules. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France. Département des arts du spectacle. Farina Manuscrits 371

Farina, Maurice (1883-1943). Producteur d'un fonds. Fonds Maurice Farina (1883-1943). III. Collection. III.6. Documents sur les Deburau et le Théâtre des Funambules. Ensemble de documents collectés par Farina sur Gaspard Deburau. 1820-1948.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France. Département des arts du spectacle. Farina Manuscrits 371

Fried. Hillemacher
aft. f. 1845

Lebrun

BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE

Joseph Lebrun -
Spécimen sur papier ancien -

Mr Augte Bouquet.

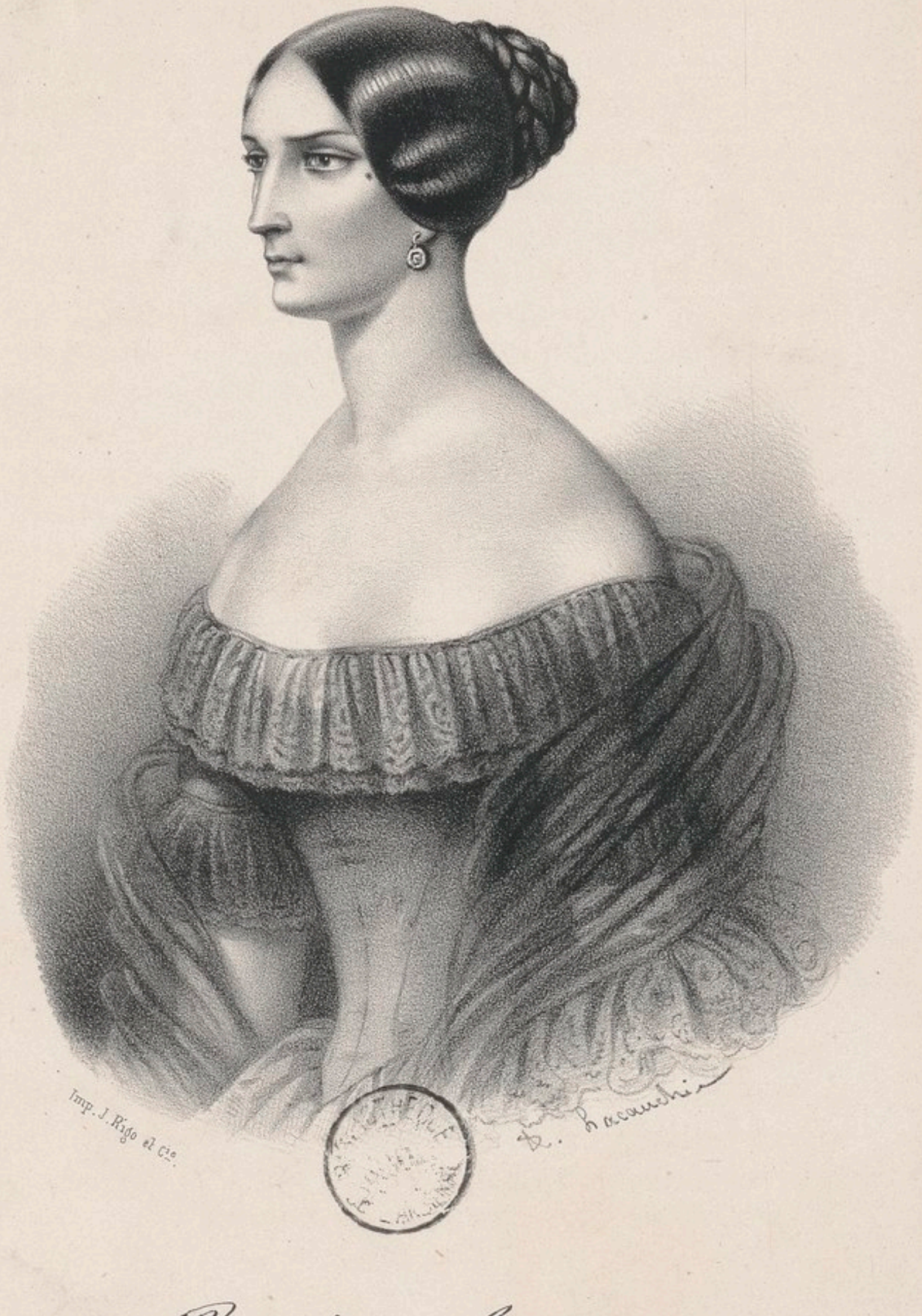
Lith. de Delaunois

M. J. DEBURAU.

tiré du Cabinet de Mr J. Janin.

CHS. DEBUREAU.

4
Dechamme, édit. r. Charlot. 27.



Imp. J. Rigo et Cie.

Robert Stott

6
1

LE PHOTOGRAPHE THÉATRAL.

Dailigny Phot.

DEBURAU.

Hommage affectueux
à Mlle Reynaldo
Deburau

Fondation Hippocrate
Du Chesnay (Yvel)
La Famille de
Sa Grand'Mère
par cette Déflagration
de bombe en
7 avril 1943.

PRIX DES
DE LA P
3me DE FACE
BALCON
PARTERRE
ORCHESTE
STALLES

10

A LA GRANDE LOGE, sur la petite Place.

SPECTACLE
ACROBATIQUE
de M. NIEMECZEK.

Aujourd'hui Dimanche 31 Août 1828, une première représentation de

L'HOMME SAUVAGE,

Grande pantomime en trois actes, ornée de marches, combat, décors et costumes analogues au sujet. — Au premier acte,

UN PAS DE DEUX,

Dansé par M. NIEMECZEK et M.elle CONSTANCE. — Au troisième acte,

MORT DU GÉNIE VERT,
ENGLOUTI DANS LES FLAMMES.

DISTRIBUTION.

L'Homme sauvage . .	MM. NIEMECZEK.	Le Génie vert	M. PLÉGE.
Léar	AIMÉ.	Emilia, } filles de Léar,	M.elles CONSTANCE.
Alphondor	AMAND.	Florella, }	NIEMECZEK.
Albinos, écuyer d'Alphondor,	DEBURAU.		
Faricot, intendant . .	FRANÇOIS.	Plusieurs Chevaliers.	

Précédée des

EXERCICES ACROBATIQUES

Par toute la Troupe, et dans lesquels M. NIEMECZEK dansera

LE PAS GUERRIER.

M. PLÉGE fera plusieurs Exercices extraordinaires; il tournera le saut périlleux en tirant deux coups de pistolet.

Suivis des

DEUX SUISSESSES,

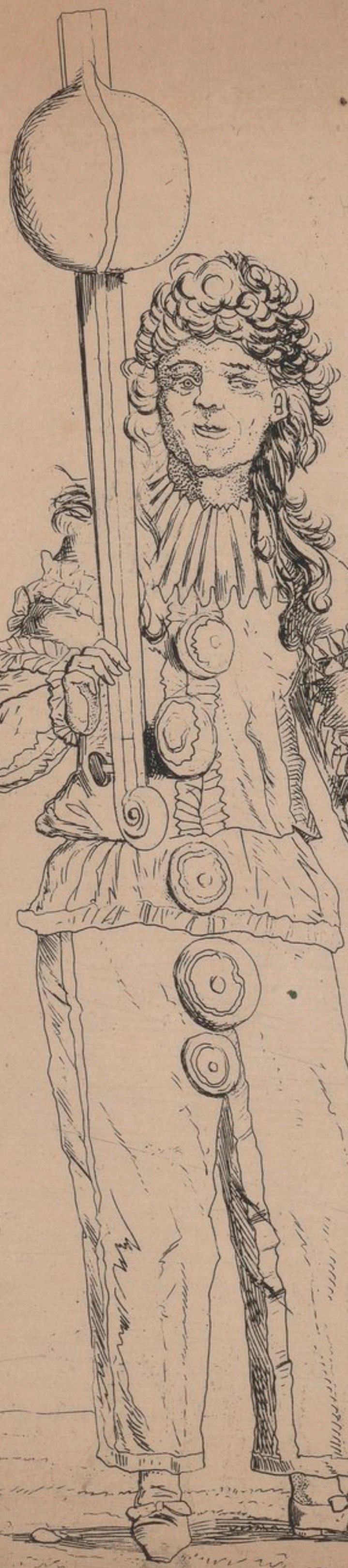
Danse gracieuse sur deux cordes parallèles, par M.elles CONSTANCE et NIEMECZEK.

La représentation du soir ne sera précédée d'aucune parade.

Les portes et le bureau seront ouverts à six heures.

On commencera à sept heures.

371



accourez amateurs des indignes grimaces
Venez au Boulevard admirer vos portraits
Celui que vous voyez est le plus fin des paillasse
qui sait en peindre tous les traits

VALSUANI (dit)
l'italien ou le grimacier

il va en ville réjouir
les Compagnies on le trouve
au Boulevard du temple.

ÉTUDES DRAMATIQUES.

LES PETITS THÉATRES DE PARIS.

I.

LE BOULEVARD DU TEMPLE.

La critique, la critique dramatique surtout, est fille de notre époque. Autrefois, le public était juge souverain en matière de théâtre et de littérature; aujourd'hui la muse du feuilleton, jeune muse inventée récemment par un homme de beaucoup d'esprit, tient, à défaut de lyre, le sceptre et la main de justice. Comme jadis Clio, elle enregistre les victoires et conquêtes contemporaines. Grâce à elle, on sait sans sortir de chez soi comment pleure Mlle Georges, comment rit Alcide Tousez, comment se mouchent Ligier et Frédérick Lemaître. Nous avons une description exacte de la perruque de Talma, et on a noté la déclamation suave de Mlle Mars avec des dièzes à la clef.

Mais tandis que le feuilleton du lundi nous initie à tous ces secrets, tandis qu'il analyse pour nous avec soin l'émotion de Bouffé et l'organe de Beauvallet, tandis qu'il compare le jeu puissant de Mme Stoltz aux douleurs infinies de la Malibran, et qu'ouvrant pour nous la porte interdite aux profanes, il nous fait pénétrer dans ce monde de soleil et de fange, de rire et de pleurs, d'impuissance et de génie qui s'appelle le théâtre, il reste un autre monde plus curieux, une autre coulisse plus fermée, un autre désert plus inexploré, qui cependant, plus que l'autre encore, est riche en émotions, en surprises, en antithèses cruelles, en horizons nouveaux et pittoresques. Nous voulons parler des petits théâtres.

Ce qui peut donner l'idée la plus juste de Paris au dernier siècle, ce ne sont ni les hôtels princiers de l'île Saint-Louis, ni le foyer de la comédie, plein pourtant de traditions, ni le foyer de la danse, où le buste de la Guimard sourit encore au souvenir des aventures d'autrefois. Si quelque chose à Paris pouvait nous rappeler ce temps de noblesse et d'insouciance, de grandeur et de vice, d'esprit facile et vraiment français, ce serait cette belle esplanade que nos édiles nous ont laissée devant les petits théâtres du boulevard du Temple. En vain Paris se fait grave et triste, les jeunes gens, autrefois gais et spirituels, ont eu beau prendre pour défaut habituel l'économie sordide; le drap noir du deuil a remplacé la soie, le velours et l'or; les filles d'Opéra se marient, mettent à la Caisse d'épargne et sollicitent des demi-bourses pour leurs enfants. On a introduit une parcimonie prudente jusque dans la débauche; mais le boulevard du Temple est seul resté gai, libre, insouciant, joyeux, facile à vivre comme autrefois. Les marchands de fruits avec leur lanterne de papier rouge, leurs oranges de Malte et leurs propos avenants, rappellent les anciennes poissardes, si célèbres au temps du jeune Fronsac; les jolies grisettes du Marais fredonnent un refrain à la mode en revenant de l'atelier, et, sans paraître écouter les propos galants qu'on leur jette au passage, se pavanent avec une fierté modeste sous leur joli petit bonnet chiffonné, leur guimpe unie et leur tablier de foulard. La lumière qui dore çà et là le feuillage; le bruit, la foule, la vie sur cette promenade fraîche et ombragée, tout invite à la flânerie et au doux nonchaloir.

Et pourtant, hélas! le boulevard du Temple n'est plus rien aujourd'hui auprès de ce que nos pères l'ont vu il y a quelques années encore. Comme la Rome des empereurs, il est veuf de ses héros et de ses gloires; il a vu, comme Niobé, ses meilleurs fils tomber en un jour à ses côtés. Il lui reste Déburau et la parade dans la salle; Gilles et Arlequin; Colombine et le combat à la hache; mais il a perdu la grande, la seule, la vraie parade, la parade en plein vent, échevelée, riante, ivre à moitié, qui se barbouille de lie et n'a que faire du sel attique! Les belles bâtisses éclairées au gaz, les théâtres réédifiés en fer, les trottoirs d'asphalte ont remplacé les échopes, les cafés borgnes et les baraques de bois, si bien qu'en contemplant tristement cette nouvelle rue de Rivoli, le vieux Brazier s'écriait avec douleur: « Ils m'ont gâté mon boulevard du Temple. » Parodie ingénieuse du mot de Nodier sur Napoléon : « Le malheureux!... il m'a gâté mes Alpes! »

Nos pères ont vu commencer et grandir ce boulevard dont le nom est européen. Semblable à une kermesse parisienne, il rappelait alors ces fêtes de ballets et de féeries dans lesquelles le plaisir sollicite les yeux de tous côtés. Telles étaient les merveilles de ce caravansérail, qu'on y croirait à peine aujourd'hui, dans un temps où Tom-Pouce et les Indiens Ioways ont pu faire courir tout Paris. Alors les sauvages se comptaient à la douzaine; les géants étaient plus communs que les vaudevilles; à chaque pas on marchait sur un nain. Sans bourse délier, on pouvait voir des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient la caisse mieux que le Huron du café des aveugles, des mangeurs de sabres, des femmes pesant huit cents livres et des carrosses à six chevaux trainés par des puces. De blondes jeunes filles dansaient sur des barres de fer rouge comme une almée sur des tapis de roses. C'est là que brillèrent le chien Munito, et Bobèche, et Rousseau, paillasse classique, et Rose, et la célèbre Malaga, à la crapaudine sur un plat d'argent!

L'homme squelette déclarait d'une voix éteinte qu'il n'avait jamais éte malade, et le père Rousseau, le patriarche de la grosse gaieté, lui répondait par son éternel refrain :

C'est dans la rade de Bourdeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qu'étiont dedans,
Vrai Dieu! c'était des bons enfans.

Le père Rousseau avait une figure rouge, pleine et bourgeonnée; ses clignements d'yeux, sa tournure grotesque, ses grimaces, sa voix rauque et brisée, ses prodigieux quolibets, débités avec une hardiesse perdue depuis, et entremêlés de hoquets avinés; tout en lui étonnait et charmait naïvement. C'était le peuple, hâbleur, fainéant, ivrogne, querelleur, bon et brave par-dessus le marché. C'était tout à la fois, et dans un seul homme, le bon sens, la fantaisie et la passion vulgaire. C'était Turlupin et Polichinelle; c'était Mascarille et c'était Falstaff. En le voyant, on comprenait le chariot fabuleux de Thespis.

A côté de Rousseau, et grands encore après lui, Bobèche

et Galimafré, ces niais illustres, enchantaient la foule. On peut dire de Bobèche, et bien plus justement, ce qu'on a dit des conteurs arabes : il tenait ses auditeurs suspendus à ses lèvres. Sous la perruque rousse et la veste écarlate, personne n'a égalé la verve caustique de ce grand Jocrisse. Son sourire en disait plus que ses paroles, son geste était merveilleux d'à-propos et de bêtise ; il a rendu célèbre comme le petit chapeau de l'Empereur son tricorne gris surmonté d'un papillon symbolique. C'est lui et non pas Arnal, non pas Ravel, non pas même MM. Duvert et Lauzanne, ces vaudevillistes incroyables, c'est lui tout seul qui a créé ce genre excessif et paradoxal auquel nous donnerions l'épithète nouvelle de *supercoquentieux*, si nous ne craignions les foudres académiques ; ce genre qui consiste à détourner la langue et le sens des mots de toutes les voies usitées, et à pousser sans vergogne la périphrase de Delille jusqu'à l'hyperbole la plus sauvage. Si Bobèche n'avait pas existé, Odry ne dirait pas aujourd'hui *ce viscère* pour désigner le cœur.

Quant à Galimafré, c'était un niais académique, un Gilles pompeux. Il débitait la parade, comme Montfleury et Mlle de Beauchateau débitaient, à l'hôtel de Bourgogne, les alexandrins mélodieux de Racine. Cette emphase naïve et cette enflure si bouffonne faisaient de lui un Cassandre inimitable ; seuls aujourd'hui Lepeintre jeune et le père Laplace des Funambules en peuvent donner une idée. Dans la célèbre parade intitulée *le Voyage*, au moment où Paillasse rend compte de ses excursions, Galimafré faisait rire aux larmes. Voici le texte :

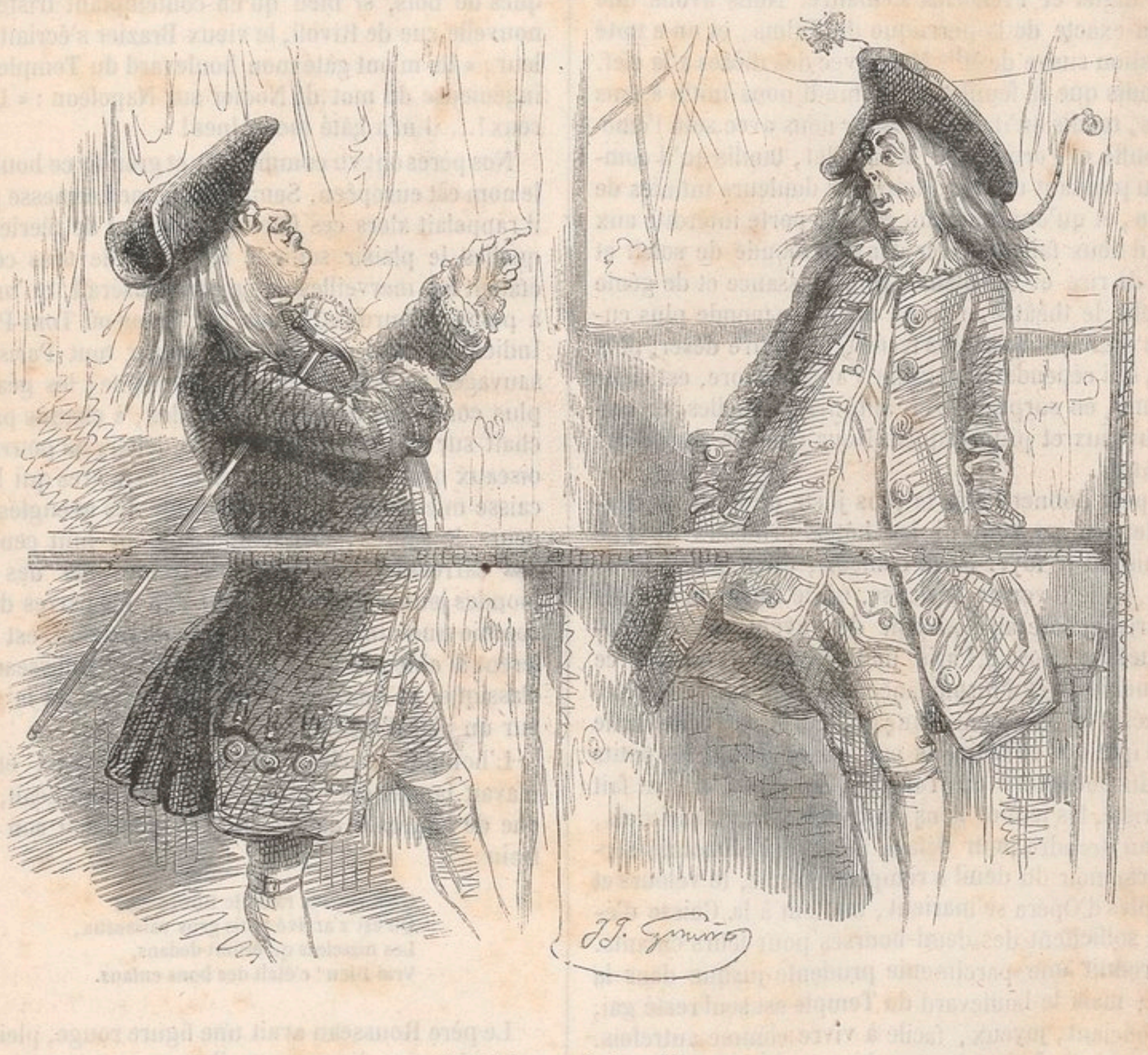
PAILLASSE.

Oui, Rotterdam..., chez Mlle Virginie, Mlle Cécile, Mlle Malaga...

CASSANDRE.

Dans la Virginie, dans la Sicile, à Malaga !

Dans cette réplique si simple, si peu comique en elle-même, Galimafré mettait tant d'outrecuidance, tant de pitié pour l'ignorance de Paillasse, tant d'orgueil de son



Bobèche et Galimafré.

propre savoir, qu'il arrivait aux dernières limites du grotesque. Son auditoire riait littéralement à se décrocher les mâchoires.

Las un jour d'avoir dépensé si longtemps, sans compter, plus d'esprit, d'imagination et de style qu'il n'en faut pour faire la réputation de vingt vaudevillistes, Bobèche voulut enfin connaître les grandeurs et la fortune. Lui, le premier comédien de l'époque, il renia la vaine gloire et la popularité menteuse ; il jeta bravement par-dessus les moulins son tricorne gris, sa perruque rouge et sa veste rouge ; il rendit la liberté au papillon captif que depuis si longtemps un lien de fer retenait au sommet de l'illustre tricorne. Sa main, cette même main qui avait donné et reçu avec gloire tant de soufflets dramatiques, tint le sceptre directorial, et Bobèche se constitua monarque absolu d'un théâtre de province, à Rouen, je crois. Il ne revint jamais de cette île d'Elbe. Seul parmi tous les rois de ce temps, Jocrisse n'a pas eu sa restauration.

Galimafré, lui, se fit garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Là il ne perdit rien de la dignité grave qui convenait

1

12

Les Théâtres divers.

Les Théâtres.

Nicolas-Michel Brazier et Jean-Gaspard Dubuisson. — Le théâtre à quatre sous. — Au parterre. — Au poulailler. — L'employé aux Magasins de fromage. — Transformation de la pantomime. — Les successeurs d'Alexandre : Paul Legrand, Dubuisson II, Kohautski, Devin. — Les pitres. — Les auteurs. — Gustave et le mélodrame historique. — Le froid à Granier. — Désertions de la troupe. — Les directeurs. — Emigration au boulevard du Maine. — Mort et résurrection.

Voici tantôt soixante-cinq ans, — un lundi de Pâques, — sur le coup de midi, — à l'entre-sol de la maison qui portait alors le numéro 18 du boulevard du Temple, deux hommes apposaient leur signature au bas d'un acte en double expédition — longuement discuté et complètement élaboré — dont chacun d'eux mit son exemplaire dans sa poche avec des signes non équivoques de satisfaction.

L'un de ces hommes avait nom Nicolas-Michel Brazier.

De son métier, il dirigeait le théâtre des Funambules, — un théâtre à quatre sous, comme l'on disait en égard au prix des places de son poulailler et de son parterre.

Dans le parterre, on se tenait debout.

Dans les entr'actes, il n'était point rare que les spectateurs entamassent une partie de main chaude.

Sur quoi, il arrivait le plus souvent que les loustics des rangs supérieurs s'amusaient à désigner nominativement au patient chacun de ceux qui le frappaient à tour de rôle : or, de telles interpellations rendant le jeu impossible, on le remplaçait, d'office par celui du cheval fondu, lequel durait, sans interruption, sinon sans variété, jusqu'au moment où le régisseur frappait trois coups qui annonçaient le lever du rideau.

Au poulailler, il y avait un employé aux Magasins de fromage.

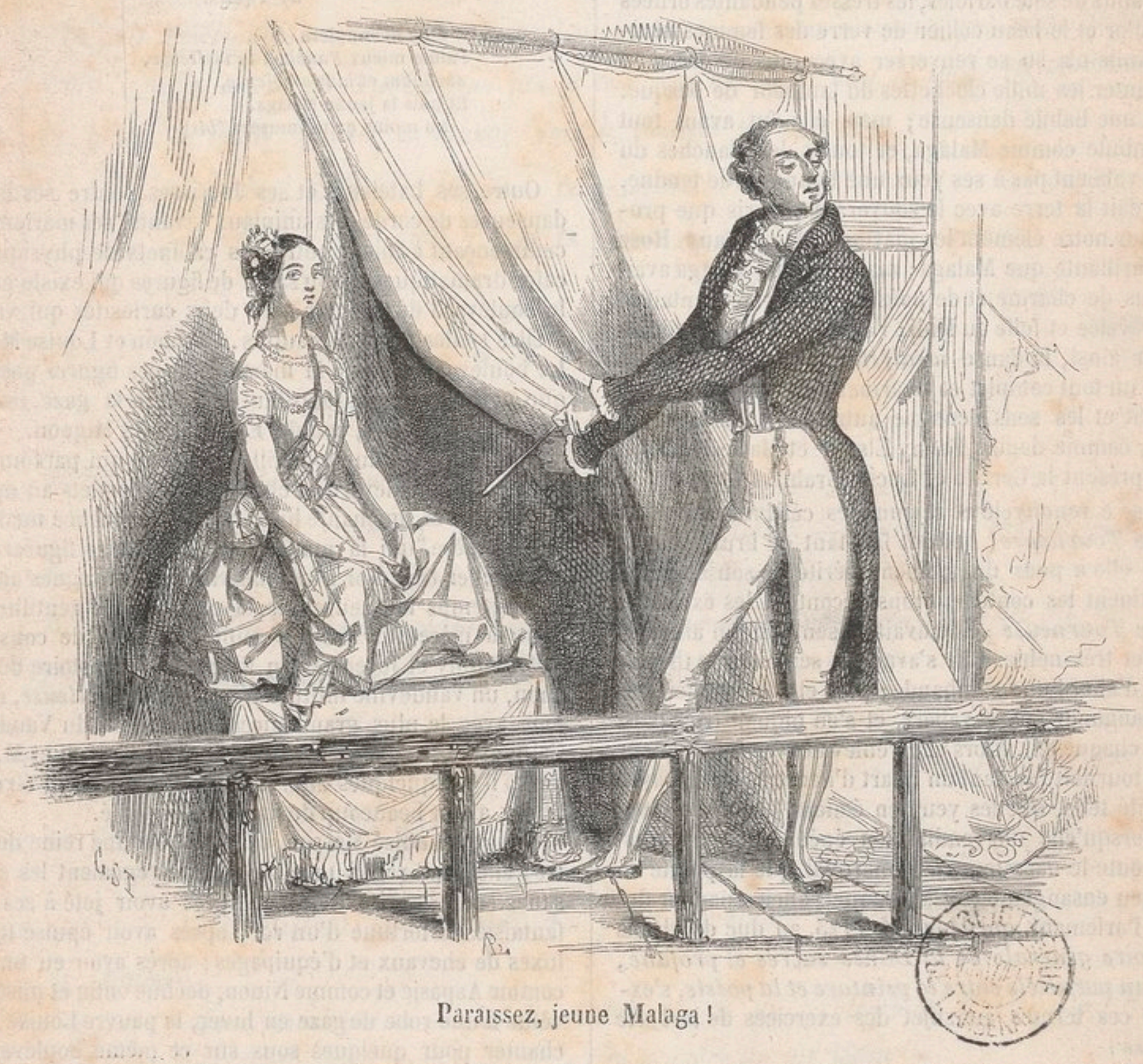
Celui-ci était remarquable d'empêcher le public des trois premières régions de

Madame Saqui

à son emploi. On le voyait remuer un châssis ou disposer un praticable avec la fière résignation de Samson tournant la meule chez les Philistins. C'est ainsi que Bobèche et Galimafré se sont éteints loin l'un de l'autre. Paillasse a quitté Cassandre et son service sans verser de pleurs ni réclamer de gages; il a rompu avec ce bon maître, malgré les bons traitements et les coups de pied traditionnels qu'il en avait reçus, et Cassandre a laissé partir Paillasse. Cassandre a pu renoncer à ce digne valet qui lui témoignait tant d'affection et le jetait si souvent par terre. Après cela que peut-il y avoir d'éternel en ce monde, et comment pourrait-on s'étonner des révolutions qui brisent les trônes et partagent les empires?

De quoi s'étonner en effet, lorsqu'on a vu dans leur grande gloire les deux célèbres danseuses du boulevard du Temple, M^lle^ Rose et la jeune Malaga, et qu'on cherche en vain aujourd'hui un spectateur reconnaissant qui se souvienne même de leur nom?

La jeune Malaga était une charmante jeune fille aux cheveux abondants, à la bouche fraîche et souriante, aux yeux pleins d'expression. Née funambule, elle aimait avec passion son art, dans lequel elle avait su introduire cette chasteté de gestes et de poses qu'on admira tant plus tard dans Marie Taglioni. La jeune Malaga était parfaitement décente et pudique, et, chose peut-être étrange pour une danseuse, elle se conduisait bien. Son père, vieillard respectable, à



Paraissez, jeune Malaga!

grandes manières, ressemblait à un grand seigneur déchu, et avait conservé dans sa misère les grandes traditions aristocratiques. C'était lui qui faisait le *boniment*. On appelle *boniment*, en termes de petits théâtres, la démonstration emphatique, l'énumération pompeuse des merveilles offertes au spectateur et l'invitation pressante à en jouir; le tout fait à la porte avec force métonymies, paronomases, antonomases, antithèses, catachrèses et hyperboles, par un orateur populaire, payé tant par jour aux frais de l'administration. Le boniment a été un art complet; il a eu sa poétique, ses règles, son répertoire, ses rengaînes et ses audaces. Mais ce grand art s'est perdu de jour en jour; et maintenant on ne dit plus à la porte d'aucun théâtre :

« Entrez, messieurs! Nous donnerons aujourd'hui, par « extraordinaire, une représentation du *Festin de Pierre* « ou *l'Athée foudroyé*, comédie en cinq actes du grand « Corneille, avec changements à vue, engloutissement et « pluie de feu au cinquième acte. Le citoyen d'Hauterive « jouera don Juan avec toute sa garderobe. Premier acte, « habit-veste, culotte en satin vert-pomme brodée en or et « en diamants. Deuxième acte, qui se passe à la campagne, « habit gorge de pigeon doublé de saumon, avec la veste « gris de souris effrayée. Quatrième acte, habit mordoré « pour recevoir le commandeur, avec la veste de toile d'ar- « gent, jabot et manchettes en dentelles de Flandre. Faites « voir l'habit du quatrième acte! Cinquième acte, il se re- « pent, tout en velours noir!... etc. »

Le père de Malaga excellait à faire le *boniment*. Il apportait dans l'exercice de ces fonctions une dignité et une conviction qui étaient d'un puissant effet sur son public en plein vent. Après avoir détaillé aux spectateurs les merveilleux exercices qui leur seraient offerts, le vénérable orateur achevait son discours en ces termes :

« Maintenant, messieurs, nous allons vous présenter la « jeune Malaga elle-même, et vous pourrez vous assurer « par vos propres yeux que sa beauté n'est point une chi- « mère ! Paraissez, jeune Malaga ! »

Mais n'oublions pas Mlle Rose, dont la gloire est intimement liée à celle de Malaga. Ces deux charmantes danseuses partagèrent les faveurs de la foule au théâtre des Patagoniens et au spectacle nommé *le théâtre de la jeune Malaga*. Rose avait un brillant, une désinvolture, un *humour* inimitables. Nulle danseuse n'a porté plus follement les habits de soie bariolés, les tresses pendantes ornées de pièces d'or et le beau collier de verre des femmes vénitiennes. Nulle n'a su se renverser avec plus de grâce en faisant chanter les mille clochettes du tambour de basque. Rose était une habile danseuse ; mais elle fut avant tout une funambule comme Malaga, et toutes les planches du monde ne valaient pas à ses yeux une bonne corde tendue. Elle regardait la terre avec le souverain mépris que professent pour notre élément les marins et les oiseaux. Rose était plus brillante que Malaga ; mais la jeune Malaga avait en elle plus de charme et de poésie ; l'une représentait la danse échevelée et folle du Midi ; l'autre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la danse *idéaliste*. A elles deux, elles formaient un tout complet et charmant qui satisfaisait à la fois l'esprit et les sens, comme autrefois la Camargo et Mlle Sallé, comme depuis Fanny Elssler et Marie Taglioni, comme à présent la Cerrito et Lucile Grahn.

Mlle Rose a renouvelé et rajeuni les célèbres exercices de la *belle Tourneuse*, qui ont fait tant de bruit en leur temps, et elle a pour un moment hérité de son surnom. Voici comment les contemporains racontent les exercices de la *belle Tourneuse* : Elle avait, disent-ils, un air très-imposant et très-noble. Elle s'avançait seule sur le théâtre et dansait d'abord une sarabande ; puis elle demandait des épées de longueur aux cavaliers, et s'en piquait trois dans le coin de chaque œil. Alors elle s'enlevait avec une vigueur inouïe, et tournait pendant un quart d'heure au moins avec une rapidité telle, que les yeux en étaient éblouis et fatigués. « Lorsqu'elle me rendit mon épée, qui était très-lourde, ajoute le narrateur, je remarquai que la pointe en était un peu ensanglantée. » M. Bonnet, ancien payeur des gages du Parlement, qui dédia, en 1723, au duc d'Orléans une *Histoire générale de la Danse sacrée et profane, suivie d'un parallèle entre la peinture et la poésie*, s'exprime en ces termes au sujet des exercices de la *belle Tourneuse* :

« J'aurais cru que ces danses auraient été surnaturelles, si l'abbé Archambaut, qui a beaucoup d'érudition, ne m'avait fait souvenir qu'elles tiraient leur origine de la danse sacrée des Saliens, prêtres de Mars, instituée chez les Romains, que j'ai rapportée en son lieu ; comme celle des ballets des Suisses, qui se fait au bruit et au cliquetis des sabres, tire son origine de la danse pyrrhique. »

Non-seulement Mlle Rose exécutait comme la *belle Tourneuse* le tour des épées, mais elle allait jusqu'à tourner plus de vingt minutes sur elle-même en posant la pointe des épées sur sa gorge ou dans ses narines.

Alors Rose, presque oubliée maintenant, était le sujet de toutes les conversations ; et sa camarade Malaga était arrivée à une telle célébrité, que tous les vaudevillistes d'alors s'empressaient de consacrer sa gloire par leurs flonflons poétiques. On venait de donner à l'Odéon, avec un grand succès, *les Trois Philibert* de Picard. La Porte Saint-Martin joua une parodie intitulée *les Trois Philibertes*. Mlle Jenny Vertpré, fort jeune alors, jouait le principal rôle dans ce vaudeville, et représentait une jeune femme nouvellement mariée, à laquelle son mari détaille d'avance tous les plaisirs de la capitale. Voici le couplet qui se chantait sur l'air du vaudeville des *Deux Edmond*, air que Béranger illustra par sa chanson *Vieux habits ! vieux galons !*

LE MARI.

Aux Français nous verrons *Zaïre*,
A Feydeau nous verrons *Zémire*,
Iphigénie à l'Opéra.

LA FEMME.

Ça m'ennuiera (*bis*).
J'aime mieux *Fanchon la vielleuse*,
Abraham et *la Pie voleuse*,
Et puis la jeune Malaga.
Au moins ça m'amusera (*bis*).

Outre ses bateleurs et ses Jocrisses, outre ses hardies danseuses de corde, ses animaux vivants, ses marionnettes commençant à midi ; outre ses cabinets de physique, ses cafés dramatiques et son salon de figures qui existe encore, le boulevard du Temple a eu deux curiosités qui valaient à elles seules toutes les autres, Fanchon et Louise Masson. Le boulevard a gardé la mémoire de ces figures poétiques que nous voyons aujourd'hui à travers la gaze transparente de la rêverie, comme Esméralda et Mignon.

Fanchon était une jolie fille de Savoie qui parcourait les cabarets du boulevard et chantait des couplets au dessert. On connaît sa touchante histoire, son innocence méconnue par son père, qui la maudit, ne pouvant se figurer qu'on pût gagner tant d'or avec une vielle ; ses longues amours, si longtemps malheureuses, avec un jeune gentilhomme, dont la mère fut touchée enfin par tant de constance. MM. Bouilly et Joseph Payn firent, avec l'histoire de Fanchon, un vaudeville intitulé *Fanchon la vielleuse*, qui fut joué avec le plus grand succès au théâtre du Vaudeville. Cette pièce, rhabillée par M. Gustave Lemoine et M. Dennery, il y a quelques années, sous le titre de *la Grâce de Dieu*, attira beaucoup de monde à la Gaîté.

Quant à Louise Masson, elle avait été une reine de théâtre ; elle avait régné un jour comme régnaient les courtisanes sous l'ancien régime. Après avoir jeté à ses folles fantaisies la fortune d'un roi, après avoir épuisé tous les luxes de chevaux et d'équipages ; après avoir eu un salon comme Aspasie et comme Ninon, déchue enfin et misérable, vêtue d'une robe de gaze en hiver, la pauvre Louise venait chanter pour quelques sous sur ce même boulevard qui avait vu tous ses triomphes. Un ancien comédien de province l'accompagnait, et ils chantaient les duos du *Tableau parlant* et de *Blaise et Babet*. Louise râclait une mauvaise guitare. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait la quête en disant :

— Messieurs, ayez pitié de Mlle Louise Masson, qui a fait courir tout Paris chez Audinot, dans *la Belle au Bois dormant !*

Voici la liste des principaux théâtres qui ont existé sur le boulevard du Temple et dans ses environs depuis l'année 1791, où la liberté absolue du théâtre fut proclamée. Ce sont :

Le *Théâtre d'Audinot*, qui devint l'Ambigu-Comique ;
Le théâtre des *Délassements-Comiques* ;

tournez sur les fourneaux d'orchestre — il y avait des fourneaux d'orchestre — les cylu-
: chures des fruits dont il ne faisait de se régaler pendant la représentation.

Nous avons lu : <u>seulement</u>.

Le bonhomme, en effet, n'empêchait rien du tout : pas plus les rognons de mou-
: ton que les moyens de prunes, les biftecks de chataignes, les coquilles d'œufs rouges et les
pelures de cervelas ! Bienheureux quand les gens d'en bas, — les <u>badauds</u>, les <u>capitalis-</u>
: <u>tes</u>, les <u>modernes</u>, pour nous servir du langage du temps, — ne réclamaient pas autre chose !
Dame ! ne fallait-il pas s'attendre un peu à tout avec une salle dont la tenue, les mœurs et
les façons de parler prêtent se résument dans le dialogue suivant :

— Oh ! Auguste, ôte donc ta casquette !

— Eh ! j'peux pas : j'ai la teigne — et d'la gadelle dedans !

*
* *

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RÉSERVE L'ARSENAL

Salle et scène environnent tenu, du reste, dans le comble de police dont le crayon de Gavarni voilait les gamins de l'époque.

On avait commencé par y danser sur la corde, — l'enseigne l'indique, — et la femme madame Saqui n'avait point dédaigné d'y promener sur le câble tendu entre les deux chevalets la ~~[illegible]~~ semelle de son soulier ~~[illegible]~~ frotté de blanc d'Espagne.

Plus tard, on y avait joué le mimodrame, avec combats <u>à</u> l'hache et au bâton, et la pantomime, avec les soldats à lames métalliques qui tournent en sens inverse au milieu des flammes de Bengale de l'apothéose de la fin.

Cette dernière, pour l'instant, était dans le marasme.

Les Bâtons du boulevard du Crime semblaient se désintéresser de ce genre de spectacle.

Leur sentiment à l'endroit de Ruggieri et de Colombine se traduisait par cette phrase médiocrement académique : « <u>Pour ça, c'est des bêtises</u> ! »

Et ils préféraient préférer les Bouffons des vaudevilles du Petit-Lazary au sérieux éloquent de Pierrot et de Cassandre, qui parlent à coups de pieds et chantent à coups de poing.

Tout récemment la foule chez lui, Nicolas-Michel Bertrand songea à frapper un grand coup :

Il engagea un artiste <u>étranger</u> !

16

Léon Noël
1833

FRÉDÉRIC LEMAÎTRE.

Le *Théâtre patriotique*. C'est celui des *Associés* qui avait pris ce titre au moment de la Révolution. Il fut depuis le *Théâtre de Mme Saqui*, puis le *Théâtre de M. Dorsay*. En dernier lieu, il a pris à son tour le titre de *Délassements-Comiques ;*

Le *Théâtre des élèves de Thalie*, qui servit aux élèves de l'Opéra pour la danse, et fut appelé plus tard *Variétés amusantes ;* Lazzari en était directeur quand la salle fut incendiée en 1798 ;

Le *Théâtre de Nicolet ;*

Le *Théâtre du Lycée dramatique*. Cette petite salle en bois fut appelée plus tard *Théâtre des Patagoniens*, et, plus tard encore, servit aux exercices de mesdemoiselles Rose et Malaga, et de plusieurs autres danseuses et danseurs de corde ;

Le *Théâtre du café Yon*, qui était situé à côté de la maison où Fieschi a placé sa machine infernale. On y chantait des ariettes et l'on y représentait les vaudevilles et opéras à trois personnages, tels que *la Clochette*, *la Servante maîtresse*, *l'Enrôlement supposé*, *les Chasseurs et la Laitière*, *le Devin de village*.

Il y avait encore, rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, un petit théâtre nommé *Théâtre du Marais*, sur lequel Baptiste aîné créa *Robert chef de brigands ;* rue Notre-Dame-de-Nazareth, un spectacle nommé *Théâtre d'émulation ;* et, boulevard du Temple, au coin de la rue d'Angoulême, une toute petite salle dont le nom ne nous est pas parvenu.

Nous dirons un mot de ces différents théâtres et des principaux d'entre les petits spectacles qui ont existé à Paris, quand nous nous occuperons de ceux qui les ont remplacés. Nous disons remplacés, car tous les théâtres que nous venons de nommer sont, hélas! transformés ou morts, oubliés ou méconnaissables.

Mais si Mlle Rose ne se montre plus en équilibre sur un chandelier et la jeune Malaga à la crapaudine sur un plat d'argent ; si le farouche Golo n'est plus convaincu d'avoir persécuté la vertueuse Geneviève, et Cadet-Roussel d'être esturgeon ; si cet âge d'or n'est plus, si toute cette belle fantaisie est morte, les théâtres qui sont nés de toutes ces cendres ne sont ni moins étranges ni moins curieux à étudier que leurs devanciers sur le fantastique boulevard du Temple. C'est là le royaume de la fantaisie ; elle y règne et y régnera toujours fatalement, car c'est son droit. La fantaisie est morte, vive la fantaisie!

Les petits théâtres qui existent aujourd'hui sur le boulevard, sont : les Folies-Dramatiques, le spectacle des Funambules, les Délassements-Comiques, Lazary et le théâtre Beaumarchais.

Quoique presque tous ces théâtres ou spectacles aient été, à des époques plus ou moins éloignées, consacrés au ballet et à la pantomime, que jouent seuls aujourd'hui l'Académie royale de musique et les Funambules, nous ne donnerons point ici l'histoire de la pantomime et des types grotesques en France. Cette partie de notre travail sera mieux placée dans l'article que nous destinons au petit théâtre actuel de la Foire Saint-Laurent.

De tous les petits théâtres actuels que nous avons nommés, le plus curieux, le plus original, le plus vivant est, à coup sûr, le théâtre ou plutôt le spectacle des Funambules, pour parler comme l'exigent les règlements *ad hoc*. Les Funambules existent nécessairement, parce qu'ils répondent à un besoin de l'esprit ; ce besoin de rompre violemment avec la prose de la vie réelle pour se reposer et errer au hasard dans le poëme d'une comédie idéale. C'est ce besoin, ou ce sentiment, comme on voudra l'appeler, qui a produit la pantomime et le ballet, la féerie du *Pied de Mouton* et le théâtre fantastique de Shakspeare ; c'est lui qui a produit et baptisé les Léandres, les Valères, les Clitandres, les Aramintes, les Isabelles, les Éliantes et les belles Dorimènes, qui font porter par de petits pages la queue de leur robe dorée.

Tout le monde a rêvé une heure au moins dans sa vie au milieu de cet univers de poésie et d'enchantements créé par le divin poëte anglais ; tout le monde s'est plu à s'égarer dans ce pays impossible, où tout est charme, lumière, harmonie, fantaisie imprévue ; dans ce pays où les héroïnes de dix-sept ans se promènent au clair de lune, en habits de pages, dans des forêts de France, où l'on trouve des sangliers redoutables, des sonnets attachés aux arbres et des bergers en casaque vert-pomme. Des chaudronniers anglais, des fées amoureuses et des lutins de l'air y jouent la comédie pour des ducs d'Athènes et des princes de Lacédémone. Heureux théâtre, à qui le clair de lune sert de rampe et de lustre, les fleurs de comparses, et qui a pour orchestre la chanson du bouvreuil et la chanson des étoiles, la brise murmurante, les feuillages et les ruisseaux, toutes les voix de la nature!

Certes, par le vaudeville et le mélodrame qui court, ce serait là un art et une tragédie peu goûtés sur nos théâtres. Mais si quelque chose peut en donner une idée confuse et rappeler au rêveur ce splendide poëme, comme un portrait vague et un peu effacé rappelle une personne aimée, ce serait à coup sûr cet incroyable, ce fabuleux, cet impossible spectacle des Funambules, ce théâtre sans pareil qui ressemble à tout et ne ressemble à rien, qui n'a eu ni modèles ni imitateurs, et qui allie si bizarrement, dans des œuvres sans nom, l'ignoble au sublime, le gracieux au grotesque, le doux au terrible, la rêverie au drame, la fantaisie à l'action. Ce serait enfin ce spectacle unique si souvent raconté et si rarement compris, qui a exercé de notre temps, et quelquefois en vain, tant de plumes savantes. L'effet produit sur l'âme et sur l'esprit par cette poésie tout exceptionnelle, tout en dehors des combinaisons accoutumées et des idées reçues, est tellement étrange, tellement compliqué et insaisissable, qu'il devient très-difficile d'analyser ses propres sensations et surtout de les faire passer dans l'esprit des autres. Nous essayerons cependant d'accomplir cette tâche laborieuse, persuadé, malgré notre infériorité, que nous serons assez heureux pour initier nos lecteurs à quelques détails négligés ou inaperçus jusqu'à présent par les critiques.

Tout dans le spectacle des Funambules est bizarre et inusité, à commencer par son origine. Ce fut d'abord un théâtre de chiens savants. Barbets, caniches, molosses, lévriers, bassets, épagneuls, dogues, mâtins, carlins et gredins, tel était le personnel de la troupe, troupe complète avec premiers rôles et doubles, sociétaires et pensionnaires, jeune premier, roi, père noble, comique, frontin, soubrette, amoureuse, corps de ballets et figurants des deux sexes ; une véritable république de comédiens organisée sur le modèle de la Comédie-Française et de l'Académie royale de musique, avec d'heureuses modifications cependant. Les plus habiles écrivains d'alors ne dédaignèrent pas de composer des canevas pour ces hardis comédiens, qui, pareils aux acteurs anglais, excellaient à rendre les œuvres franches, simples, dans lesquels la passion se développe sans entraves avec un parti pris violent, sans toutes ces barricades de petits moyens, ces échafaudages de finesses, ces roueries d'enchevêtrement dans lesquels s'enferma plus tard la petite comédie sentimentale. Nous sommes assez heureux pour pouvoir donner ici quelques échan-

tillons des drames que fit vivre le génie de ces célèbres mimes.

Une jeune princesse russe (épagneule à longues soies) est retenue prisonnière dans un château, sous la garde d'un tyran (boule-dogue) :

La Trinité se passe,
Marlborough ne revient pas.

Et « Anne, ma sœur Anne ». L'amant (jeune caniche) rôde avec désespoir au pied de la tour où gémit l'idole de sa flamme :

Je l'aurai par terre,
Je l'aurai par mer
Ou par trahison.

Bientôt il rassemble son armée pour faire le siége du château !

Amis, secondez ma vaillance.

Et, grâce à la valeur de ses braves soldats (barbets, caniches, lévriers et bassets), il défait l'armée ennemie (danois, griffons, carlins et roquets).

Le fort est emporté et la princesse délivrée par son chevalier :

Chantons, célébrons sa victoire.

Et le tyran (boule-dogue) emmené prisonnier *avec tous les honneurs dus à son rang*.

Dans ce drame, comme on le voit, l'action, action héroïque et chevaleresque, marche rapidement à son but, selon le grand précepte dramatique : *Semper ad eventum festina*. En voici un autre non moins terrible et plus touchant, dans lequel le poëte a fait vibrer de préférence la corde sentimentale. Après la terreur la pitié. φοβος και ελεος.

Monsieur et madame Denis (un griffon et une épagneule), lui avec son habit de velours et sa culotte en bouracan, elle mise en satin blanc (comme on s'en souvient) passent dans une rue, suivis de Carlin, leur jockey, qui porte le serin

M. et Mme Denis, avec leur jockey et le serin de madame.

de madame. (Exposition naturelle, simple, large comme celles de Shakspeare, et prise au cœur même de la vie réelle.) Entre le guet (troupe de caniches), qui arrête un déserteur (autre caniche). (Nœud fortement serré ; l'action tragique s'engage d'une façon puissante.) A peine arrêté, le déserteur passe devant un conseil de guerre. (Assemblée de barbets). Il est condamné à mort. (Péripétie féconde en émotions poignantes. Le poëte a légèrement indiqué qu'une passion malheureuse pour Mme Denis a seule poussé le héros à une légèreté coupable.) Cinquième acte, le déserteur est conduit sur le préau aux sons d'une musique lamentable. Il est fusillé, et tombe en murmurant un nom qu'on n'entend pas. Quelques minutes avant l'instant fatal, il a parlé bas à un de ses anciens frères d'armes (caniche comme lui). On suppose qu'il l'a chargé de couper une mèche de ses cheveux et de la porter à l'ange trop aimé. (Dénoûment bien plus terrible que celui d'*Antigone*, parce qu'il est plus vrai et plus simple. L'intérêt ne peut s'épar-

3

Il l'engagea au prix — qui ne s'était encore jamais vu — de trente cinq francs pour soumise.

En échange de cette somme fabuleuse, Isolit artiste, — le second des deux conventionnels, — se livrait pour quatre ans au théâtre des Funambules sans jamais sortir de pantomimes, — se livrait pour quatre ans au théâtre des Funambules sans jamais sortir de pantomimes où des gags plus excentriques.

Il promettait, en outre, de se fournir de costumes, de rouge, de blanc et de pommades; de jouer autant de fois pour jour qu'il plairait à la direction; enfin, de ne pas s'éloigner de Paris — même pour faire un tour de promenade dans les campagnes, — sans la pas permission, expresse et signée, du sieur Baptiste.

Ce pauvre diable s'appelait Jean-Gaspard Deburau.

*

* *

C'était un homme de mœurs douces, d'esprit candide, amoureux de son art, pouvant lire de cette mélancolie, calme et profonde, habituelle aux âmes préoccupées de l'idéal.

Il avait la hideuse rage des échecs et des poètes.

Né à Newkolin, en Bohême, il était venu en France, avec son père, dès son prime jeunesse, après avoir fait des études classiques sur le Lapin, au milieu des plaies et des cataplasmes. Il marchait sur la tête, portait des perruques au bout du nez, se tambourinait la nuque avec le talon, pratiquait la danse des échasses, le grand écart, le saut périlleux. Bref, il était rompu, souple et adroit! Pourtant, quand il avait voulu débuter à Paris, il n'avait trouvé d'accès qu'au théâtre des Grands Savants où il faisait la parade avec un de ses camarades qu'on appelait M. Frédéric, et qui allait devenir Frédérick Lemaître.

Chez le pauvre Baptiste, Deburau fils, fut élevé Auriguin, Léandre ou Polichinelle.

Il succéda vaste Pierrot.

Pierrot, [illegible] pâle, gros, [illegible] lourd: = jours affamé et toujours battu, c'est l'acteur antique, le prédécesseur moderne, le parias de l'état passif et désespéré qui assiste, mourt et pourrois, aux orgies et aux folies de ses maîtres ...

piller sur plusieurs personnages, et la catastrophe a lieu sous les yeux du spectateur, moyen tragique dont l'effet ne saurait être douteux.)

On voit combien notre poëte est ici supérieur au grand Racine, qui, emprisonné par les langes de son époque, n'a point osé mettre en action la mort d'Hippolyte.

Mais, hélas! comme Bobèche, comme Galimafré, comme mesdemoiselles Rose et Malaga, les chiens savants quittèrent un beau jour ce public enthousiaste qui les avait tant aimés.

Les illustres artistes furent remplacés par des paillasses obscurs et sans gloire, des femmes sauvages, des avaleurs de sabres, l'*homme géant* et *le joueur de harpe*, etc. Mais un jour, n'importe qui (le nom du protecteur est resté en blanc dans le livre de l'histoire), n'importe qui, disons-nous, fit entrer, grâce à son influence, au théâtre des chiens savants, un paillasse encore plus obscur et inconnu que le reste de la troupe.

Ce Gilles s'appelait tout bonnement Jean-Gaspard Déburau.

C'est ici que commence la véritable histoire des Funambules.

THÉODORE DE BANVILLE.

(*La fin prochainement.*)

LE VINGT-QUATRE MARS MIL-HUIT-CENT-QUATORZE.

PETITE RECTIFICATION D'UNE GRANDE ERREUR.

Tous les auteurs qui ont écrit sérieusement l'histoire de Napoléon se sont gravement trompés sur un fait d'autant plus important, qu'on peut en tirer des déductions sur le véritable caractère d'un des plus grands hommes qui aient pesé sur l'Europe entière.

Tous, en racontant ce qui s'est passé à Fontainebleau dans la nuit du 14 mars 1814, ont fait du roman et débité une fable qui a eu d'autant plus cours, que personne, hors le baron Yvan mon père, et moi, ne pouvait la réfuter. Mille fois mon père m'a raconté jusqu'aux plus petits détails de cette scène douloureuse : mais pendant toute sa vie, il n'eut jamais d'autres confidents que moi, et le lecteur en comprendra facilement la raison quand il aura lu cette notice. Maintenant que mon père n'existe plus, je regarde comme un devoir de rétablir la vérité des faits si légèrement dénaturés par des hommes qui ont la prétention d'avoir tout vu, de tout savoir, et qui, par un amour-propre mal entendu, compromettent les historiens.

Sur le point de partir pour la trop mémorable campagne de Russie, Napoléon eut une sorte de prévision des revers qui devaient lui arriver, et il fut saisi par la crainte de tomber lui-même entre les mains de ses ennemis. En conséquence, il fit venir dans son cabinet son chirurgien favori, le docteur baron Yvan, et après lui avoir fait part de ses craintes, il lui demanda s'il ne pourrait pas faire préparer un poison assez actif pour tuer promptement et sans trop de douleur. Il ajouta qu'il le porterait constamment sur lui, dans un cachet, pour en faire usage si la fortune le réduisait à cette extrémité. Mon père voulut lui faire quelques observations, mais l'empereur lui ordonna d'un ton si impératif d'exécuter ses ordres, qu'il fut obligé d'obéir.

Le baron Yvan fit de suite venir M. Rouyer, pharmacien-major de la maison de l'Empereur, et fit préparer immédiatement devant lui une poudre composée de belladone et d'ellébore blanc. La composition peu active de ce poison est, comme on le voit, une conséquence des idées qu'avait mon père quand il osa faire des observations à l'Empereur.

Cette préparation fut placée dans un cachet et remise à Sa Majesté. Pendant la désastreuse campagne, Napoléon perdit ce bijou, et, revenu à Paris, il ordonna de nouveau à son docteur de lui préparer la même dose de poison. Cette fois le bijoutier de la couronne fit une petite cassolette dans laquelle M. Rouyer mit le composé que l'Empereur devait toujours porter dans la poche de son gilet, et qui fut encore plus vite perdue que le cachet.

Dans la soirée du 14 mars, après l'abdication, l'Empereur fit mander auprès de lui les officiers de sa maison, et, voulant récompenser tous ceux qui lui étaient restés fidèles, il distribua à chacun une part des deux millions en or qu'il avait déposés au Trésor. Puis, tout le monde en pleurs se retira, et l'Empereur ne garda auprès de lui que l'homme qu'il appelait alors son ami, le docteur Yvan.

Il lui demanda brusquement s'il le suivrait à l'île d'Elbe. Mon père, que des affaires de famille, pour lui de la plus haute importance, attachaient à Paris, hésita dans sa réponse et balbutia la demande d'un congé de deux ou trois mois. L'Empereur interpréta mal cet embarras, et lui dit avec bonté : « Mon cher Yvan, vous êtes fatigué de la « guerre : restez chez vous. Vous n'avez jamais songé à « votre fortune ni à celle de votre famille : je donne à cha- « cun de vos enfants cent mille francs. Quant à vous, mon « ami, prenez cette croix de commandeur de la Légion- « d'Honneur, comme récompense de votre dévouement, et « de plus, je vous ai porté pour la somme de quarante mille « francs sur les deux millions que je viens de distri- « buer. »

Mon père, accablé de tant de bienfaits, ne trouva pas un mot à répondre; l'Empereur lui tendit la main qu'il serra avec effusion, et le baron, sans qu'il ait été le moindrement question de poison, se retira, laissant sur la cheminée la croix de commandeur et la note que l'empereur y avait jointe pour la Chancellerie. Il en est résulté que mon père est resté toute sa vie officier de la Légion-d'Honneur.

Comme je l'ai dit, ceci se passait le 14 au soir, et, après le départ de l'Empereur, mon père resta seul.

Vers deux heures du matin, Roustan, qui était couché en travers de la porte, entendit des soupirs douloureux. Malgré la défense expresse de Sa Majesté, il pénétra dans la chambre, et vit l'Empereur assis sur son lit, tenant encore à la main un verre dont il venait de boire le contenu. Napoléon était pâle et ne proférait aucune parole. Roustan ne comprenant rien à ce qui pouvait s'être passé, effrayé de l'air de stupeur de son maître, courut aussitôt éveiller le duc de Vicence, le général Gourgaud et le baron Yvan. Ils entrèrent tous les trois ensemble chez l'Empereur qui était toujours dans la même attitude, l'œil morne et fixe. En en-

tendant du bruit, Sa Majesté se retourna vers ces messieurs, et s'adressant à son médecin : « Hé bien, Yvan, lui dit-il, « le poison que tu m'as donné ne produit point d'effet. »

Il y a dans ces paroles quelque chose de très-singulier que je livre à la méditation des lecteurs.

Mon père, ne pensant pas qu'il pouvait être question du poison qu'il avait donné lors de la campagne de Moscou, voulut se défendre d'en avoir donné la veille; mais l'Empereur lui imposa vivement silence. Le docteur, après avoir tâté le pouls de l'Empereur, reconnut l'approche d'une de ces crises nerveuses auxquelles Sa Majesté était sujette, et après avoir fait une prescription, il se retira auprès de la cheminée.

En entendant l'Empereur parler froidement au duc de Vicence et au général Gourgaud de son empoisonnement, il vint dans l'esprit de mon père que, malgré le manque absolu des symptômes d'empoisonnement, il serait possible que Sa Majesté se fût procuré d'un autre médecin un poison minéral ou autre, dont les effets ne se produisent que quelques heures après l'avoir pris. Cette idée effraya tellement mon père, qui se voyait déjà accusé d'avoir empoisonné son souverain, qu'il perdit complétement la tête, sortit de la chambre, descendit le grand escalier, et, poursuivi par cette idée funeste, il prit un cheval tout sellé dans les écuries, et s'élança au grand galop sur la route de Paris. Un mouchoir blanc attaché autour de son bras lui permit de passer à travers les lignes des alliés. Jamais l'Empereur ne lui pardonna ce moment de faiblesse.

Tout le monde sait la fin de cette nuit terrible et ce que dit l'Empereur. Quant à mon père, dont l'air égaré et les habits couverts de boue nous effrayèrent beaucoup ma sœur et moi, sa raison ne tarda pas à lui revenir. Alors il voulut retourner à Fontainebleau ; mais hélas ! il n'était plus temps. Pendant tout le reste de sa vie il ne put jamais se pardonner d'avoir abandonné le grand homme qui se montra toujours pour lui un ami et un père, et jusqu'à ses derniers instants il regretta de n'avoir pas été mourir avec lui sur la terre étrangère...

Mais il n'a jamais cru à un empoisonnement.

Baron YVAN.

FABLES.

L'AVÉNEMENT DU LION.

C'était deuil aux forêts : sa majesté Lionne
Avait subi le sort des choses d'ici-bas :
Porte-faix et porte-couronne
Sont égaux devant le trépas !
Encor, si nous laissions des regrets sur la terre,
Cette nécessité semblerait moins amère ;
Mais les regrets, le plus souvent,
Hélas ! ne durent qu'un moment :
Car il est un revers à toutes les médailles,
La fête après les funérailles,
Après le deuil l'avénement ;
Bientôt la gaieté se réveille,
Bientôt s'envole le chagrin,
Et déjà l'on peut voir sous les pleurs de la veille
Le sourire du lendemain !
Aussi, quand du défunt la dépouille mortelle
Eut été mise en terre avec solennité,
Bien vite on oublia l'ancienne majesté
Pour songer à fêter la majesté nouvelle ;
Et lorsque du vieux roi le jeune successeur
Pour montrer sa face royale
Parcourut à pas lents sa vaste capitale,
On applaudit avec fureur ;
C'était dans la gente animale
Des élans, des transports, des larmes de bonheur !
Un sage, un vieux renard vivant dans la retraite,
Retiré loin des cours et du bruit importun,
S'était mis aussi de la fête,
Criait, battait des mains, et plus fort que chacun.
« Et vous aussi, lui dit quelqu'un,
Vous partagez cette aveugle allégresse
Et joignez votre voix à ces cris insensés?
Applaudir sans savoir qui vous applaudissez !
Est-ce donc là votre sagesse?
— Mon ami, répliqua le Nestor des forêts,
Si je me réjouis, c'est par expérience :
Voulez-vous être heureux, faites ce que je fais,
Soyez heureux de confiance ;
Car le bonheur c'est l'espérance ;
En ce bas monde *avant* vaut toujours mieux qu'*après*,
Et vous risquerez fort de n'applaudir jamais
Si vous n'applaudissez d'avance ! »

LA CONVERSION DU LOUP.

Un vieux loup de mauvaise vie,
Connu par ses exploits gloûtons,
Un beau jour fut pris de l'envie
D'aimer Dieu désormais en place des moutons.
L'intention était honnête ;
Notre loup, tout d'abord, pensa l'affaire faite
Et voulut dans le bien jusqu'au cou se jeter.
Certain renard qu'il aimait fréquenter,
Grand mangeur de poulets, du reste bonne bête,
Renard de pensée et de tête,
Et renommé pour son esprit profond,
Voulut le modérer dans ses transports sublimes :
Pensait-il donc, tout sortant de ses crimes,
Tout frais du sang de ses victimes,
Entrer au ciel, et d'un seul bond
Passer ermite saint de brigand vagabond?
Il en dit encor davantage,
Mais, nouveau converti, le loup n'était pas sage
Et voulut être saint à la barbe des gens.
Le voilà donc, retiré loin des champs,
Vivant d'eau fraîche et des fruits de la terre,
Les yeux baissés, la mine austère,
N'osant regarder un mouton
Par repentir..... et par précaution,
Jeûnant exactement pendant tout son carême,
Ses quatre-temps, ses vigiles, et même
Encore au delà, disait-on.
Tout alla bien d'abord ; mais hélas ! la raison
Est faible.... chez les loups ; et le nôtre, tout blême,
Commençait à trouver du mal à faire bien ;

C'est aussi la misère fine et la finesse misère, la gouvernementale effrontée et naïve, la prétentaine fantaisiste, la crédulité sceptique, la servilité dédaigneuse, l'insouciance occupée, l'activité feinteuse : tous contrastes qu'il faut exprimer par un clignement d'yeux, par un pli de la bouche, par un froncement de sourcil, pour un geste fugitif ...

Deburau fut tout cela. Il fit plus : sa supériorité repoussa dans l'ombre les autres figures de la pantomime. Sous lui, le rôle de Pierrot s'élargit, s'agrandit, finit par occuper toute la pièce. La personnalité du grand acteur déborda la type,

Et, du Pierrot blafard souvent peut-être on devine,
Et front de Deburau perçait le masque étroit.

Aussi, ce ne fut pas seulement la foule qui accourut l'applaudir au bou: levard du Crime.

Hodier eut sa loge aux Funambules ; Victor Hugo y vint souvent ; Dumas et Balzac, quelquefois ; Gautier y sentit s'élargir son impassibilité olympienne ; Ban: ville l'y suivit en candidature fidèle, et Jules Janin ne craignit pas de dire :

— Ce Bohémien est le vrai Salon !

*
**

M. Deburau, mort « hélas pour l'art, consumé par l'enthousiasme, et sur: tout Paul Legrand, — M. Paul, tout court, sur l'affiche. Sous du début de ce: lui-ci, dans la Gageure :

« Remplacer Deburau, s'écrient Gautier dans la Presse, est-ce là une chose possible ? quand elle eut produit celui que nous regrettons, la nature a pu s'épuiser et dire, en parodiant le mot de Shakespeare : J'ai fait un Pierrot !... Mais le moule est brisé !... Toutefois, ne désespérons personne. Deburau était dans son genre un artiste heureux et rare. On peut être à une distance incommensurable de lui et avoir encore du talent. »

Nous retrouverons Paul Legrand aux Folies-Nouvelles.

Constatons, en passant, qu'aux Funambules, il exista deux genres « grands ouvrages » écrits spécialement pour lui par Champfleury : Pierrot valet de la Mort,

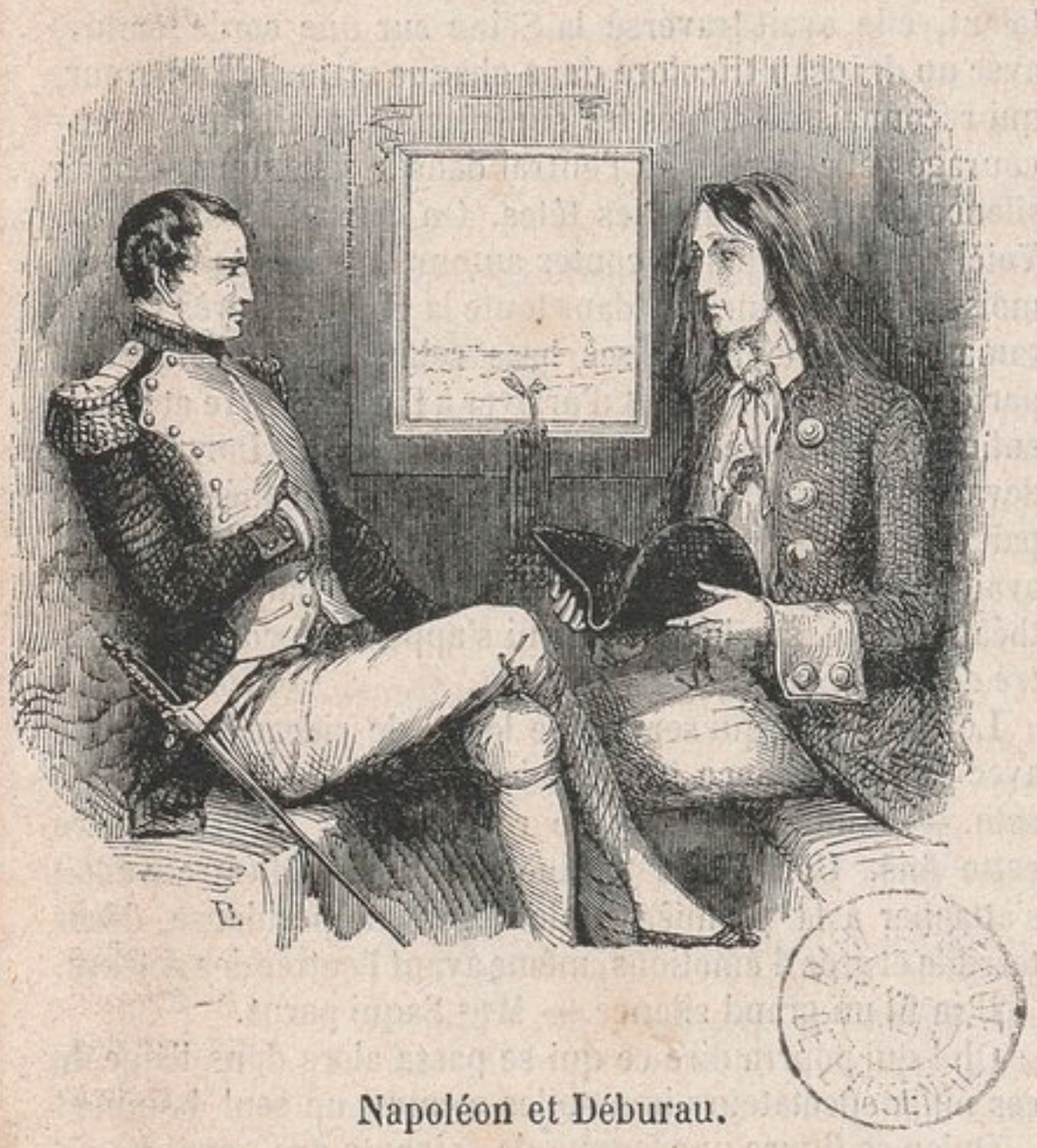
LES PETITS THÉATRES DE PARIS [1].

I. — LE BOULEVARD DU TEMPLE. (Suite.)

Nous ne ferons pas ici l'histoire de Déburau, car c'est toute une Iliade et toute une Odyssée; une Iliade par les combats, une Odyssée par les voyages entremêlés d'aventures fabuleuses. D'ailleurs, tout le monde connaît le canevas que Jules Janin a tracé de ces épopées encore à faire.

Déburau, on le sait, naquit en Bohême, dans la patrie d'Esméralda et du prince de la Palférine. C'est au milieu d'un campement que naquit, d'un soldat obscur, le fameux mime destiné à figurer dans tant de pantomimes et parades militaires. On connaît l'histoire de ce singulier voyage d'acrobates à travers l'Europe, sur un cheval de dix-huit francs qui portait cinq personnes; d'abord le vieux soldat, puis Déburau et son frère, les deux paillasses, puis leurs deux sœurs les Bohémiennes.

C'est dans ce voyage que Déburau, clown obscur, réalisa deux prodiges sans le vouloir. A Constantinople, il vit par-dessus un rideau et du haut d'une échelle les épouses sacrées de Sa Hautesse; sur la route de Paris à Saint-Cloud il monta dans la voiture de l'Empereur, et ces deux grands hommes eurent ensemble une conversation que les dramaturges futurs auront quelque peine à rétablir.



Napoléon et Déburau.

Mais nous ne voulons suivre Déburau que sur la scène qui fut son champ de bataille à lui, le champ de bataille de toutes ses victoires. Et d'abord, parlons à nos lecteurs de la salle des Funambules. C'est ici qu'il nous faut réclamer l'indulgence. Nous voudrions avoir à décrire le fameux amphithéâtre d'Émilius Scaurus, composé de trois ordres d'architecture, et soutenu par trois cent soixante colonnes, les plus élevées en bois doré, celles du milieu en cristal de roche, les dernières en marbre de Crète. Mais, il nous faut l'avouer, la salle des Funambules n'a ni voiles de pourpre, ni jets d'eau de senteur, ni allées plantées d'arbres. C'est une manière de boyau éclairé par de méchants quinquets, et orné d'enluminures à la fois riches et grossières, comme la robe d'une sauteuse. Excepté aux avant-scènes, où le public est un peu mêlé, tout l'amphithéâtre regorge de vrai peuple, de celui qui demande du pain et des jeux. Si l'on doit entendre la voix de Dieu quelque part, c'est assurément là, ou le proverbe serait bien menteur. Et pourtant ces pauvres banquettes ont vu Gérard, Redouté, Picard, Charles Nodier, Charlet, Béranger, réunis là pour applaudir Déburau qu'ils aimaient tous. M^lle^ Mars, M^lle^ Georges et M^me^ Malibran s'y sont trouvées réunies dans la même loge. Charles Nodier a écrit pour cette scène une comédie, *le Bœuf enragé*; aux autres théâtres du boulevard il n'avait voulu donner que des mélodrames, gardant pour ses livres tout le meilleur de son esprit. Plus tard Théophile Gautier, habitué des Funambules, est venu chercher là l'idée de son plus bel article de la Revue, *Shakspeare aux Funambules*. C'est là qu'il a appris à faire les pantomimes comme *Giselle* et la *Péri*, deux chefs-d'œuvre.

On voit qu'aucune illustration n'a manqué à cette salle. Quant à la scène, elle est machinée comme l'Opéra, à trois étages. Les planches sont mal jointes, les machines éreintées, les trappes incertaines, mais qu'importe. Les Funambules n'ont jamais reculé devant les féeries qui sembleraient le plus inexécutables à un autre théâtre. Jamais le fantastique du décor et de la mise en scène n'ont été poussés plus loin. On voit les garçons de théâtre qui viennent changer à la main le décor, et Cassandre ou Arlequin se dérangent tranquillement de leur rôle pour ouvrir quelque trappe qui doit servir à un changement à vue ou à une surprise. Il est impossible de rendre plus clairement l'allure naïve du poteau shakspéarien : *Ceci est un palais*. Tout dernièrement, nous avons vu jouer aux Funambules un mimodrame intitulé *la Caverne des serpents*. Au dénoûment, un Indien, pour se venger, jette un enfant européen dans la caverne; sa mère se précipite, le prend dans ses bras, et vient mourir avec lui sur le devant de la scène. Eh bien! le croirait-on? on a beau voir les ficelles qui font mouvoir les serpents de carton armés de dards écarlates, le ridicule n'ôte rien au sublime, ni le terrible au grotesque.

Mais les drames indiens, les pantomimes militaires ornées de combats au sabre, et les mimodrames moyen âge ne sont aux Funambules que l'exception et l'accident. Le véritable genre du théâtre, celui qui a fait sa gloire, c'est la *pantomime-arlequinade-féerie;* l'affiche ajoute *dans le genre anglais*. Modestie sublime! La pantomime des Funambules est bien véritablement française, aussi française que le *Cid* et l'*Étourdi*, à qui personne ne contestera cette qualité malgré leur origine espagnole et italienne. Je sais bien que les personnages ont des noms italiens : Cassandre, Arlequin, Gille, Léandre, Colombine, Isabelle. Le sujet est le même que dans toutes les farces anglaises et italiennes. C'est éternellement Colombine, enlevée par Arlequin, et poursuivie à travers des pays fantastiques par Cassandre,

(1) Voyez le numéro d'avril dernier.

Gille, son valet, et Léandre, son gendre. Après avoir subi toutes sortes de mésaventures, Cassandre consent enfin à unir les deux amants, grâce à la protection d'une bonne fée, qui est toujours du parti de l'amour et de la jeunesse, et qui, sous un costume de Pallas en cuirasse d'or, terrasse le diable dans un *grrrand combat au sabre*. Voilà ce que Déburau a pris à la farce étrangère; mais que n'y a-t-il pas ajouté ! Dans la farce italienne, Gille est un lourdaud bête et méchant, qui reçoit plus de coups qu'il n'en donne, et qui rit tout seul de ses grosses malices ; dans la pantomime anglaise, Clown est un gros John Bull à la figure bariolée, qui a bu trop de gin et qui vous casse la tête pour rire. Avec le coup d'œil instantané du génie, Déburau a compris que ces deux personnages si drôles ne seraient pas assez comiques pour nous. Il a pris au Pulcinella italien sa figure maigre et blanche, moins le nez de carton noir, une assez misérable facétie, et son costume moins le chapeau pointu, usé chez nous par le mélodrame. Il a inventé un Gille froid, sérieux, railleur, satirique, qui agit sans raison, sert ses ennemis par paradoxe, et bat ses amis par excès de bon goût. Le Gille imaginé par Déburau vit dans une action dramatique, et la traverse incessamment, mais sans jamais s'y mêler d'une façon sérieuse. On voit que ce Gille est un galant homme qui, forcé de faire partie d'un mélodrame, sait bien qu'en penser, et l'égaye en le critiquant avec esprit. Tandis que les *poursuivants* (mot consacré) s'acharnent à poursuivre Colombine, Gille s'amuse à lutter corps à corps avec des ours danseurs, à couper en deux des lézards gigantesques, et à voler des gigots de carton dont il n'a que faire. Il tue le temps. Quand ce Gille inouï fut créé, Déburau lui donna un nom froidement comique, un nom vraiment français, il l'appela *Pierrot*. Déburau se doute à peine qu'il a fait un chef-d'œuvre, même aujourd'hui qu'on le lui a tant répété. Il a tout simplement créé le seul valet qui aurait pu convenir à Don Juan. Quand le Commandeur de pierre engloutit sa victime, Leporello tremble et gémit, Sganarelle demande ses gages. Pierrot aurait profité de ce moment dramatique pour dérober avec adresse le mouchoir de poche du commandeur. Heureux ce père sculpté s'il avait pu même rentrer dans sa trappe sans attraper quelque horion! Pierrot (grand symbole du peuple) ne s'étonne de rien. Ce n'est que par complaisance et savoir-vivre qu'il consent par intervalles à prendre le Commandeur pour un vrai commandeur. Il sait fort bien que c'est un acteur vêtu de cuir à buffleteries.

Au reste, nos observations sur Pierrot, à propos de Don Juan, ne sont pas restées à l'état hypothétique; un librettiste a eu l'heureuse idée de transporter dans je ne sais plus quelle pantomime la scène de la statue. Déburau a été incroyable de ruse et de scepticisme. Les gens du monde qui n'ont pas vu Déburau ne peuvent s'en faire une idée qu'en songeant au comique si cruel de Daumier, et à la fameuse scène d'Hamlet.

Outre cette pantomime, celles ou Déburau a été le plus remarquable sont *les Trente-six infortunes de Pierrot*, *Ma mère l'Oie* ou *Arlequin et l'œuf d'or*, *le Billet de mille francs*, pantomime en un acte, dans laquelle il a créé un rôle de chiffonnier; *les Jolis soldats*, *le Diable à quatre*, et surtout *le Songe d'Or*. *Le Diable à quatre* est tiré d'une pièce de Sédaine, la même dont l'Opéra vient de refaire, quinze ans après les Funambules, une nouvelle pantomime. *Le Songe d'or* a fourni à M. Rosier l'idée d'une comédie pour Frédérick, *l'Avare de Florence*. Dans *le Diable à quatre*, Déburau a créé le rôle du savetier avec une verve, une originalité, un entrain que M. Bouquet a essayé de reproduire dans une admirable vignette devenue fort rare. Dans *le Songe d'or*, il joue le domestique de l'avare. Rien n'est plus effrayant et plus triste que cet affreux rôle de spectre mourant d'inanition ; rien n'atteint à un plus haut degré la vérité idéale (1).

Outre Déburau, deux autres grands comédiens ont illustré la scène des Funambules, ce sont Frédérick Lemaître et Mme Saqui. Frédérick a longtemps été le grand comédien des Funambules; longtemps il a distribué chaque soir à ce public sympathique sa ration de rire et de pleurs. On se souvient encore de la terreur qu'il inspirait dans le rôle d'*Arimane*, et dans celui du *Faux ermite*. Un ordre du ministre, qui ordonnait à tout acteur des Funambules de danser sur la corde avant de faire son entrée, força Frédérick à tomber de la pantomime à la poésie. S'il a créé avec tant d'âme, de passion et de verve, *Méphistophelès*, *le Joueur*, *le Maréchal d'Ancre*, *le Marchand de Venise*, *Gennaro*, *Ruy-Blas* — des chefs-d'œuvre, — il ne faut pas lui en vouloir, ce n'est pas sa faute !

Quant à Mme Saqui, elle ne parut qu'une fois aux Funambules, mais les habitués n'oublieront jamais cette soirée mémorable. Pour moi, je vivrais cent ans sans en perdre le souvenir. Je me rendais comme de coutume aux Funambules, lorsque l'affiche colossale attira mes yeux : *Pour la dernière fois, grands exercices de Mme Saqui, accompagnée de M. Lalanne*. Pour la dernière fois ! Je me sentis le cœur serré, comme plus tard à la représentation de retraite de Mlle Mars. Je n'avais jamais vu Mme Saqui ; elle n'avait pas paru à Paris depuis vingt années, mais mon père et mon grand-père m'avaient parlé souvent de son ancienne gloire. Je savais que, comme Déburau, elle avait parlé à Napoléon ; je savais que dans la force de son talent, elle avait traversé la Seine sur une corde tendue, avec un drapeau tricolore dans chaque main. L'Empereur, qui reconnaissait toutes les supériorités, avait aimé et encouragé celle-là. Quand j'entrai dans la salle, un religieux silence courbait toutes les têtes. On causait à voix basse. Voici ce que j'entendis conter autour de moi. Après avoir moissonné des lauriers dans toute la France, après y avoir ramassé plus d'or que ses bras robustes n'en pouvaient porter, Mme Saqui venait d'arriver à Paris, pauvre et vieille enfin. Sa première visite avait été pour M. Dorsay, qui devait aux bienfaits de la grande danseuse le théâtre fondé par elle. M. Dorsay avait été ingrat comme les autres. Il avait refusé à Mme Saqui la permission de paraître sur son théâtre à elle, sur le théâtre qui s'appelait encore le *Théâtre de Mme Saqui !*

Le vaudeville qui servait de lever de rideau fut écouté avec une impatience impossible à décrire. — Puis l'entr'-acte. — Enfin le rideau se releva, pour la vraie pièce cette fois. Une corde tendue au fond du théâtre venait s'attacher à la première galerie; scène périlleuse, décor terrible et gros d'émotions, même avant l'entrée des acteurs.

Il se fit un grand silence.— Mme Saqui parut.

Oh ! qui pourra dire ce qui se passa alors dans l'âme de ces mille spectateurs immobiles comme un seul homme !

Qu'on se figure une femme de soixante ans, maigre, ridée, pâle sous son rouge, coiffée d'une perruque à la Ninon cachant mal les cheveux blancs, affublée d'un costume de Pallas avec un casque et une cuirasse en carton, recouverts de papier doré. Lorsqu'on la vit entrer en danseuse, vive et légère comme autrefois, et pourtant fatiguée et chancelante, chacun se prit à avoir pitié de cette pauvre femme jadis svelte, forte et agile comme les guerrières

(1) On dit que Déburau vient d'être attaché par M. Dumas au Théâtre Montpensier.

Pierrot prodige et Pierrot marquis.

Au 323 coups, on remarquait, — ainsi qu'auparavant autour de Déburau 1er — Deplanque, le contemporain, l'ami et l'ancien pensionnaire de madame Saqui, qui, dans Cassandre, rappelait d'une inimitable façon des coups de pied toujours adressés au même endroit; de Ruddère, un excellent Léandre; Cossard, un peu lourd dans les Arlequins; d'Authiez, un Polichinelle admirable; madame Lefèvre, la dernière femme du siècle qui ait su se battre au sabre, et mademoiselle Beaulieu, une Colombine dont la grâce et la pudeur n'auront été déplacées sur aucun théâtre de Paris.

Champfleury n'a-t-il pas été quelque peu le Dante de cette Béatrix. Lui et n'est-ce pas elle dont il a parlé, dans Les petits Bois, avec l'émotion du souvenir?

De Ruddère, Cossard et Authiez suivirent Paul Legrand aux Folies-Nouvelles, ainsi que Charlemagne, qui avait pris les Arlequins quand l'âge avait forcé Cossard de se résigner aux Cassandres.

Charles Déburau, « fils et élève de son père, » comme il s'intitulait lui-même, arriva après Paul Legrand.

Gilles à la scène, celui-ci était dans Jean à la ville.

On sait qu'il rendait quasi folle de passion et de jalousie une contrôleuse de l'Opéra qui lui jouait des tours pendables.

Il est vrai qu'il les lui rendit avec usure.

D'où cette définition de la Dame pour les petits journaux du temps:

« Un rossignol assez serin pour se laisser plumer par un pierrot. »

Kalpretski et Dervin furent — au boulevard du Temple — les derniers titulaires de l'emploi.

Un emploi dont l'importance inspirait un respect et une terreur salués, si nous en croyons cette parole profonde de l'impresario Deshaumes:

— M. Kalpretski, pensez-vous que je vais me gêner avec lui?... Je lui dirai son fait, à M. Kalpretski!... Oui, je le lui dirai, tout Pierrot qu'il est!!!

*
* *

antiques, et que la misère forçait à revêtir une dernière fois, pour payer son voyage, un costume devenu hélas! ridicule pour elle. Les applaudissements ébranlèrent la salle.

Souriante, et mordant ses pauvres lèvres pâlies pour les rougir, Mme Saqui monta sur la corde. Là, elle se retrouvait sur son terrain. Le cœur de la vieille funambule battit à soulever sa cuirasse. Alors commença une série de tours effrayants, des difficultés à faire frémir Auriol. Le succès dépassait tout ce qu'on avait pu rêver. L'artiste éclairée par une sorte de lumière intérieure, on comprit un moment ce qu'elle avait dû être dans sa jeunesse.

Moi, l'avouerai-je? je négligeais un peu d'admirer les voltiges et les écarts pour contempler la tête de la danseuse, triste débris d'une beauté supérieure. Tout à coup je la vis pâlir, ses lèvres se crispèrent, ses yeux s'injectèrent de sang; un murmure de pitié et de sympathie parcourut la salle.

Mme Saqui venait de manquer un de ses tours, le plus beau de tous. J'ai oublié comment cela s'appelle, mais qu'importe? D'ailleurs j'étais tout au drame effrayant qui se passait sur son visage.

Trois fois la funambule essaya avec d'horribles efforts de vaincre la difficulté; trois frois ses forces épuisées trahirent son grand cœur. Rien ne peut rendre la colère, le désespoir, le regret immense qu'elle essayait de cacher sous un sourire.

Je songeai alors qu'une hésitation, le moindre geste eût perdu cette femme; elle se fût brisé la tête en tombant, elle eût tué peut-être les spectateurs au-dessus desquels elle voltigeait. Elle souriait toujours, pauvre femme! Je compris pour la première fois ce que doit quelquefois souffrir un roi forcé de sourire à ses courtisans.

Mme Saqui fut accablée de fleurs et de bravos. Mais au moment de quitter ce public, le dernier qu'elle devait voir jamais, sa fermeté l'abandonna. Elle éclata en pleurs et en sanglots. Après le spectacle, comme Mme Saqui dépouillait pour la dernière fois le casque doré, un de ses anciens amis, un grand écrivain mort aujourd'hui, me présenta à elle.

— Vous voulez être poëte, me dit-elle avec un sourire doux et triste, voyez pourtant ce que c'est que la gloire!

Une grosse larme tomba sur sa joue, et je me retirai pénétré de respect.

Dans le cours de sa longue carrière d'acrobate, Mme Saqui a parcouru toutes les villes du monde, elle a exploré toutes les contrées, parlé tous les langages, dormi sous toutes les étoiles du monde. Rien ne lui était inconnu, ni le pavé des capitales et le mauvais lambeau de tapis sur lequel, enfant abandonné, elle faisait ses tours, ni les palais des plus grands rois d'Europe, où l'on a dressé pour elle des tentures de soie et d'or. Elle y a dansé comme Rubini y chante.

Dans son théâtre, dont elle était à la fois la directrice et le premier sujet, on la vénérait comme une mère. Cet oiseau, qui n'appartenait point à la terre, devenait à ses heures un directeur habile et un régisseur audacieux. Au reste, ses façons avec sa troupe étaient toutes patriarcales. Le plus souvent, on la trouvait au foyer, assise dans un grand fauteuil d'aïeule. Un rouet devant elle, caressant parfois les cheveux de deux nains assis à ses pieds, l'acrobate, entourée de ses premiers sujets, filait laborieusement comme une reine au temps d'Homère.

Voici une anecdote assez curieuse sur Jean Lalanne, dit *Navarin le Fameux*, père de Mme Saqui. La célèbre funambule aimait à raconter cette aventure, qui avait jeté tant de renommée et de gloire sur sa famille.

Jean Lalanne était alors le premier danseur de la troupe de Nicolet. Mme Saqui avait cinq ans.

Un jour, quelques sauteurs étrangers vinrent proposer à Nicolet de donner une représentation sur son théâtre, et de lutter avec ses premiers sujets.

On s'y porta en foule, à cette époque le funambulisme était encore en honneur, et les riches uniformes, les habits chargés de brochettes de décorations, les parures de diamants étincelaient aux galeries au milieu des modestes costumes bourgeois. Une partie de la cour avait honoré le spectacle de sa présence.

Il y eut d'abord assaut entre la troupe étrangère et la troupe parisienne; la lutte fut rude, les avantages partagés. Mais bientôt un choix fut fait parmi les plus forts danseurs, et les paris furent ouverts.

Chaque banquette fut convertie en tapis vert, chaque spectateur en un joueur ardent, effréné, qui voyait devant lui son jeu rapide, vivant, animé, fantastique. Tels étaient la rage et l'acharnement des danseurs qu'ils ne semblaient plus des êtres humains. Ils ressemblaient plutôt aux créations de Callot et d'Hogarth, ou bien à ces marionnettes que le bon Nodier suspendait au-dessus de son lit, et faisait danser au moyen d'une ficelle qui mettait en branle tous les personnages. Au bout d'une demi-heure, il ne resta plus sur le théâtre que deux sauteurs dont les forces ne fussent pas complétement épuisées, c'était Jean Lalanne et un des sauteurs étrangers; tout l'intérêt des paris s'était réuni sur eux, et la salle entière, muette d'anxiété, regardait cette lutte comme autrefois Albe et Rome durent contempler le combat des Horaces et des Curiaces.

Enfin la victoire resta à Jean Lalanne, et le triomphe qui la suivit fut de nature à faire changer d'avis ceux qui nomment la gloire une vaine fumée. Tous ceux qui avaient parié pour Lalanne le firent appeler après la chute du rideau et lui remirent le gain de leurs paris; et bon nombre de spectateurs, entraînés par cet exemple, se mirent à lui jeter sur la scène des écus de six et de trois francs, des pièces de monnaie de toutes valeurs, et jusqu'à des sous et des liards, modeste offrande du vrai public. Jean Lalanne et sa femme emportèrent tout ce qu'ils purent, et quand la fatigue les prit enfin, avec ce qui restait d'argent sur la scène, on remplit encore deux chapeaux qu'on porta dans la loge de Jean Lalanne.

Le bruit qu'avait fait cet assaut arriva aux oreilles du roi, et M. Nicolet fut mandé à Saint-Germain, où, comme jadis Mlle Georges à Tilsitt, les acrobates jouèrent en quelque sorte devant un parterre de rois. Le roi prit un plaisir extrême à ce divertissement, et, quelques moments avant de se retirer, il ordonna qu'on fît venir à sa loge un des sauteurs qu'il désigna. C'était Jean Lalanne.

— Je suis content de toi, mon ami, dit le monarque. Comment te nommes-tu?

— Sire, Jean Lalanne, dit Navarin.

— Navarin... Pourquoi?

— Sire, je suis né en Navarre, dans le pays des ancêtres de Votre Majesté.

— Très-bien. Je suis aise de voir que les enfants de ce bon pays de Navarre n'ont point dégénéré; à dater de ce jour tu te nommeras *Navarin le Fameux*.

Le roi se retourna ensuite vers M. Nicolet, qui se tenait respectueusement à la porte.

— Monsieur Nicolet, lui dit-il, je dois aussi vous témoigner ma satisfaction et encourager vos efforts. Je vous au-

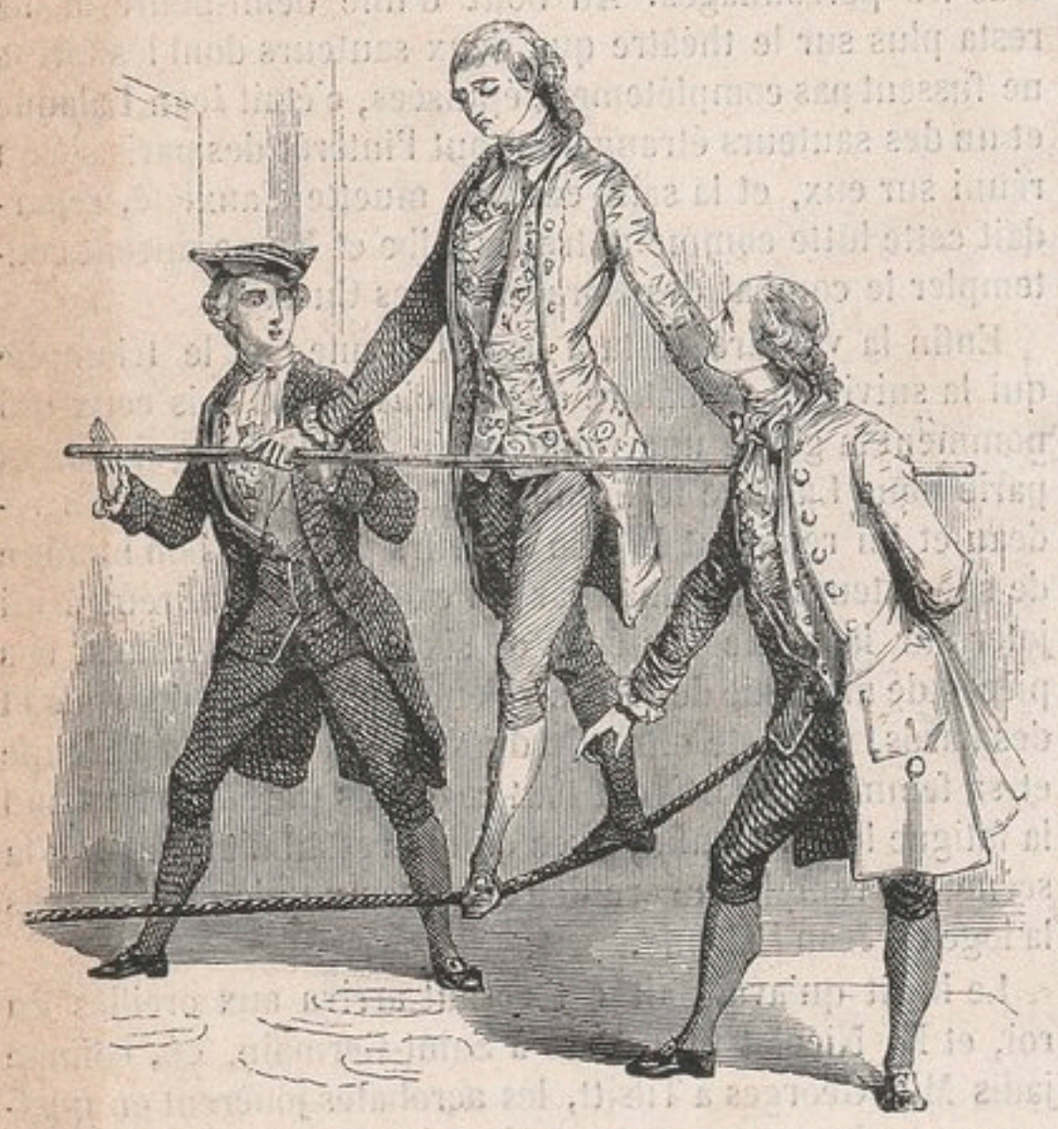
torise à faire prendre dès ce jour à votre troupe le titre de *premiers danseurs du roi*.

Nicolet était radieux. Il fit monter à cheval un de ses hommes, et lui ordonna de courir à Paris, bride abattue, et d'aller faire changer la composition de l'affiche. Cinq à six jours après, un piqueur du château arriva en toute hâte au théâtre des *Premiers danseurs du roi*, et remit au directeur un ordre de la Cour. Cet ordre enjoignait à M. Nicolet d'envoyer le lendemain sans faute aux Tuileries, vers midi, le sauteur Lalanne. Une lettre particulière adressée au fameux Navarin lui ordonnait de se munir, en se rendant au palais, de tout l'attirail nécessaire pour une danse de corde. Les laquais, qui avaient leurs ordres, introduisirent l'acrobate dans une grande salle du pavillon Marsan. Tout en dressant son équipage de voltige, Navarin se perdait en suppositions, quand les battants de la porte s'ouvrirent. Un page cria :

— Monseigneur le comte d'Artois !

Depuis, le prince et l'acrobate se virent presque chaque jour pendant près d'un mois. La cour et le théâtre des premiers danseurs s'épuisaient en conjectures, car Navarin le Fameux avait été discret.

Un jour le comte de Provence, depuis Louis XVIII, entra par hasard, et trouva son frère occupé à passer un six avec l'aplomb d'un vétéran.



— Parbleu, s'écria-t-il, je n'aurais pas deviné celle-là.

Plus tard, quand la future Mme Saqui exerçait sous les yeux de son père, celui-ci ne manquait jamais de lui dire en soupirant :

— Ah ! ma fille, je ne souhaiterais qu'une chose pour faire ta fortune, c'est *une jambe aussi brillante* que celle de monseigneur le comte d'Artois !

Après Mme Saqui, le théâtre fondé par elle passa, comme nous l'avons dit, à M. Dorsay, qui y introduisit le vaudeville et le mélodrame. Quand l'avénement du drame, vers 1829 ou 1830, tua aux boulevards le mélodrame pur, le théâtre Dorsay devint son dernier asile. C'est là que se réfugièrent les châteaux, les torrents, les chaumières, les souterrains, les tyrans, les brigands, les chevaliers et les héroïnes persécutées de cette Allemagne fantastique inventée lors de la première révolution par les faiseurs de mélodrames. Ce théâtre fut abattu il y a quelques années, et on éleva sur ses ruines un théâtre nouveau qui prit l'héritage et le titre des anciens Délassements-Comiques.

La coquetterie de la salle, et les jolies actrices qui y abondent, en ont fait un théâtre à *Lions* et à *Loge infernale* comme les Variétés, toute proportion gardée, bien entendu. C'est ici le lieu de dire quelques mots sur l'ancien théâtre des *Délassements-Comiques*.

Ce théâtre, bâti longtemps avant la Révolution, prospérait sous la direction de Valcour, auteur et comédien comme Molière, lorsqu'un incendie vint détruire la salle en 1787. On en construisit immédiatement une nouvelle, on renouvela le matériel avec de nombreuses améliorations, et le succès couronna bientôt ces nouveaux efforts. Mais ce théâtre était, comme tous les petits spectacles, en butte à la jalousie de ses voisins. M. Lenoir rendit une ordonnance par laquelle il était enjoint au directeur du *Théâtre des Délassements-Comiques* de ne représenter à l'avenir que des pantomimes ; de n'avoir jamais que trois acteurs en scène, et d'élever une gaze entre eux et le public. A peine cette ordonnance avait-elle été rendue que la Révolution arriva et que cette gaze fut, dit l'*Almanach des Spectacles de* 1792, déchirée par les mains de la Liberté.

A partir de ce moment, le théâtre des Délassements-Comiques eut, comme tous ses confrères, le droit de jouer tous les genres, et les joua tous. Aussi eut-il beaucoup moins de succès qu'auparavant avec ses simples farces et ses pantomimes. Les journaux du temps rapportent qu'en 1791 les Délassements furent obligés d'appeler à leur secours un célèbre physicien nommé Perrin, et nous ont conservé cette singulière affiche :

Aujourd'hui à six heures et demie, dans la salle des Délassements-Comiques, M. Perrin, physicien célèbre, donnera une représentation de ses prestiges : 1° *L'Encrier uniquement et parfaitement isolé, qui fournit à volonté de l'encre rouge, bleue, verte, lilas*, etc., etc. 2° *Le grand tour du citron*. 3° *Le grand tour de la colombe, qui rapporte une bague mise dans un pistolet véritable et tiré par une croisée*. 4° *L'expérience de la montre pilée dans un mortier et retrouvée aussi belle qu'auparavant*, etc.

Grâce aux recettes de M. Perrin, le théâtre des Délassements-Comiques se releva un peu et vécut jusqu'en 1807 époque à laquelle il fut détruit par le décret impérial qui supprima d'un coup vingt-cinq théâtres. Le théâtre des Délassements, où on jouait l'opéra, la tragédie, la comédie, le drame, le vaudeville et le ballet, fut le berceau de plusieurs de nos gloires littéraires et dramatiques. C'est là qu'a débuté Joanni, qui nous a laissé de si beaux souvenirs dans les rôles d'Auguste de Cinna, de Ruy Gomez d'Hernani, du quaker de Chatterton. Potier s'essaya aussi tout jeune sur cette scène du boulevard. M. de Rougemont, l'auteur de *Lavaubalière*, y donna un vaudeville grivois intitulé *La mère Camus;* M. Dumersan le numismate et l'auteur des *Saltimbanques*, y fit jouer *Gilles dans un potiron*; M. Simonin, *La belle aux cheveux d'or* et *Gracieuse et Percinet*. Un autre homme célèbre, dont la célébrité durera longtemps, aussi longtemps que les œuvres de Voltaire, illustra le théâtre des Délassements. C'est maître André, le perruquier poëte, qui y fit jouer sa fameuse tragédie intitulée *Le tremblement de terre de Lisbonne*. On sait quel fut l'avis de Voltaire. Il renvoya le manuscrit à maître André, après avoir écrit sur chaque feuillet : Faites des perruques, faites des perruques, faites des perruques. Maître André, qui était un homme entêté, ne dédia pas moins sa pièce à Voltaire avec une épître commençant ainsi :

6/

Les Funambules ne jouaient pas seulement la pantomime, dont les grands succès furent le Bœuf enragé, la Mort d'Orphée, le Mauvais sommeil de Cadet-Buteux, les Folies de Cadet-Buteux, Pierrot en Afrique, le Lutin famille, le Loup et l'Agneau, le Bras noir, — le dernier dû à la plume de Edmond Desnoyers. On y donnait aussi la comédie et mêlait le mélodrame et spectacle, avec enfant volé, attaque du château, trémolo à l'orchestre, effet de neige et pont du torrent. Les fournisseurs de ce genre de pièces étaient le plus souvent Charles Daurin (Folligny) qui travaille ensuite pour les marionnettes du bou: levard de Strasbourg; Michel Bordet, qui fut régisseur à Belleville, et Charles Blon: delet, qui entra aux Variétés.

Il convient de leur adjoindre Gustave.

Celui-là connaît.

Septième enfant d'un père ouvrier qui était venu de Dunkerque à Paris, avec sa femme et sa famille, en traversant trois fleuves en route, Gustave était à la fois danseur, comédien et auteur dramatique.

Il avait débuté aux Funambules dans l'ours, des Deux Chasseurs, un rôle créé par Frédérick.

Puis, il avait doublé Debureau dans le Manchenil de Cadet; le Bra: ge aveugle, à l'entendre, « avait mis le comble à sa réputation, » et c'était à l'issue des ovations qu'il avait dont il avait été l'objet dans cette pièce qu'il avait « écrit » le Danseur Fleuriel, — un succès de plus de deux cents représentations!

Mais son titre le plus éclatant à l'admiration de ses contemporains était le Fou, grand ouvrage historique dans lequel on trouvait naturellement ici:

« Troisième tableau. — Le Pont-Neuf. — Charles VII, suivi de jeunes seigneurs et de dignitaires, visite les baraques; il s'amuse de leurs lazzis et fait emplette de poil à gratter, qu'il change le grand sénéchal de glisser dans le cou des dames de la cour !!! ... »

*
**

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Le 15 juillet 1862, la foudre des démolisseurs jeta sur le pavé le théâtre et

ÉPITRE

A Monsieur l'illustre et célèbre poëte
Monsieur de Voltaire.

« Monsieur et cher confrère,

« C'est un écolier novice dans l'art de la poésie qui « *s'hasarde* à vous dédier son premier ouvrage, vous « ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les « pompeux ouvrages que vous avez mis et que vous met- « tez journellement au jour, etc., etc. » — Nous croyons que Voltaire a eu raison. Il est vrai que de son temps les ouvriers poëtes n'étaient pas encore à la mode.

A côté des Délassements-Comiques, on remarque un petit théâtre qui occupe le rez-de-chaussée d'une maison à six étages. C'est le théâtre Lazary. Rien n'est plus triste et plus mélancolique que la vue de ce pauvre spectacle qui n'a pas de quoi avoir une baraque à lui tout seul. Et, pourtant, comme tous ses confrères, il a eu, dans son temps, de plus hautes destinées.

Il fut fondé en 1777 par un sieur Teissier, qui le destina aux élèves pour la danse de l'Opéra et du Conservatoire. La troupe fut composée de quatre-vingts élèves. *La Jérusalem délivrée*, grande pantomime à spectacle, fut jouée pour l'ouverture. Quelque temps après, la direction du *Théâtre des Élèves de l'Opéra* passa au sieur Parisot, qui eut l'honneur d'y recevoir le fameux Paul Jones. Nous empruntons cette anecdote aux Mémoires de Bachaumont.

Paul Jones étant à Paris en 1780, alla recevoir les applaudissements des Parisiens dans presque tous les grands théâtres. Ne voulant manquer aucune ovation, il se rendit, le 18 mai, aux *Élèves de l'Opéra*. Comme le public en avait été prévenu, une foule immense se pressa sur son passage. Le sieur Parisot, voyant une recette assurée par la présence d'un des amis de Washington et de La Fayette, avait imaginé de suspendre en l'air une couronne qui, par une poulie, devait se hisser au-dessus de la tête du héros américain et puis redescendre s'y placer. Heureusement

Parisot et les élèves de l'Opéra reconduisant Paul Jones à son carrosse.

Paul Jones, prévenu à temps, obtint du directeur qu'il renonçât à son ingénieuse idée. On jouait ce soir-là le *Siége de Grenade*, pantomime, dans laquelle Parisot remplissait le rôle du *Comte d'Estaing*. A la fin du spectacle, Parisot, toujours en costume de chef d'escadre, reconduisit Paul Jones à son carrosse avec une bougie de chaque main.

Toute sa vie Parisot pensa à l'honneur que lui avait fait le héros et en conserva un légitime orgueil. Mais la gloire lui fit si bien négliger l'argent qu'il ne paya plus ni les auteurs, ni les comédiens, ni les entrepreneurs, et qu'un ordre du roi lui enjoignit de fermer sa salle.

Le théâtre des *Élèves de l'Opéra* se releva pendant la Révolution, et comme les *Variétés amusantes* avaient été érigées en Théâtre-Français, il prit leur titre sous la direction de l'italien Lazzari. Ce célèbre arlequin était inimitable dans les farces et féeries italiennes dont il composait lui-même les canevas. Les titres de quelques-unes de ces arlequinades nous sont restés. Ce sont : *L'Amour puni par Vénus*, *l'Esprit follet*, *la Tartane de Venise* et enfin *le Diable-à-Quatre*, titre si souvent employé qu'il paraît destiné à rester au théâtre tant qu'il y aura des théâtres. La foule revint chez Lazzari. Mais, par une étrange destinée, ce spectacle qui, de chute en chute, s'était toujours relevé, fut détruit par un incendie le 31 mai 1798, au moment même où les succès commençaient à y devenir fructueux.

Aujourd'hui le théâtre Lazary (par corruption de Lazzari) occupe, comme nous l'avons dit, le rez-de-chaussée et l'entresol d'une maison habitée. Jamais théâtre plus microscopique ne servit de chapelle à Thalie, à Terpsi-

chore et à Melpomène. La tête du premier comique touche littéralement les frises. A ce propos, voici une observation qu'il n'est pas inutile de consigner ici. Dans les théâtres destinés au public aristocratique, les acteurs chargés d'emplois comiques sont généralement maigres, mièvres, souffreteux; chez eux *l'âme a tué le corps*, comme on disait au temps de la littérature romantique. Ils sont l'image fidèle de la société qu'ils représentent et à laquelle s'adresse leur art. Dans les théâtres populaires, au contraire, l'acteur, pour plaire au peuple, doit avoir été créé à son image; il doit avoir sa vigueur, ses instincts, ses rudes appétits. Le comique du théâtre Lazary est un géant; il a, comme son public, des cheveux crépus, un bon cœur et des mains calleuses. Goliath semblerait efféminé auprès de M. Adolphe, le comédien qui a remplacé Déburau avec tant de succès pendant que Déburau était en prison.

Déburau en prison! Eh, que pouvait vouloir la loi à ce joyeux Bohême qui n'est ni propriétaire, ni juré, ni électeur, ni éligible?

Il nous faut pourtant raconter cette triste histoire de Cour d'assises que nous avons oubliée, un peu à dessein, il faut bien le dire. Donc un dimanche, par un beau soleil, Déburau était allé se promener dans la campagne avec sa femme. Triste, pâle encore de sa corvée dramatique, il aspirait avec bonheur l'air et le soleil. Quel beau jour pour lui! Il avait sur le dos un habit comme l'habit de tout le monde, et il tenait sous le bras sa femme, son épouse légitime, non plus Isabelle ou Colombine, cette fille volage de monsieur Cassandre, qui s'enfuit toujours avec Arlequin; il contemplait un vrai soleil, non plus un soleil de quinquets et de toile peinte, et de vrais arbres, de vrais ruisseaux, une nature qu'on n'a pas besoin d'épousseter! Il n'était plus Pierrot ni Gille; son maître n'était plus ce vieil avare qui fait dîner sa famille et son valet avec un pain de seigle! Non, il n'était plus Pierrot; il était Jean-Gilles-Gaspard Déburau, le citoyen, l'époux, le père, et un peu aussi le joyeux Bohême à qui si longtemps avaient appartenu pour sa part le sable des routes, l'ombre des forêts et l'azur semé de cent mille étoiles! Tout à coup un cri plus terrible que ne dut être pour don Juan d'Aragon le cor de Ruy Gomez, vint siffler à son oreille.

— Colombine! criait la voix.

Déburau crut avoir mal entendu. Il se demanda si cette heureuse journée, si ce ciel bleu, ces beaux arbres, si tout cela n'était pas un rêve et s'il n'était pas retombé tout à coup dans l'affreuse réalité, dans ses amours avec Colombine et sa rivalité avec Arlequin, ce mauvais plaisant. Il écouta.

Une troupe de gamins et d'ivrognes avait reconnu le grand mime. Et les voix criaient toujours, voix railleuses, stridentes, inexorables.

— Colombine, Colombine, Gille, Pierrot, criaient les voix.

— Et ta figure blanche!

— Qu'a-t-il fait de son compère Arlequin?

— Il l'a tué.

— Gille, mon ami Gille, fais-nous voir ta face de clair de lune!

— Ohé, Colombine!

On espérait que le pauvre Gille allait se fâcher et que sa colère donnerait la comédie. Mais Déburau avait son parti pris. Il voulait rester dans son beau rêve et ne s'apercevoir de rien.

Alors, au lieu de lui dire des injures, on lui jeta des pierres.

Cette fois, le but fut atteint. Gille se mit bien véritablement en colère; mais sa colère n'eut rien de comique. Il craignait pour la vie de la pauvre femme qui se pendait à son bras plus morte que vive. Gille qu'on voulait forcer à avoir de la mémoire, se souvint qu'il savait se servir d'une canne mieux que Charles Lecour lui-même. Il fit le moulinet avec une verve terrible au moment même où un plaisant, plus gai que tous les autres, était venu le narguer de trop près. La femme eut beau arrêter le bras de son mari; Déburau lui-même eut beau amortir le coup autant qu'il lui fut possible, le malheureux tomba, assommé comme un bœuf.

L'examen du cadavre constata que le crâne de la victime était organisé de manière à ne pouvoir résister à la moindre lésion. Après plusieurs mois de prison préventive le pauvre Déburau passa en Cour d'assises et fut acquitté.

C'est pendant sa prison préventive qu'il fut remplacé par M. Adolphe, le comique herculéen qui est encore aujourd'hui le coq des petits théâtres, et qui n'a de rival pour la force et l'agilité que son ami le Goliath du théâtre Lazary.

Le théâtre Lazary, qui est le dernier dans l'échelle des petits théâtres du boulevard, est tellement pauvre pour payer ses auteurs, qu'il doit, la plupart du temps, se contenter de pièces rarrangées. Au reste, la commission des auteurs dramatiques (qui ignore peut-être son existence) ne le chicane pas pour ses empiétements sur le répertoire de la Comédie-Française. D'un autre côte, comme le privilége exige que les ouvrages portent le nom générique de *pièces*, soient mêlés de couplets, et ne dépassent pas deux actes, ces rarrangements produisent l'effet le plus singulier du monde. J'ai vu jouer au théâtre Lazary Shakspeare, Racine, Molière, Scribe, Victor Hugo et Alexandre Dumas, *réduits* en deux actes et mêlés de couplets. Je citerai entre autres l'*Alchimiste*, d'Alexandre Dumas, et le *Marchand de Venise*, de Shakspeare, dans lesquels les couplets du crû m'ont semblé bien mal à l'aise.

Le théâtre Lazary est, avec le théâtre des Ombres chinoises de M. Séraphin, le dernier théâtre de Paris qui ait conservé un *aboyeur*.

L'aboyeur est un employé, pourvu d'un bel organe, qui vend à la porte des billets enfermés dans un grand sac attaché autour de sa ceinture, et qui invite le public à entrer, à peu près de la façon que nous avons décrite en parlant du père de la jeune Malaga; mais cependant d'une façon plus familière et plus provoquante.

Avant de quitter le boulevard du Temple, il nous reste à entrer dans deux petits spectacles; l'un encore à peu près inconnu, l'autre depuis longtemps célèbre.

Ce sont: le *Spectacle pittoresque et maritime* et le *Salon de Curtius*.

Le *Spectacle pittoresque et maritime* est situé dans une toute petite salle. Il a tout à fait l'aspect des petits théâtres d'autrefois qui déployaient tant de séductions à la porte. En passant devant, on est frappé de la gaieté des illuminations en verres de couleurs avec des réflecteurs de fer-blanc à facettes. On entend avec surprise des éclats de rire stridents et des couplets grivois chantés par une voix rauque et avinée. On cherche d'où peut venir ce bruit, et l'on ne voit pas sans étonnement sur le rebord extérieur d'une fenêtre un horrible petit nain surmonté d'une tête gigantesque. Le nain interrompt parfois son monologue pour apostropher les badauds et faire ainsi de la satire personnelle; il se livre tout à son aise sur sa fenêtre à la comédie aristophanesque sans redouter nullement la censure.

Les poëtes, les esprits rêveurs qui acceptent facilement toute croyance, se plaisent aux lazzis de ce nain inexpli-

les artistes.

Les trois quarts de ceux-ci ne furent pas heureux.

Cossard mourut dans la misère ; Devin, à l'hôpital ; de Rudder, pauvrement, à Marseille, où il avait figuré quelque temps dans un corps chantant. Chauffour se fit soldat. Laplace, après avoir vendu pour quatre cents francs de vers vingt-cinq petits romans sous pour sous à Belleville, laissa sa veuve dans le besoin.

Kalpzahn entreprit la peinture en bâtiment, fut le contrôle des Folies-Bel-leville et finit par aller vivre plus que modestement dans une bicoque de la plaine de Charonne, à côté de la fille Sylvestre.

Mademoiselle Pierson, l'une des dernières Colombines, réussit à entrer comme danseuse aux Grands Parisiens ; Armand, le dernier Pierrot, se fit marchand ; la marquise Pasquier, portière.

Augustin, le mime noble, s'engagea dans une troupe foraine ; Pellerin, le Bressant du théâtre, — comme il disait avec finesse, — s'en fut au Lazary, puis aux Délassements ; Négrier et Romuald s'attachèrent à la compagnie Duncan, qui donnait des représentations à la Villette, rue de Flandre, avec permission de représenter le vaudeville. Le premier comique Montreuil alla chanter aux Champs-Élysées. M. Philippe, le traiteur, redevint comédien ; M. Charles, l'amoureux, comédien, et le contrôleur Pierre, photographe.

Monvin, — le Fils qui « unissait les jeunes amants » dans les lieux hors ou blancs des journaux dramatiques, splendeurs de l'apothéose, — se mit à piquer des vers pour dames à raison de quinze sous par douzaine.

Le machiniste Simon vendit la soupe aux ouvriers.

Degorge, le chef d'orchestre, émigra en province ; Forestier, aux Délassements-Comiques ; Vauthier, chez Offenbach, puis chez Montrouge : il est décédé l'an dernier.

Le régisseur Keller, — le beau-frère de Huet, l'ancien directeur du Lazary, — ayant été indemnisé, s'en fut, sans regarder derrière lui, planter ses choux là où ils poussent.

Enfin, le comique pousse en la même qualité, — mais passablement

cable dont la tête, virile et ornée de moustaches excessives, s'appuie sur un corps d'enfant au berceau. Quant aux esprits inquiets et analyseurs qui veulent tout comprendre et tout expliquer, ils ne tardent pas à s'apercevoir que le prétendu nain est un saltimbanque placé derrière la fenêtre, en dedans de la baraque, et qui fait jouer un corps postiche. Mais en sont-ils bien plus avancés?

Vous entrez; le théâtre représente la mer. Vous voyez successivement défiler des navires de guerre et de commerce avec les pavillons de toutes les nations; il y a jusqu'à des chaloupes et des barques de pêcheurs. Après diverses manœuvres, les navires vous donnent le spectacle d'un grand combat naval, et le tout se termine par une explosion générale. Le rideau tombe.

Ce n'est pas tout. Au bout de quelques instants la toile se lève de nouveau. Le théâtre représente toujours la mer. Une jeune demoiselle en robe blanche avec une écharpe rose (elle se nomme Rose, comme l'associée de la jeune Malaga) vient danser un pas de schall au milieu des flots agités. Pourquoi mademoiselle Rose vient-elle faire des jetés-battus dans une mer de carton? A-t-on voulu représenter par là la naissance de Cypris ou tout autre mythe païen? C'est une difficulté que nous livrons aux Saumaises présents et futurs.

Le *Spectacle pittoresque et maritime* est situé le premier sur le boulevard du Temple. Nous traversons de nouveau la belle esplanade plantée d'arbres verts, égayée par les couleurs variées des costumes populaires et par les lanternes rouges des marchandes d'oranges. Nous voici au *Salon de Curtius*.

Voilà un théâtre, cette fois, dans lequel nous aimons à nous arrêter. Voilà un théâtre classique et fidèle aux traditions. Depuis soixante ans il est resté noir et enfumé; depuis soixante ans il a conservé les mêmes costumes et les mêmes draperies pour en revêtir les héros de tous les temps. Je crois même, Dieu me pardonne, qu'il n'a pas changé son cicérone enroué, et que ce vieillard est éternel comme le Salon de Curtius. Quelques personnes affirment qu'il est lui-même en cire. Comme la gloire elle-même, le Salon de Curtius est impartial et distribue un rameau du même laurier à toutes les célébrités. Héros, savants, scélérats, monarques et prix-Montyon, tout le monde a sa place dans ce pandæmonium. Les historiens romains racontent que dans la décadence de l'empire, on changeait si souvent d'empereur que les sculpteurs n'avaient plus le temps d'exécuter leurs statues. On avait pris le parti de ne renouveler que les têtes et de les ficher dans les anciens corps au moyen d'un pieu en fer. De même au Salon de Curtius, les noms et les vêtements changent, mais jamais les corps. Il est vrai qu'il en est absolument de même des têtes. En Italie on a fait des saint Joseph avec des statues du dieu Mars et des madones avec des Vénus grecques. Au Salon de Curtius les transformations sont encore plus complètes. Ainsi avec une vingtaine de figures tout au plus on nous a fait voir successivement Charlemagne, Roland, Geneviève de Brabant, la bergère d'Ivry, Fénelon, le général Foy, Charlotte Corday, Jean Bart, Cléopâtre, Napoléon, Barnave, les quatre fils Aymon, les sept infants de Lara et le cruel Eliçabide, assassin de l'enfant de La Villette. Ce qui surtout n'a pas bougé de place c'est le couvert où mange le roi et son auguste famille. On y a vu Louis XV et son auguste famille, le Directoire, les trois Consuls, Napoléon, Alexandre, Guillaume, François, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et leur auguste famille!

Il y a là aussi une poupée qui est censée dire *maman*, mais dont la voix rappelle bien plutôt celle des tourne-broche et des petits chiens à vingt-cinq sous.

Puisque nous avons parlé du Salon de Curtius, n'oublions pas un trait caractéristique; devant la porte il y a deux lampions. Le lampion, on le sait, est le symbole de l'allégresse publique. Au salon de Curtius c'est toujours fête.

Quant à la porte, elle est gardée par un factionnaire également en cire dont les incarnations ont été, je crois, plus nombreuses que celles du dieu Vichnou. Il a été successivement garde-française, hussard de Chamboran, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, gendarme, sergent de la garde nationale, et garde municipal.

Espérons, pour la tranquillité de la France, que là doivent s'arrêter les transformations du soldat en cire.

Puisque nos lecteurs ont bien voulu nous suivre patiemment et nous accompagner jusqu'au bout dans cette laborieuse exploration, nous les aurions bien priés d'accomplir avec nous le voyage de la Bastille pour entrer au théâtre Beaumarchais. Mais, hélas! comme l'ancien théâtre de Bobino, aujourd'hui théâtre du Luxembourg, déchu volontairement du rang de théâtre de marionnettes pour jouer comme tout le monde la comédie et le drame, le théâtre Beaumarchais, quoique rangé parmi les tout petits théâtres, marche tout bonnement sur les brisées de l'Ambigu-Comique et de la Comédie-Française.

C'est pour la même raison que nous avons passé sous silence le théâtre des Folies-Dramatiques, succursale des Variétés et du Palais-Royal.

Constatons cependant en deux mots les titres du théâtre Beaumarchais.

D'abord il a été à une époque une pépinière de très-jolies femmes pour les grands théâtres. C'est de là que sont sorties M^mes^ Nathalie et Scriwanek.

Ensuite, au milieu de tout son mauvais bagage dramatique, il nous a donné un drame d'un des plus grands poëtes de ce temps.

Ce poëte est le seul qui ait conservé dans nos siècles prosaïques le talent d'improvisation des rapsodes antiques, et la fantaisie inépuisable des conteurs arabes. C'est un homme qui tient en réserve cent mille de ces prodigieuses histoires de brigrands et de souterrains, de tigres et de serpents, de passions échevelées qu'aiment tant les femmes et les enfants de tous les pays. C'est un poëte qui a eu le courage de faire des poëmes épiques à une époque où un sonnet même est quelquefois d'un placement difficile, et qui, en l'an de grâce 1845, sait encore jouer aux échecs.

Nous avons nommé Méry.

Pour rendre enfin au théâtre Beaumarchais tout ce qui lui appartient, rappelons que Victor Hugo y a eu sa loge à l'année, comme Charles Nodier a eu la sienne aux Funambules.

Maintenant, il nous reste à dire un mot à nos lecteurs du théâtre de la Foire-Saint-Laurent, du théâtre de marionnettes du sieur Séraphin, et des petits spectacles des Champs-Élysées, et nous aurons enfin rempli notre cadre, cadre restreint sans doute, mais où nous ne nous sommes pas attaché à être tout à fait complet, ne désirant entretenir nos lecteurs que des spectacles qui ont conservé une individualité un peu excentrique.

II. — THÉATRES DIVERS.

Au bout de la rue de Chabrol, sur l'emplacement de l'ancienne foire Saint-Laurent, on a bâti, il y a quelques an-

nées, un vaste bazar ou caravansérail, qui a redonné de la vie et du mouvement à ce quartier un peu désert. En face de la principale façade de ce grand édifice, l'œil du promeneur est attiré par un vaste enclos verdoyant de gazon et fermé par une palissade en bois. Sur ces planches disjointes, une affiche rose, écrite à la main et dont le titre seul est imprimé, étonne le regard. Je lus sur cette affiche: *Théâtre de la Foire-Saint-Laurent. — Pierrot somnambule, pantomime en deux actes à la manière anglaise, mélée de chants, de danses et de travestissements, jouée par MM. Bourgeois, Laurent, Charles, Alphonse, MMmes Marie, Eugénie. Le spectacle sera terminé par la Révolte des nègres, mimodrame en deux actes de MM. Alphonse et Léon, mélé de combats au sabre et de feux d'artifice, joué par les mêmes acteurs.*

J'ouvris une barrière ménagée dans la palissade, et j'entrai dans l'enclos. Le milieu était occupé par une cabane; de tous côtés, parmi l'herbe, paissaient de pauvres moutons maigres et souffreteux. Je me crus la dupe d'une mystification. Néanmoins, je me dis que s'il y avait en effet un spectacle quelque part, ce devait être dans la cabane, et j'entrai. Les premières places coûtaient six sous, les secondes quatre sous, et les troisièmes deux sous. Comme c'était un dimanche, il y avait trois représentations. Les malheureux comédiens avaient déjà fait deux fois ce jour-là le métier que j'allais leur voir faire.

Ce que je vis alors est inénarrable. Figurez-vous une salle un peu moins grande, y compris la scène, qu'une chambre à coucher raisonnable. Là, devant un public grouillant, de pauvres diables, affublés de haillons sans nom, jouent une comédie qui a l'air d'un mauvais rêve. Ils jouent cette comédie, qu'ils ont faite eux-mêmes, au milieu de prétendus décors qu'ils ont faits eux-mêmes. Le feu d'artifice est exécuté au moyen de quatre fusées à deux sous; la toiture est à jour, et, lorsqu'il pleut, l'eau du ciel fait ruisseler sur les pauvres comédiens le blanc et le noir dont ils sont barbouillés.

Voilà, hélas! ce qu'est devenu l'héritage de ces fameux théâtres de la Foire, dont le nom seul éveillait des souvenirs magiques!

En effet, il n'y a pas cent années encore, le théâtre de la Foire-Saint-Laurent faisait une rude concurrence aux comédiens ordinaires du roi. Les bourgeois, les bourgeoises surtout venaient admirer les rats funambules, les crapauds mélomanes et les Munitos littéraires du chevalier Pellegrin, de Jean Monnet, des frères Allard et de Lécluze. Elles ne cherchaient pas à cacher leur sympathie naïve pour ce spectacle si léger à l'intelligence, et qu'elles préféraient au marivaudage déclamatoire de la Comédie-Française. On y était moins bien assis peut-être; des planches raboteuses figuraient les cloisons élégantes du théâtre où brillait Molé; des toiles grossières remplaçaient le velours; au lieu de splendides quinquets à l'huile, de fumeuses chandelles éclairaient la scène tant bien que mal, et la salle subsidiairement. Mais que pouvaient *le Glorieux*, *le Dissipateur*, *le Métromane* et *le Bourru bienfaisant*, contre des athlètes aussi redoutables que Cassandre, Zoroastre, le grand enchanteur Merlin, Pantalon, Gille, Paillasse, le spirituel, le gracieux Arlequin, et surtout contre l'ingénieux, l'illustre, l'incomparable seigneur Polichinelle? Polichinelle! cet éternel symbole du satirisme humain, qui, sous le nom romain de Maccus et sous le pseudonyme révolutionnaire de Mayeux, n'a cessé de réjouir soixante générations par sa raillerie amèrement bouffonne, profonde et incisive jusqu'à la cruauté! Les atellannes souvent médiocres de Fuzelier, de Dorneval, de Piron même et du grand Lesage, interprétées par ces comédiens de bois, prenaient un tel caractère d'originalité comique et de poésie populaire, que le Théâtre-Français vit un moment son existence compromise. Au nom du bon goût, de l'art et de la morale, mais au fond au nom de leur privilége sérieusement attaqué, les comédiens vivants envoyèrent aux marionnettes une compagnie de mousquetaires et de gendarmes du roi. Paris, ce Paris si tranquille et si benin alors, ne put maîtriser son indignation contre ce procédé sauvage. Huit jours durant, la foule assiégea les baraques de la Foire, en réclamant à haute voix ses baladins chéris. Huit jours la force armée campa, le mousqueton au poing, sur l'avant-scène qui faillit se transformer en champ de bataille. Dire à combien d'exactions Arlequin et Polichinelle furent en butte, à quelles restrictions mortelles on assujettit leur verve et leur gaieté; détailler leurs ruses et leurs épiques fourberies pour se soustraire à ces fourches caudines, ce serait risquer de dépasser les bornes étroites de cet article, et de déflorer un sujet mille fois plus intéressant et plus grand que la Batrachomyomachie d'Homère; sujet qui tenta jusqu'à son dernier jour Théodore Hoffmann, et dont l'immensité fit toujours reculer son génie.

Mais les marionnettes rencontrèrent un ennemi plus puissant que la Comédie-Française, à savoir, l'Opéra-Comique, qui, ne pouvant à son aise faire chanter les pauvres acteurs de bois, les vendit comme bois de chauffage, lorsqu'à force d'intrigues il fut parvenu à s'emparer de la Comédie-Italienne.

Les marionnettes sont une transition toute naturelle pour arriver au théâtre du sieur Séraphin. Nous disons le théâtre du sieur Séraphin, quoique ce fameux impressario ait depuis quelques années payé son tribut à la nature; mais, plus heureux que le sculpteur qui enfanta la divine Vénus de Milo, il a pu attacher son nom à son œuvre. Nous n'analyserons pas le drame des ombres chinoises; tout le monde se souvient des émotions charmantes que *le Pont cassé* nous a données dans notre enfance. On se rappelle aussi le fameux couplet : Peut-on passer la rivière?

Les canards l'ont bein passée,
Tirelire, lire,
Tirelire, lonfa.

Outre les Ombres chinoises, avec leur décor en papier huilé, leur pantomime savante et leurs couplets facétieux, le théâtre du sieur Séraphin a encore une troupe complète; une belle troupe bien habillée à neuf, habile au chant et à la danse. Les premiers sujets ne sont pas maigres et pâles comme nos premiers rôles de drames; ils sont, au contraire, dodus et bien enluminés. Ils ont conservé la démarche pompeuse des comédiens de l'hôtel de Bourgogne et la fameuse déclamation chantée. Le jeune premier n'a pas de dettes, la prima donna ne part jamais pour la Russie, et le ténor n'est nullement fier de son *ut*. Ils chantent comme Mme Stolz et dansent comme la Cerrito; ils jouent la pantomime mieux que Carlotta et savent faire passer leur public enfantin du rire aux douces larmes. Qui n'a vu ces charmants comédiens jouer la *Belle au bois dormant*? Le prince est bien embarrassé et ne peut trouver le fameux château enchanté; mais une blanche étoile d'argent paraît au ciel et le guide vers sa dame inconnue, comme jadis les mages vers l'enfant Jésus. Le château est entouré de broussailles de cent pieds de haut et défendu par Hercule, revêtu de sa peau de lion et armé de sa massue. Mais grâce à son courage le prince triomphe de ces enchantements et réveille par un baiser la belle qui dormait depuis cent ans parmi les roses. O doux souvenirs!

en sous-ordre, — au temple israélite, dont le concierge en chef ne pouvait, en vertu de la loi de Moïse à laquelle il appartenait, atteindre ni allumer les lampes le samedi.

N'oublions pas la bienfaitrice, madame Leroy, qui, avant de se confiner dans ces humbles fonctions, avait joué sur les planches et sur la corde « avec bonheur et sans balancier. »

C'était la mère de Gustave Leroy, le chansonnier populaire.

Elle fut réunilliée par les Frères-Zozues des Tauvres et s'éteignit dans leur maison, de chagrin de ne plus voir son public ordinaire de grisettes et de rôtis.

*
* *

Des directeurs des Funambules, la plupart n'eurent pas à se plaindre.

Nicolas-Michel Bertrand fit bâtir le passage Vendôme.

Billion, son successeur, vendit le théâtre à une société financière et Anglais pour la bagatelle de quatre cent cinquante mille francs, — cent mille francs versés comptant, le reste payable en quinze ans.

En récompense de ses services, un ancien auteur de la maison, M. Dauber-val, fut mis par ces messieurs à la tête de l'exploitation. Il avait six mille francs d'appointements. En outre, il devait toucher une somme de cent mille francs en cas de vente ou démolition.

Au bout de quelques temps, M. Dauberval passa la main à un sieur Deshaumes, moyennant quarante-deux mille francs.

Deux mois après, mourait l'expropriation.

Le sieur Deshaumes avait entré aux Funambules pour vendre, pendant les entr'actes, des oranges et des chansons aux pratiques.

Il avait, ensuite, refait les couplets des pièces et les avait fait imprimer et crier dans la salle. Puis, il s'était improvisé libraire et éditeur de romans. Puis encore, avec Charles Deburau, — qui fut un instant directeur des Folies-Marigny, et qui gagnait mille francs par mois [illegible] à l'Ambigu de Montreuil, — il était devenu propriétaire, et, sur de grands, [illegible] sorte de [illegible] à ouvriers dont il

Après la féerie viennent les points de vue mécaniques avec les voitures, les chariots, les ouvriers, les soldats, les laveuses, les forgerons. Tout cela se remue et agite qui sa pioche, qui son battoir, qui son marteau. C'est une complication à faire trouver simple la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg. On vous montre enfin le panorama de Nang-King, avec différents effets de soleil et de lune, et tout est dit. Il faut déjà quitter ce monde d'enchantements et de féeries.

Traversons donc le Carrousel et les Tuileries; et rendons-nous aux Champs-Élysées, cette patrie de Polichinelle.

C'est aux Champs-Élysées que se sont réfugiés les derniers saltimbanques. On les y voit encore aux fêtes de Juillet et à la fête du roi. C'est là qu'on joue sur deux théâtres décorés de lauriers des pantomimes militaires où les Français sont toujours vainqueurs. C'est là qu'on trouve le grand serpent boa, la femme qui tire l'épée comme Saint-Georges, mademoiselle Élisa qui pèse deux cents livres, et les sirènes pêchées vivantes dans la mer Glaciale. C'est là que *travaillent* les Alcides et le Cirque de la famille Bouthor. C'est là qu'une jeune fille, frêle et maladive, se fait rompre sur le ventre des pavés gros comme des maisons! Mais que voir, que remarquer, que choisir parmi toutes ces merveilles, quand Polichinelle est là qui vous sollicite?

Je voudrais bien vous parler de Polichinelle, de son chat, de ses amours et de sa fin tragique; mais qui oserait parler de Polichinelle après Nodier? Et d'ailleurs, vous connaissez tous Polichinelle, ce don Juan des carrefours, et vous vous rappelez sa fin tragique.

Toute la ville est lasse des débordements de Polichinelle et le commissaire vient le réprimander. Il tue le commissaire et on le mène pendre. Mais Polichinelle feint de ne pas savoir comment on s'y prend pour être pendu. Quelle rouerie! Lui qui l'a été tant de fois! Le bourreau passe sa tête dans le nœud coulant pour enseigner à Polichinelle la manière de s'en servir. Polichinelle pend le bourreau à sa place et s'endort du sommeil du juste. Un papillon vient tourmenter Polichinelle dans son sommeil; Polichinelle maltraite le papillon. Mais ce papillon, c'était le diable déguisé. Le diable emporte Polichinelle. Quel drame!

On sait quel amour le bon Nodier portait à Polichinelle. Tous les jours il allait perdre quelques heures à écouter ce drame éternel. Il avait fini par devenir un peu l'ami du directeur, et causait avec lui lorsque cet industriel sortait de sa baraque pour respirer un peu.

— Mon ami, lui dit-il un jour, comment diable faites-vous pour donner à Polichinelle cette voix nasillarde si comique, toujours la même et toujours égale? Cela doit être bien difficile.

— Difficile? Oh, non! Il faut la pratique.

— J'entends, il faut de l'habitude...

— La pratique.

— Eh bien oui, de la pratique, de l'habitude.

— Non, la pratique.

— Qu'est-ce que la pratique?

— C'est ce petit instrument.

Nodier mit la pratique dans sa bouche et essaya de faire parler Polichinelle. Polichinelle parla comme père et mère.

— Comme c'est commode! s'écria Nodier ravi.

— Comme ça, répondit le directeur. Ces pratiques, c'est trop petit, on est sujet à les avaler.

— Bah! Est-ce que vous avez déjà avalé celle-là?

— Trois fois!

Nodier ôta précipitamment la pratique de sa bouche, et se promit de laisser Polichinelle parler tout seul à l'avenir.

Je crois que le bon Nodier a écrit quelque part cette histoire, mais il fallait la lui entendre conter.

Puisque nous avons nommé Nodier, arrêtons-nous là. Au reste, nous en avons fini avec les petits théâtres. Un de nos amis, investigateur patient, nous a bien assuré qu'il existe, rue Zacharie, dans le quartier de l'Hôtel-Dieu, un petit théâtre nommé le *Théâtre des exploits militaires*. Mais, nous l'avouons à notre honte, il nous a été impossible de le trouver, et nous sommes en ce moment dans la position de la plus belle fille du monde.

THÉODORE DE BANVILLE.

FIN.

Charles Nodier et le directeur du théâtre de Polichinelle

POST-SCRIPTUM.

L'article qu'on vient de lire a manqué d'acquérir une *actualité* fatale et inattendue. Il était déjà écrit et imprimé, lorsqu'à propos de la signature du privilége du Théâtre-Montpensier, il fut question, comme si c'était possible, de fermer le spectacle des Funambules; c'est-à-dire de renverser d'un trait de plume toute cette gloire, tous ces prodiges, tout ce passé éblouissant de souvenirs!... *Le Constitutionnel*, lui-même, s'émut, et demanda à Georges Sand un article sur Déburau; le *Charivari*, et M. Champfleury dans le *Corsaire-Satan*, furent alors très-spirituels. Quant à nous, nous eûmes le courage de ne pas croire à cet attentat, devant lequel on a fini par reculer. Cependant nous tremblons à l'idée qu'on osera peut-être un jour revenir à ce projet insensé, et nous pensons que le temps est venu d'élever, dans nos colonnes, un monument pieux aux grands artistes qui entourent Déburau, et qui le secondent de leur science et de leur inspiration inépuisable.

Mais peut-être s'imagine-t-on, d'après quelques feuilletons ignorants, que Déburau est le seul grand comédien du *Spectacle des Funambules*: c'est à nous qu'il appartient de tuer ce préjugé gothique, car nul don Quichotte ne s'est plus que nous escrimé contre les moulins à vent de la *rengaîne*, et nous tenons à cette gloire chevaleresque, de laquelle nous espérons bien nous faire quelque jour un titre pour entrer à l'Académie.

Et d'abord, posons en principe que le *Spectacle des Funambules* est l'union intelligente de toutes les gloires, de tous les talents, nous dirions de tous les génies, si le génie n'était pas un comme le soleil. Les Funambules, grands dieux! figurez-vous la Comédie-Française à ces glorieuses époques où la force, la grâce, la pitié, la terreur, l'esprit, l'amour, la poésie tragique et comique s'appelaient Champmeslé, Clairon, Sophie Arnould... Mais à quoi bon répéter ici ces noms illustres, lorsqu'une indifférence coupable a failli laisser perdre ceux du père Laplace et de Carolina Laponne! Oui, je frémis en songeant que Jules Janin, Georges Sand et Champfleury lui-même ont négligé de nommer Charles, Cossard, et Reine, et Béatrix, et le père Laplace, et Carolina Laponne! C'est que c'est bien autre chose en vérité que Préville, Fleury, Talma, Dugazon, Lekain, Molé, et M^lle^ Georges, et M^lle^ Mars, et M^me^ Dorval, et M^lle^ Faucit elle-même! Quant à moi, qui veux être l'Homère de ces comédiens fameux, je vais essayer d'analyser leurs talents divers d'une façon consciencieuse.

A tout seigneur tout honneur: commençons par le père Laplace, qui a créé Cassandre, comme Déburau a créé Pierrot, et qui a fait oublier à jamais le vulgaire Pantalon des farces italiennes. Le père Laplace exècre Pantalon, ne lui parlez pas de Pantalon! Le père Laplace, qui est un homme digne, a le plus profond mépris pour ce farceur; autant vaudrait lui parler de M. Arnal, ou de M. Alcide Tousez. Le père Laplace étonne les humains par cette apparence majestueuse que les peintres ont donnée (peut-être à tort) au Zeus grec et aux bourgmestres flamands; ce qui ne l'empêche en aucune façon de broder des cabrioles à faire frémir la nature. Figurez-vous le sérieux de Brahma uni à l'agilité d'un singe des îles! Le père Laplace attire le respect par son crâne chauve comme celui d'Eschyle, parsemé de rares cheveux d'argent, par ses rides profondes et par la majesté bourgeoise répandue sur son visage. Enfin c'est un vieillard impérial dont la vieillesse de théâtre étonne par le réalisme, comme autrefois celle de Joanny. On voit qu'il aurait été, s'il l'avait voulu, Jupiter à la Comédie-Française, ou juge de paix quelque part. Il a préféré être Cassandre, ne l'en blâmons pas! et honorons en lui *un burgrave fameux parmi tous les burgraves!*

L'histoire de ce brave homme est touchante: chef, comme Abraham, d'une nombreuse postérité, il a amassé une petite terre et une petite rente au moyen des économies qu'il a faites dans ses deux métiers, car il a deux métiers. Il est artiste dramatique et cordonnier en vieux; mais quoi de plus honorable que de faire sortir de sa cendre, comme un phénix, la chaussure de son prochain, et de distribuer le soir à ce frère en Dieu le pain de la poésie? C'est ainsi que M. Derosselle, le *père barbare* de l'Odéon, est un célèbre taillandier, auteur du couteau actuel de la guillotine (je ne m'étonne pas si Agnès a peur de lui). Quant au père Laplace, il reçoit huit cents francs par an, pour avoir chaque soir (et deux fois le dimanche) la tête rompue, les yeux enfoncés, les côtes brisées et les articulations démises *réellement*. Comme Sénèque, il se soumet à son destin; il sait qu'un Cassandre *doit souffrir et se taire sans murmurer*. Horace avait deviné le père Laplace, quand il écrivait:

... impavidum ferient ruinæ.

Bon vieillard! on le roule autour de la scène dans des tonneaux défoncés, il saute! on le jette dans le trou du souffleur la tête la première, il rit et il saute! on lui casse sur la tête des cruches réelles, il saute et il rit, de son affreux petit rire, quelque chose d'effrayant!

M. Cossard est bien Arlequin, comme M^lle^ Reine, sa commère, était bien Colombine. Ce couple fantastique semblait avoir reçu par la métempsycose l'âme traditionnelle de ces deux caractères. Jamais Arlequin ne fut plus fallacieux, plus torpille, plus horrible sans masque (caractère typique de la race): jamais Colombine ne se montra plus folle, plus brune, plus pailletée, et n'eut à un plus haut degré les lèvres de grenade sanglante et la tête *cochon d'Inde* de l'emploi. (Nous sommes forcé d'employer ici un mot de l'argot technique; qu'on ne voie rien de blessant dans notre épithète.)

Depuis que M^lle^ Reine a été enlevée aux beaux-arts par un engagement russe, Arlequin *se traîne* un peu, et tâche en vain d'égayer sa nouvelle commère, M^lle^ Béatrix, une jolie enfant encore un peu étonnée au milieu de ce *drame-pétard* toujours mêlé de surprises, démolitions, incendies, trappes et vers lyriques!

Quant à M. Charles, auteur et acteur, qui joue les Léandre depuis vingt ans, c'est Léandre lui-même. Impossible de rêver une tête plus stupidement élégante et plus niaisement prétentieuse.

Personne, mieux que Charles, ne sait brûler à la chandelle un jabot de papier et crever en s'asseyant un tonneau plein d'encre. Léandre partage avec Cassandre la spécialité des *infortunes*, et ils s'en acquittent bien, je vous jure! J'ai vu, moi qui vous parle, ce pauvre père Laplace, jouer, ACCROUPI!!! un rôle de fée naine dans une pantomime en dix-huit tableaux!

Mais à propos de naine, n'allons pas oublier ce qu'il y a de plus prodigieux, de plus inouï, de plus merveilleux, de plus incroyable, de plus Hoffmann enfin au *spectacle des Funambules!* c'est M^lle^ Carolina, Laponne; une femme de trente ans, haute d'un pied, qui a des cheveux d'Andalouse, des appas de reine tragique, et quelle voix! cela chante, danse, joue la comédie, la tragédie, les premiers rôles, les amoureuses, les travestis, les génies bleus, roses, de l'air, du feu, de l'eau, d'or, d'argent, tout ce qu'on veut! c'est à faire douter de Cuvier et de Fourier. Inutile de vous dire que l'ambition de ce pauvre être est d'être une vraie femme, hélas!

9/

tous les dimanches et les jeudis.

On le vit plus tard à la tête du petit théâtre Saint-Pierre, dans le passage de ce nom.

Depuis quoi, l'ambition l'ayant mordu, il prit la direction du Théâtre-Dejazet.

On raconte qu'il y mangea — jusqu'au dernier sou — ce qu'il avait amassé ailleurs.

*
* *

Depuis du boulevard du Temple, les Funambules s'installèrent rue Ionteau au boulevard de Strasbourg. Ils y végétèrent, délaissés. Puis, ils finirent peu désastreusement sous que personne s'en aperçut, et l'on put croire que, désormais, l'on était fait de la pantomime.

Or, voici que, depuis quelques jours, [illegible] le bruit court que l'on se préparait à ressusciter le genre Deburau, démodé.

Ce rare pantomime qui va ouvrir.

Quels que soient les destins, il aura eu sa gloire, ô Funambule volage et fugace, d'essayer de ce visage pur un coin de ton manteau taillé en plein azur et tout étoilé d'étoiles.

Un vieux boulevardier.

BIBLIOTHÈQUE (MUSÉE) DE L'ARSENAL

Jules Perreau

Elle me rappelait ces vieillards bossus, *crus enfants*, que je vois depuis dix ans (les mêmes) jouer la comédie au Gymnase enfantin et au théâtre Comte ! mais ici c'est trop d'horreur enfin, et je renonce à vous décrire ces pauvres petits êtres qui sont restés à huit ans et qui en ont quarante-cinq ! Quelques vieux Parisiens les croient de bois peint, et affirment qu'ils appartiennent à quelque chef-d'œuvre de sonnerie allemande. Le fait est qu'ils ont un pas de bois, un visage de bois, un rire de bois. Chose étrange ! dans ces théâtres qui défient toute physiologie, les hommes ne dépassent pas la taille de quatre pieds, tandis que les jeunes personnes atteignent à la taille monumentale des statues de villes exposées sur la place de la Concorde ! si bien que lorsqu'on entre là, la scène vous fait l'effet d'une horloge de Nuremberg à personnages, prise d'assaut par Hippolyte, reine des amazones, suivie de son état-major !

TH. DE B.

32

10

SALON DE 1846 (1).

Nous avions commencé au hasard notre promenade au Salon, passant de la peinture au pastel, revenant à la peinture par la miniature, mêlant le profane au sacré et les tableaux de genre aux tableaux d'histoire. Aujourd'hui que nous savons par cœur notre grande et notre petite galerie, nous allons procéder par ordre, en rendant à tout seigneur tout honneur, c'est-à-dire en débutant par les tableaux religieux.

Voici d'abord un sujet vraiment national, traité avec talent par M. Lecurieux. C'est *Saint Firmin* baptisant nos idolâtres aïeux d'Amiens et de Beauvais. L'apôtre étant hors des portes de la ville, sur le rivage de la Somme, près d'un piédestal où une statue païenne avait été brisée, se disposait à conférer le baptême à la foule que sa parole venait d'arracher à l'idolâtrie.

A sa droite, apparaissait la jeune et noble Attilia, s'inclinant sur la cuve baptismale pour recevoir l'eau régénératrice que le saint apôtre allait verser sur sa tête.

Du même côté était Faustinien se préparant lui-même à recevoir le sacrement des chrétiens, en dépouillant ses épaules de la toge sénatoriale ; du côté opposé se trouvait sa famille. A l'entour on découvrait la foule de trois mille convertis en moins de quarante jours, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dans l'attitude du respect, de la surprise et de la componction.

Comme sentiment et comme expression, ce tableau est irréprochable. L'exécution pèche seulement par la confusion des personnages, — confusion encore augmentée par la hauteur fâcheuse à laquelle est placée la toile.

On ne peut s'arrêter sans émotion devant *l'Évanouissement de la Vierge*, par M. Varcollier. C'est la première et la dernière œuvre du jeune artiste. Il est mort après l'avoir achevée, avant qu'elle fût suspendue aux murailles du Louvre. Ce tableau annonçait un talent sérieux et profond. La tête de la vierge est d'une mélancolie touchante. L'ange qui la soutient, la Foi qui pleure à côté, la Résignation qui tient une couronne d'épines à la main et attend sa récompense dans l'autre monde, tout cela est conçu avec une gravité magistrale, et rendu avec une délicatesse rare. Ce tableau suffira pour sauver de l'oubli le nom de M. Varcollier.

La *Résurrection de la Vierge* a moins bien inspiré M. Claude Thevenin.

Trois jours après la sépulture de la mère du Sauveur, saint Thomas, le seul des apôtres qui n'eût pas été présent à cette cérémonie, désira voir une fois encore le visage de son auguste reine. Les apôtres y consentirent. Ils s'assemblèrent donc autour du sépulcre, et, après quelques prières, ils en détournèrent la pierre. Mais, au lieu de trouver le corps céleste qu'ils cherchaient, ils n'y trouvèrent que les suaires et des fleurs. Puis, levant les yeux, ils aperçurent Marie montant au ciel, qui les bénissait. Des anges l'accompagnaient, chantant des louanges et répandant des fleurs dans le divin tombeau.

La grâce de la Vierge est un peu maniérée pour une sainte qui monte au ciel. Les anges, au contraire, n'ont pas assez de finesse et de douceur ; mais les figures des apôtres sont d'un modèle parfait et d'une expression très-juste.

Nous avions indiqué en passant le Christ de M. Isidore Pils comme le meilleur tableau religieux du Salon. Il mérite donc de fixer sérieusement l'attention de la critique.

« 1. — Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Genezareth, se trouvant accablé par la foule du peuple, qui se pressait pour entendre la parole de Dieu,

« 2. — Il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets.

« 3. — Il entra donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre, et, s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. »

Ce tableau, qui sent le maître d'une lieue, fait le plus grand honneur à l'Ecole de Rome, dans laquelle M. Pils a complété son talent. On ne dira plus que cette Ecole est inutile aux progrès de l'art.

De même que M. Varcollier, M. Ch. Lefebvre a traité l'*Evanouissement de la Vierge*. Malheureusement, le jury a plutôt caché qu'exposé ce tableau, en le perchant à une hauteur que le lorgnon n'atteint qu'avec peine. Nous n'en avons pas moins remarqué la facilité de l'exécution, la délicatesse des détails, et surtout l'expression des figures. La Vierge est bien la mère des douleurs, à demi morte en face du divin Crucifié. Saint Jean et les saintes femmes conservent, au milieu de leur abattement, un reste d'espoir qui annonce le triomphe de la résurrection. Cette nuance de sentiment est d'une grande finesse, et n'appartient pas à une intelligence ordinaire. M. Lefebvre a, plus loin, d'excellents portraits, qui sont placés à portée de vue, et justement appréciés des connaisseurs.

Encore deux tableaux peints sans bras par M. Ducornet, c'est-à-dire peints avec les pieds et la bouche ! « Saint Denis vint à Paris, vers l'an 240, au temps de l'empereur Dèce ; accompagné de saint Rustique et de saint Eleuthere, il osait annoncer la morale de Jésus sous le portique même

(1) Voyez le numéro d'avril dernier.

du temple consacré aux divinités du paganisme. » Ce tableau n'est pas parfait sans doute. Saint Denis est un peu froid pour un apôtre qui joue sa vie, et ses auditeurs ne sont pas non plus très-animés par ses paroles. Mais les détails de l'exécution semblent prodigieux, quand on songe que tout cela est fait à coups de pieds! Le moyen de critiquer un artiste qui peut vous dire : — Je peins avec le gros orteil et les lèvres ! Faites-vous couper les deux bras, et essayez de faire comme moi, avant de blâmer mon ouvrage!

La *Sainte Philomène*, la célèbre thaumaturge du dix-neuvième siècle, n'est pas un tour de force moins surprenant que le *Saint Denis*.

« Ma captivité durait depuis trente-sept jours, quand, au milieu d'une lumière céleste, je vois Marie tenant son divin Fils entre ses bras. « Ma fille, me dit-elle, encore trois « jours de prison, et après ces quarante jours, tu sortiras de « cet état pénible. » Une si heureuse nouvelle me faisait battre le cœur de joie ; mais comme la reine des anges m'eut ajouté que j'en sortirais pour soutenir d'affreux tourments, un combat plus terrible encore que les précédents, je passai subitement de la joie aux plus cruelles angoisses. »

Ce programme est vraiment rempli avec la conscience et l'habileté d'un homme qui aurait dix doigts à sa disposition. La figure de la vierge est une réminiscence des maîtres italiens, mais il va sans dire qu'elle n'en a que plus de valeur et de beauté.

M. Cibot a eu une idée très-ingénieuse, c'est de représenter la *Reine du ciel* recevant, avec une joie mêlée de respect, la couronne des mains enfantines de son divin Fils. Cela pouvait être maniéré, et cela est simple et naïf.

Le *Calvaire*, de M. Aiffre, témoigne de fortes études et d'excellentes intentions. Mais les résultats sont un peu froids, et nous oserons dire trop académiques, n'en déplaise à messieurs du Jury.

L'*Enfant Jésus au milieu des docteurs*, de M. F. Cassel, est d'une chaleur de ton et d'une vigueur de contours qui rappellent les maîtres de Venise. La foi respire, ainsi que le talent, dans cette composition vivement inspirée.

M. Leger-Cherelle est élève de M. Delacroix ; cela se voit de loin. On reconnaît dans la *Sainte Irène* attachée au pilier du supplice, quelques-unes des qualités du maître, avec une louable intention d'éviter ses défauts. Mais les défauts et les qualités de M. Delacroix se tiennent de si près qu'il est bien difficile de les séparer.

M. Besson a bravé à plaisir toutes les traditions de la légende, en représentant *la Madeleine* au milieu des lampes, des chaises, des colonnes grecques, des tentures romaines, des rideaux à la Louis XIV, des étoffes à ramages, des vases du Japon. Fantaisie d'artiste ! dira-t-il. Mais est-il permis à la fantaisie la plus magistrale de poser la Madeleine de l'Évangile au milieu du magasin de MM. Susse ou Giroux? La figure de M. Besson n'en est pas moins séduisante; seulement il ne faut plus l'appeler sainte, et il faut changer l'époque : c'est une Madeleine du dix-neuvième siècle dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin.

Passons des sujets religieux aux marines. La mer est infinie comme le ciel, et nous n'en voulons pour preuve que la fécondité de M. Gudin, qui occupe à lui seul plus de cinq pages du Livret! total, treize tableaux. Le jury, dit-on, en a renvoyé autant. Malgré la fatalité de ce nombre, M. Gudin garde le trident de Neptune. *Sourdis, archevêque de Bordeaux, chassant les Espagnols du port de Roses, le 26 mars 1841*, est vraiment un tableau du plus vif intérêt :

Le cardinal-ministre avait mis à la tête de l'armée navale Sourdis, archevêque de Bordeaux, qualifié général des armées du Levant, avec ordre de se préparer à faire voile vers les côtes de Catalogne avec les vaisseaux et les galères de la Méditerranée. « Le prélat, dit Levassor dans son *Histoire de Louis XIII*, qui étudiait plus assidûment le cérémonial de la mer que les rubriques de son bréviaire et de son missel, et auquel le bruit du canon plaisoit beaucoup plus que la musique et le son des orgues de son église, exécuta promptement l'ordre qu'on lui avoit donné de se mettre en mer avec les vaisseaux et les galères, et de se rendre maître du cap de Quiers. Le 15 février il y envoie trois vaisseaux avec quatre cents hommes, qui s'emparent de la ville et de trois tours sur les éminences ; il fait partir ensuite dix vaisseaux de guerre avec des munitions, et huit cents hommes de pied qui arrivent le 12 mars. Le prélat général d'armée vient enfin lui-même le 26 avec douze galères, chasse celles des Espagnols et leurs vaisseaux du port de Roses et des autres qu'ils avoient encore, et leur prend quelques vaisseaux et quelques galères. De manière que le duc de Ferrandin, général des galères d'Espagne, ou trop foible ou effrayé, n'ose sortir du port de Gênes pour s'opposer à ce premier feu de l'archevêque. »

Époque singulière et curieuse, où, tandis qu'un cardinal assiégeait des villes, un archevêque prenait des vaisseaux à l'abordage! M. Gudin a merveilleusement rendu ces contrastes du profane et du sacré : des vêtements sacerdotaux et des uniformes militaires, des bénédictions pastorales et des décharges de la mitraille.

Sa *Bataille du Texel* (1673), n'est pas moins intéressante. Il y a surtout au plus fort de la mêlée un certain pavillon bleu qui est à lui seul tout un drame. Écoutez plutôt la naïve relation de Quincy, l'historien militaire de Louis XIV.

La flotte du célèbre amiral hollandais Ruyter était aux prises avec celles du prince anglais Robert et du comte d'Estrées, commandant pour la France. « Le prince Robert, qui avait l'œil à tout, voulant aller donner du secours aux siens, fut entouré de vaisseaux ennemis, et se trouva en si grand péril, qu'il fut obligé d'arborer le pavillon bleu, signal que les Anglois ont pour demander du secours. Mais la fumée aïant empêché pendant quelque temps que les siens ne le pussent découvrir, le danger devint si grand, qu'on fut obligé de mettre le signal tout au plus haut du vaisseau, afin qu'on pût le voir de plus loin. Cette vue ne manqua pas de faire venir plusieurs vaisseaux au secours du prince; le combat recommença en cet endroit plus furieux qu'auparavant, si bien qu'il y eut en un moment un nombre infini de monde tué de part et d'autre. Pour ce qui est du comte d'Estrées, quand il vit qu'une escadre ennemie vouloit encore percer au travers de la sienne pour venir accabler le prince Robert, il s'y opposa généreusement sans avoir pu en venir à bout : enfin le combat n'auroit point fini entre les deux chefs qu'avec la perte de l'un et de l'autre, si l'on ne fût venu dire au prince Robert que le vice-amiral Sprach, qui étoit aux mains avec le vice-amiral Blankert, étoit encore en plus grand danger que lui, ce qui obligea ce prince de faire tant d'efforts, qu'il écarta tous les vaisseaux qui l'environnaient pour lui aller donner secours; mais il arriva un peu trop tard, car le vice-amiral Sprach, après avoir soutenu le combat avec beaucoup de courage, et avoir changé deux fois de vaisseau, s'étoit malheureusement noyé. Il fut extrêmement plaint des Anglois, qui faisoient une grande estime de sa personne. Cependant, comme la nuit approchoit, on ne songea plus de part et d'autre qu'à sauver les vaisseaux qui étoient le plus endommagés, et chacun s'étant retiré de son côté, le combat finit. »

34

UNE

VIE DE POLICHINELLE.

Pantomime-Arlequinade, féerie en onze tableaux, avec accompagnement de coups de Pied de coups de Poing, coups de Sabres, coups de Sonnettes, coups de Bouteilles, coups de Canons, coups de Seringues, le tout entrelardé de coups de Bâton,

De MM. CHARLES et AMBROISE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FUNAMBULE, LE SAMEDI 27 FÉVRIER 1847.

PERSONNAGES :	ACTEURS :
Pierrot,	MM. PAUL.
Cassandre vieillard enrhumé,	ANTOINE.
Isabelle sa fille,	Mlle BÉATRIX.
Arlequin,	MM. COSSAND.
Polichinelle,	VAUTIER.
Le beau Léandre, jeune homme à marier.	ORPHÉE.
Mme des Panas sa mère.	LAFONTAINE.
Le grand Olibrius, vieil alchimiste,	PHILIPPE.
Satan,	FRÉDÉRIC.
La fée des Lilas, }	MAD. LEFÈVRE.
Un brigadier d'artillerie, }	
Le bailli,	M.

Artilleurs. — Vivandière. — Marchands de légumes. — Soldats. — Moissonneurs. — Démons. — Oies. — Apothicaires. — Génies.

(*La scène se passe quelque part.*)

PREMIER TABLEAU.

UN PÈRE ENRHUMÉ.

L'EXPOSITION de la pièce commence par un accès de toux du père Cassandre, qui au point de vue du rhume rendrait beaucoup de points à l'infortuné Ducantal, cet immortel père enrhumé des saltimbanques. Sa fille est beaucoup trop affairée en rajustant sa coiffure, pour s'apercevoir de la quinte du bonhomme et Pierrot, sous prétexte de brosser ses habits, les traîne à terre, les prétine et ne se sert de sa brosse que pour envoyer des baisers à Isabelle, qui est, ma foi, assez jolie pour tourner la tête à tous les Pierrots du monde. Aussi le grand souci du vieux poussif est-il de trouver un mari convenable

pour sa fille. Pierrot s'est proposé, Pierrot est bien quelque chose comme un commis, un factotum chez lui; mais sa position n'a rien de solide. Pierrot est comme un oiseau sur la branche, un rayon de soleil dans les blés, un brise tiède dans les feuillées, un gazouillement dans les futaies, et notre Bohême de Pierrot prend sa volée en sautillant. D'un autre côté la respectable Mme de Panas son ancienne voisine, une baronne qui a eu des malheurs et qui, avant le milliard d'indemnité, raccommodait les chaussettes du quartier pour son agrément, lui a proposé l'alliance de M. son fils surnommé le beau Léandre. Cette union finit par avoir toutes les sympathies du vieillard que son rhume rend presque aussi opiniâtre que lui, lorsqu'il découvre que la blanche Isabelle est considérablement amoureuse du museau noir de Dominique le valet de Léandre. Ce nouveau Ruy-Blas, ce laquais effronté, ce ver de terre amoureux d'une étoile est tendrement *payé de retour*, comme on dit dans les vaudevilles. Après avoir éventé gracieusement les épaules du nouveau Ruy-Blas à l'aide d'un instrument que les titis nomment un éventail à bourrique. Le père enrhumé, le futur et sa respectable maman éprouvent le besoin de manger ainsi que cela se doit chaque jour dans la vie et dans les pantomimes arlequinades.

DEUXIÈME TABLEAU.

LE JOUJOU DE PIERROT.

On se met donc à table; mais Isabelle occasionne tant de distractions à Pierrot, qu'au lieu de mettre les assiettes sur la table, il les brise sur la tête de Léandre, son rival heureux.

Léandre, bien décidé à s'en prendre à quelqu'un de ses malheurs, flanque Dominique son valet à la porte. Celui-ci désolé de se trouver sur le pavé sans avoir obtenu les huit jours de rigueur, veut se suicider en avalant une corde à puits dans une soupe aux herbes. Il va mourir; mais la fée des Lilas, la protectrice des amants malheureux vient ranimer son espoir. Les boutons printanniers du lilas ne nous disent-ils pas d'espérer, car les beaux jours ne sont pas loin. Par son pouvoir les vêtements grossiers du laquais Dominique disparaissent pour laisser voir le costume brillant d'Arlequin. La chenille est devenue papillon. L'amour a fait de plus étonnantes transfigurations. Le curieux Pierrot qui a vu par le trou de la serrure la métamorphose du nègre, essaie de conjurer à son tour une fée quelconque afin de quitter son vêtement d'innocence dont la blancheur immaculée lui plaît moins que le pourpoint diapré et pailleté de son concurrent.

Aucune fée ne consent à quitter le royaume des féeries pour descendre jusqu'à lui, dans son boudoir de nuages. Un vieil alchimiste qui sans doute procédait au grand œuvre dans quelque laboratoire obscur, quitte pour un moment ses cornues et ses creusets, et se souvenant qu'il a tenu Pierrot sur les fonds baptismaux, vient lui offrir ses consolations.

Son filleul est toujours un grand enfant après, Isabelle, ce qu'il aime le mieux ce sont les joujoux de son enfance. La vue d'Arlequin a réveillé dans son cœur des souvenirs mal endormis. Epouser Isabelle et pouvoir jouer encore au polichinelle, posséder sous un bras son polichinelle qui lui rappelle le passé, et sous l'autre Isabelle qui symbolise l'avenir : voilà son rêve de bonheur. Lui donner Isabelle n'est pas au pouvoir d'un vieil alchimiste que la pierre philosophale préoccupe plus que l'hymen ; mais lui faire don d'un beau polichinelle, en sa qualité de parrain, il ne pourrait lui refuser cette fantaisie. Pierrot reçoit donc un polichinelle qu'il fait danser, sauter, à l'aide de ses fils ; mais voyez ce que c'est que l'esprit humain. Pierrot baille. On s'ennuie de tout, même de s'amuser solitairement.

Le diable qui flâne toujours dans les maisons où il y a des jeunes filles, vient en faisant sa tournée se présenter à Pierrot. Il serait content de remporter chez lui une âme aussi blanche que celle-là. Il lui propose toutes sortes de richesses. Pierrot qui semble représenter ici la jeunesse candide lui répond que rien ne vaut son polichinelle.

— Tu l'aimes donc mieux qu'Isabelle ?

— Non. J'aime mieux Isabelle.

— Insensé ! tu crois donc encore à l'amour. Je n'aime pas cette jeune personne, sa douceur me déplait, elle n'envoie personne au diable, et cela ne fait pas mes affaires. Renonce à elle et je te fais riche et heureux.

Pierrot lui riposte par un pied de nez, et court chercher sa belle, pour lui montrer son beau joujou.

Satan vexé s'empresse d'animer Polichinelle, et lui fait cadeau d'un bâton blanc, avec mission de s'en servir à l'égard des épaules de Pierrot. «Fais le plus de mal possible, lui dit-» il, et je te rendrai la vie agréable ; mais ne te livre à aucune » espèce de philantropie et de générosité, ou sinon, pour te » punir de ce qu'on appellerait de la bonté et que j'appellerai » de la bêtise, je t'emporterai en enfer, et je t'y ferai rôtir » comme un beeffsteck. »

Cela dit, Satan, laisse là sa création, en lui ordonnant de commencer sa besogne.

Polichinelle reprend ses attitudes de pantin ; mais la vue d'Isabelle lui fait oublier la prudence, et il embrasse la demoiselle, veut l'entrainer avec lui dans un armoire, et comme les parents forment opposition à cette saisie, il les bâtonne d'importance ; mais hélas !

Survient un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

Arlequin qui s'était glissé auprès d'Isabelle, comme les amoureux se glissent partout, l'enlève aux nez et à la barbe de toute sa famille.

TROISIÈME TABLEAU.

LA LAITIÈRE ET LES COLIQUES.

Ici commencent les grandes infortunes des amoureux et

des parents et alliés qui les poursuivent. Pour échapper à un mariage odieux. Isabelle s'est déguisée en laitière, et il n'y a rien qui change une dame comme la toilette, la cornette de paysanne et le cotillon de futaine, la rendent méconnaissable pour ses adversaires. Pierrot et Polichinelle commencent même une liaison d'amitié en buvant une tasse de lait ensemble. Première complaisance de Polichinelle pour son nouvel ami ; car il eut préféré prendre son homonyme sur le comptoir d'un marchand de vin. Cassandre qui est plus enrhumé que jamais, veut aussi boire du lait. Léandre pour flatter les gouts de son futur beau père en fait autant, et comme il n'y a pas de raison pour que madame des Panas ne fassent pas comme les autres, chacun prend son lait. Le Diable qui a pris à cœur le pied de nez que lui a fait son ennemi enfariné, fait voir le petit bout de ses cornes, et tout-à-coup ce lait qui était si bon à la bouche, leur brûle les entrailles à tous. Après les avoir laissé suffissamment bêler, miauler ou hurler selon leurs natures diverses, Satan leur dit : « Vous avez bu du » lait qui vient de la barrière d'enfer, c'est vous dire que vous » avez le feu dans les entrailles ; mais comme je ne suis pas » un mauvais diable, je vais chasser de vos intestins le feu qui » les contrarie. »

Soudain, l'effet annoncé par Satan se produit, et de petits feux d'artifice se faisant jour après avoir détérioré les culottes de nos buveurs, s'échappent en cascades de leurs fonds de pantalon.

QUATRIÈME TABLEAU.

UN DUEL A COUPS DE CANONS

Nous voici sans doute dans le pays des femmes libres, tel que les Saint-Simoniens ont du le rêver en cultivant leurs légumes dans les plates bandes de l'oasis de Ménilmontant. Elles montent la garde, font des patrouilles, et s'exercent au tir du canon, ce qui surprend beaucoup Pierrot et Polichinelle devenus inséparables. Ils se moquent d'un brigadier qui pour toute réponse leur flanque un soufflet à chaqu'un, et leur faisant donner des briquets ; leur dit de se mettre en garde. Les deux amis conviennent tout bas d'embrocher du même coup leur adversaire, et le plaçant entr'eux se disposent à mettre ce projet à exécution ! mais, ô douleur ! le brigadier s'est vivement retiré et ce sont eux qui s'embrochent. A leurs cris, Cassandre, madame de Panas et Léandre accourent avec Isabelle, qu'ils ont retrouvée devenue femme libre, et qui refuse plus que jamais de s'unir à Léandre. Les deux blessés oublient leur mal pour l'approuver, car ils prétendent avoir des droits à sa main. Cassandre qui trouve qu'il a assez à faire de soigner son rhume, leur dit de se battre entr'eux ; le vainqueur sera l'époux d'Isabelle.

Pierrot se battrait volontiers à la seringue ou à l'épingle noire ; mais Polichinelle qui est rageur propose le canon. Pierrot accepte. Les duellistes sont placés. On tire, Polichinelle attrape le boulet au vol, tandis que Pierrot le reçoit

dans le ventre. On commence l'opération, sans avoir recours à l'éther sulfurique. O surprise! dans la bedaine de Pierrot, les boulets ont fait des petits. Au lieu d'un, on en sort douze. Polichinelle qui craint des reproches veut s'enfuir ; mais comme la solitude lui déplait, il entraine Isabelle au moment où tous les regards sont tournés vers l'opéré.

CINQUIÈME TABLEAU.

CHEMIN DE FER ATMOSPHÉRIQUE ET LE COTON-POUDRE

Arlequin n'a point perdu de vue son Isabelle, en attendant l'instant où il pourra l'enlever en toute sûreté, il lui conseille de feindre la résignation. Il sait que l'aspect d'une bouteille de bon vin causera des distractions à Polichinelle, Il saisit donc ce moment pour faire entrer la fille de Cassandre dans la première boutique de traiteur qu'il trouve sur son chemin. Polichinelle ne s'aperçoit de ce départ qu'à l'arrivée de Cassandre, et de Léandre. Ah ! bast, dit-il en voyant passer en ce moment une dame superbe à grand étalage, une de perdue, deux de retrouvées !

Il s'approche de la belle, ses deux compagnons l'imitent : c'est à qui lui fera le plus de politesse, on lui propose d'accepter un repas à 5 fr. par tête, elle se hâte d'accepter, et gobe à elle seule le repas de quatre personnes. Ses amphytrions veulent-ils se rafraîchir, tout-à-coup leurs verres se vident et le sien déborde sans que pourtant on lui verse à boire. La colère de Polichinelle n'a plus de bornes, lorsqu'on vient lui réclamer quatre repas, non pas à 5 fr. par tête comme le portait une inscription ; mais à 500 fr. par personne, ainsi que cela est écrit sur la nouvelle enseigne. On veut obliger la belle dame à payer son écot ; mais elle se retrousse et tire la savatte avec ses parttners. La belle dame n'est autre que Pierrot qui s'est déguisé pour se faire payer le diner qu'on lui refusait.

Pour comble de malheur, ils voient Arlequin et Isabelle s'élancer dans la nacelle d'un ballon qui les emporte dans les airs. Hélas ! s'écrie Cassandre, si du moins mon rhume s'envolait ainsi. Ah ! monstre d'enfant ! je te maudirais... si je n'étais pas tant enrhumé ! — Pierrot a une idce, il a entendu parler de la vitesse de la bombe. Il propose de se mettre à cheval sur une obuse, qu'on lancera dans leur direction. Chacun applaudit à ce projet. Olibrius prête à son filleul une de ses dernières inventions : le chemin de fer atmosphérique perfectionné. Ne croyez pas qu'il s'agit d'embarcadères et de locomotives vulgaires. Olibrius ne serait pas un génie s'il n'inventait qu'un rail-way. L'embarcadère est un vaste obusier, le wagon une bombe sur laquelle on se met à cheval, le moyen de locomotion : le coton-poudre. En effet, Polichinelle introduit dans la bouche à feu des caleçons de coton, des bonnets et des chaussettes de même sorte, ainsi que des tournures féminines et des appas par trop trompeurs. Après qu'il a tout bourré et qu'il s'est bourré lui-même, un artilleur met le feu et l'on voit sur la bombe nos voyageurs qui traversent les airs, guidés par de petits cantonniers qui leur

montrent la route à suivre et bientôt, à l'horison, on voit le ballon serré de très près par l'énorme projectile.

SIXIÈME TABLEAU.

UNE DISTRIBUTION DE COUPS DE BOUTEILLES.

Nos voyageurs en ballon atteints par le boulet sont tombés dans un champ de blé où peu d'instants après, leurs adversaires se roulent étourdis par la vîtesse de la locomotion et la précipitation de la chûte. Arlequin et la pauvre Isabelle ont eu le temps de demander asile à des moissonneurs. On les cache. On apporte les éclopés qui, une fois étendus sur la paille, demandent à boire. Des bouteilles sont apportées. Pierrot et Polichinelle s'en emparent et les vident lestement. Cassandre veut du sirop de mou de veau, Mme des Panas une bavaroise. Polichinelle dit qu'on apporte toujours du vin, et qu'avec ce jus divin on peut se passer de toutes les drogues. De nouvelles bouteilles sont données. Le bossu et son acolyte enfariné les saisissent au passage, et les avalent en se contentant de frotter le ventre de Cassandre et des autres souffreteux. Ces derniers, furieux, en s'apercevant de cette manœuvre dérisoire, leur arrachent les bouteilles des mains. Elles sont à sec. Leur colère éclate. Cassandre veut flanquer un coup de bouteille à Pierrot, mais c'est un moissonneur qui a la tête traversée par la bouteille. Dans sa fureur contre Polichinelle, Mme des Panas a, de son côté, traversé la tête de son fils. Isabelle, en entendant les cris de son père, a cédé à un mouvement involontaire : elle accourt. Polichinelle l'enlève de nouveau.

SEPTIEME TABLEAU.

LES MARIONNETTES DE BOIS ANIMÉES.

TABLEAUX VIVANTS A L'INSTAR DE M. GUIGNOLE.

Bongré, malgré, Polichinelle veut qu'Isabelle soit sa femme t Il l'enferme dans un pavillon et muni de son bâton, se me. en faction sur un pan de muraille derrière lequel il faut passer pour aller vers sa belle. Ici commencent des scènes, qu'enfant nous avons tous applaudies avec énivrement. Seulement nous voyons se reproduire avec des hommes, ce qui nous faisait tant rire avec des marionnettes. Qui ne connait pas les infamies de ce pauvre M. Polichinelle à l'égard de Pierrot et du commissaire? Qui a pu oublier les *salutas omnibus* de ce vieux commissaire auxquels Polichinelle répond par un : *quand mon chien se gratte c'est qu'il a des puces* et qui assaisonne chacune de ses syllabes de mirobolants coups de bâton sur les têtes de bois de ses adversaires? Si vous n'avez point vu ces joyeuses marionnettes de bois, courez aux Champs-Elysées, et applaudissez-les bien fort, ainsi que leur entraînant directeur M. Guignole, ou plutôt venez voir la pièce que nous vous racontons ici, et vous retrouverez dans toute leur simplicité primitive la scène de Pierrot et de Polichinelle, celles de ce gros et cruel bossu avec la vieille

femme et le commissaire, et plus loin la ravissante épopée de Polichinelle et du Diable. Pour le moment occupons-nous de ce féroce bossu cognant à tort et à travers sur Pierrot, Cassandre, Léandre, Mme des Panas, le Commissaire, la Garde et tout ce qui veut lui ravir son adorée. Mais la justice divine ne peut laisser tant de crimes impunis, elle apparaît sous le trìcorne de quatre gendarmes, guidés par Olibrius, qui pour sauver son blême filleul a quitté ses alambics. Un geste de lui et le bâton de Polichinelle s'envole, un autre geste et il est arrêté. On l'emmène à la préfecture de police. Olibrius qui a pris un brevet (sans garantie du gouvernement) pour un élixir de longue vie, en fait boire quelques gouttes aux moribonds qui renaissent plus vifs que jamais. Cassandre, lui-même, sent que son rhume de poitrine va se tourner en rhume de cerveau. Si tu le veux, Pierrot, dit-il à son filleul, Polichinelle mourra. Pierrot est bon enfant, il veut pardonner à Polichinelle après lui avoir donné une leçon qui le guérira de la légèreté avec laquelle il tue ses meilleurs amis.

HUITIEME TABLEAU.

UN COMMISSAIRE MEURT, MAIS IL NE SE TROMPE PAS.

Arlequin qui a su reconquérir son Isabelle, vient avec elle implorer la grâce du bossu ; mais le commissaire furieux d'avoir eu sa perruque défrisée leur dit qu'il les fera pendre avec lui, s'ils l'ennuient plus longtemps.

La garde amène le coupable. Cassandre, Pierrot, Léandre, sa mère et le peuple viennent pour entendre prononcer la condamnation. Car on la pressent, et en effet, Polichinelle atteint et convaincu d'avoir tué Cassandre etc., est condamné à être pendu par le cou, après quoi, il ira aux galères à perpétuité. Le condamné réclame ; car il prétend que les gens qu'il a tué se portent à merveille. Le commissaire furieux attendu sa récidive opiniâtre dans le crime, le condamne à mourir deux fois, car un commissaire ne saurait se tromper. Mourir deux fois ! Alors le courage de Polichinelle s'en va, et ses jambes aussi ; il s'affaisse sous lui, déclarant qu'étant malade. il ne saurait aller à la mort. Interpellé sur la cause de son mal, il indique ces bosses qui sont, dit-il, des ampoules causées par le mauvais régime des prisons. Pierrot se propose comme médecin. Il le guérira. Après lui avoir tâté le pouls, il ordonne un lavement monstre, et se prépare à le lui donner, mais Polichinelle crie que c'est trop chaud, et alors commence une de ces courses joyeuses comme Molière en a placé une dans son Pourceaugnac.

NEUVIEME TABLEAU.

ENTRE LA SERINGUE ET LA POTENCE.

En évitant la canule des apothicaires, Polichinelle vient donner en plein nez dans la potence de ses bourreaux. Il ne peut plus fuir. On va le pendre; mais le vœu de Pierrot a été pris en considération par l'alchimiste. Les potences se

divisent à l'infini, et c'est le commissaire en compagnie de ses estaffiers qui s'y trouvent accrochés. En ce moment les seringues cessant d'être hydrauliques deviennent pyrotechniques. Au lieu d'eau, elles lancent du feu.

DIXIEME TABLEAU.

TIRER LE DIABLE PAR LA QUEUE.

Polichinelle a embrassé Pierrot, tout est oublié, on se croit heureux; mais le bossu a compté sans le diable. Satan lui reproche d'être devenu l'ami de celui qu'il lui avait ordonné de détester. D'ailleurs puisque c'est lui, Satan, qui a prêté à Polichinelle une âme d'huissier dont il ne savait que faire tant elle était racornie il a donc le droit de la lui reprendre; et c'est ce qu'il veut faire. Alors le bossu se dit : vaut mieux tuer le diable que le diable vous tue. Il se prépare donc à l'abîmer à coups de bâton; mais à chaque essai qu'il tente, le diable disparaît, non sans lui avoir enfoncé à chaque fois ses cornes dans l'abdomen. Polichinelle se désole, il raconte à son ami Pierrot qui survient, la cause de son tourment. Je me moque du diable, lui réplique celui-ci, passe le moi, j'en ferai des miettes, du fromage d'Italie. Satan qui a entendu ce propos reparaît. Pierrot qui sait qu'Olibrius le protège, lui fait un nouveau pied de nez des plus provocants. Satan s'empare de Polichinelle et va l'engloutir avec lui, Pierrot l'attrape par la queue, et grâce au concours de Cassandre, Léandre et sa mère, Satan, se voit arrêté sur le sol. O douleur! la queue du diable n'est pas aussi solide que se le figurent un tas de gens qui passent leur vie accrochés à elle. La queue reste dans les mains de Pierrot, et le diable emporte Polichinelle. Enfin Olibrius prend le chagrin de son filleul en pitié. Il n'est pas assez fort pour lutter contre Satan; mais il croît que si la fée des Lilas sollicite du diable, qui est fort galant, le retour du bossu vers Pierrot, Satan ne saura refuser cette faveur à une dame. Les dames, dit-il, nous font si souvent donner au diable, qu'il n'y aura qu'échange de politesse. Ce sera un prêté pour un rendu. La fée des Lilas consent à faire cette demande, mais à la condition que son protégé Arlequin sera l'époux d'Isabelle. Cassandre hésite; mais la vue d'une boîte de jujube et de pâte de Regnauld décide tout à fait le vieil enrhumé.

ONZIEME TABLEAU.

PALAIS DE LA FÉE DES LILAS.

C'est dans ce palais que Pierrot retrouve et embrasse son ami Polichinelle. Là, Arlequin et Isabelle sont unis par la fée des Lilas. Cassandre les bénit d'une main et tandis que de l'autre il serre sur son cœur sa délectable pâte de Regnauld. Le diable échange des poignées de mains avec le grand Olibrius qui lui promet de lui ressouder la queue.

APOTHÉOSE.

Imprimerie de BUREAU, rue Coquillière, 22.

DECHAUME, Éditeur, rue Charlot, 63.

LES MILLE ET UNE

TRIBULATIONS DE PIERROT

GRANDE PANTOMIME FÉERIE EN QUINZE TABLEAUX,

LE PACTE INFERNAL,

PROLOGUE EN DEUX TABLEAUX,

PAR M. CHARLES.

représenté pour la pre-
mière fois le — Décemb.
1841
sur le théâtre des
funambules,

DISTRIBUTION.

L'ESPRIT DU MAL,		.....	MM.	AMABLE.
L'AMOUR		.....		MARIE.
CASSANDRE		.....		LAPLACE.
PIERROT, GILLOT,	fils de Cassandre.	.....		DEBURAU.
		.....		ALEXANDRE.
PANDOLPHE		.....		ANTOINE.
ISMA, ZÉPHIRINE, ANAIS,	ses trois filles.	.....	Mmes	LEFEBVRE.
		.....		THÉRESE.
		.....		GEORGINA.
HOURCA, MUFLA,	vieux Turcs comiques.	....	MM.	DERUDDER.
		....		VAUTIER.
UN VIEUX PROPRIÉTAIRE...				MOTARD.

Deux Gardes-Chasse. — Deux Domestiques. — Trois Enfants (Sosies des Amants). — Un Garçon traiteur. — Plusieurs Amoureux. — Un Chocolatier. — Deux Vétérinaires. — Un Aubergiste. — Deux Esprits infernaux. — Démons. — Plusieurs nymphes diaboliques. — Plusieurs Amours.

EN VENTE :

Les Naufrageurs de la Bretagne, par MM. Charles et Ambroise, 13 tab. 25 cent.

Les Pêcheurs Napolitains, de M. Charles, 10 tab. 25 cent.

Pierrot possédé, par M. Charles. 10 tab. 25 cent.

Pierrot Maçon, par M. Charles, 5 tab., 25 cent.

Polichinelle Vampire, de Mrs Charles et Vautier. 15 tab., 25 cent.

Les Epreuves, de feu Deburau et Charles. 13 tab., 25 cent.

Les Trois Filles à Cassandre, de M. Champfleury, 8 tab. 25 cent.

La Reine des Carottes, de Mrs Champfleury et Monier. 12 tab., 50 cent.

Les Haricots malades, revue mêlée de couplets, de M. Jouhaud. 25 c.

Les deux Pierrots, par M. Jouhaud. 14 tab., 25 cent.

Le Bœuf enragé, de M. Laurentpère. 12 tab., 25 cent.

L'OEuf rouge et l'OEuf blanc, 16 tab. 50 cent.

Pierrot Ministre, 8 tab., 50 cent.

Les Tiroirs du Diable, revue mêlée de couplets, de A. Jouhaud, 25 c.

Pierrot marié (manuscrit.) 2. f

LES MILLE ET UNE TRIBULATIONS

DE PIERROT.

Ier TABLEAU. — UNE PAUVRE MASURE. — Cassandre dort avec ses deux fils, Pierrot et Gillot; Gillot s'éveille et dit:

« Ah ! mon Dieu ! je me suis laissé aller au sommeil et mon » père m'a peut-être appelé... Non, il dort; tant mieux. A son » réveil, je n'ai à lui offrir pour toute nourriture que quelques » racines... Faut-il être dans une misère pareille!... Mon » pauvre frère Pierrot a tant souffert des jeûnes et des nuits » passées sans sommeil, auprès de notre père, qu'il lui en est » resté une paleur mortelle. Allons, réveillons-le ! »

Pierrot ne veut pas être éveillé parce qu'il rêve qu'il mange des mets savoureux et boit des vins délectables. Voyez son désappointement lorsqu'il se retrouve face à face avec sa misère, et son vieux père qui se meurt de faim.

Pierrot a bon cœur ; mais il a encore meilleur appétit. Son père lui ordonne de confectionner la grossière nourriture de la famille. Ses habitudes de gourmandise l'emportent momentanément sur l'amour filial. Il épluche les légumes; mais il ne jette que les épluchures dans la marmite, et dévore tout crus les choux, les poireaux, les navets, les carottes. Il est bientôt puni de sa voracité; car il ressent de violentes coliques. C'est à ce moment que le propriétaire de leur local fait son apparition près du lit de l'infortuné Cassandre.

LE PROPRIÉTAIRE. — « Ah çà, père Cassandre, est-ce » que vous n'avez pas bientôt fini d'être malade ? On paie ses » dettes avant de se mettre au lit. Si vous ne me soldez pas le » montant de vos loyers, je vous chasse sous vingt-quatre » heures ! »

Pierrot, qui comprend à sa façon le Code du commerce, applique une kyrielle de coups de pied à M. son propriétaire. En sortant, il annonce qu'il va chercher la garde.

Gillot est honnête au fond, il s'écrie : « Quelle situation af-

» freuse et comment en sortir ? O mon Dieu ! je vendrais bien
» mon âme pour sauver la vie de mon père ! »

Quoique Gillot se soit adressé à Dieu, c'est le diable qui vient. A la vue de l'Esprit du Mal, Pierrot, Gillot et Cassandre restent pétrifiés, ~~devant lui~~.

L'ESPRIT DU MAL A GILLOT. — « Eh bien ! mortel puis-
» que tu veux vendre ton âme pour sauver la vie de ton père,
» je l'achète ! »

Gillot hésite, Pierrot tremble, mais le démon qui connaît leur faible, leur montre dans un jardin magique, trois jeunes filles qui chantent en s'accompagnant de la guitare. Près d'elles, on voit une table splendidement servie. Un tel spectacle décide les jeunes hommes. Ils signent à l'Esprit du Mal un pacte ainsi conçu : « Je livre mon âme à l'Esprit des Enfers, à
» la condition d'être riche, d'être aimé, et de rendre la santé
» à notre père, vieillard infirme et goutteux. »

Dès que le pacte est conclu, un bruit épouvantable se fait entendre, l'Esprit disparaît dans les flammes. Pierrot, Gillot et Cassandre se trouvent richement vêtus, et leur pauvre masure devient un magnifique palais.

DEUXIÈME TABLEAU. — Un palais. — Après la misère l'abondance, après les chagrins les plaisirs. Des valets empilent des sacs d'argent dans tous les coins du château, Des cuisiniers empressés préparent une cuisisine mirobolante. Cassandre ne sait à quoi attribuer son retour à la santé, et les splendeurs qui ont succédé aux misères de leur grenier. On rit, on boit, on mange, on s'amuse. Le terrible propriétaire fait son entrée flanquée de la garde. Il se frotte les yeux en voyant tant d'argent. « Pardon, messieurs, s'écrie-t-il, ce n'est
» pas ma maison. Je me suis trompé de porte. Désolé de vous
» avoir dérangés. »

Pierrot a d'abord songé à l'estomac, à présent, il songe au cœur. Il voudrait bien revoir les trois demoiselles que le diable leur a montrées. Cassandre qui est devenu tout gaillard prétend que s'il y a trois femmes, il compte bien en prendre une pour lui. Funeste effet de la familiarité, ses fils tout à l'heure si respectueux, lui rient au nez, Cassandre se fâche et les giffle. Les deux drôles ripostent par des coups de pied qui renversent

l'auteur de leurs jours. On voit bien que le diable a passé par là.

Néanmoins. lorsqu'ils aperçoivent le nez du papa caressant le parquet, les jeunes gens se repentent. Ils demandent pardon et l'obtiennent. Cassandre se bourre les poches de pièces d'or, et ils se mettent en route pour découvrir une jeune et jolie fille.

TROISIÈME TABLEAU. — *Un jardin avec kiosque.* — Un changement. Isma, Zéphirine et Anaïs, les filles du bonhomme Pandolphe se livrent aux douceurs de la romance. Leur vieux père entre tout joyeux et leur dit :

PANDOLPHE. « Que je suis heureux, mes chères filles, de » vous voir toujours aussi bonnes amies, Entourez-moi en- » core aujourd'hui de vos caresses, demain vous les prodiguerez » à d'autres, car je vais vous marier. Je n'ai point trois maris » à vous offrir en même temps. Pour l'instant, il faut que » vous vous contentiez de deux. »

Pandolphe introduit deux caricatures musulmanes répondant aux noms de Mufta et de Hourca. Les demoiselles font la grimace, car les prétendus ne leur plaisent pas. Elles font assaut de générosité. C'est à qui, parmi elles, restera sans époux. Leur père est furieux, il déclare à ses protégés qu'en dépit des protestations de ses filles, il faut procéder aux préparatifs des contrats de mariage. Les hommes sortent.

En ce moment, Cassandre et ses fils paraissent au fond. Chacun désigne celle que son cœur a choisi. Pierrot tombe aux pieds d'Anaïs, Gillot est aux genoux de Zéphirine. Il ne reste à Isma que le cacochyme Cassandre, ce dont elle paraît peu flattée.

Pandolphe, Mufta et Hourca reviennent leur contrat à la main. Ils restent saisis en voyant ce tableau amoureux. On accueille fort mal les demandes en mariage des fils de Cassandre. On se querelle, on s'injurie, on se bat.

Pendant la bagarre, Isma qui a lorgné constamment Gillot, trouve moyen de le cacher dans le kiosque. Elle le conjure de devenir son époux. « Mais j'aime votre sœur, répond Gil- « lot, et je cours la rejoindre. » Isma tourne ses batteries du côté de Pierrot. Elle n'est pas plus heureuse. Restée seule elle s'écrie :

ISMA. « Eh quoi! ne pouvoir être aimée de ceux que mon » cœur a choisis, parce qu'ils préfèrent mes sœurs !... Oh je donnerais dix années de mon existence pour acquérir le pou- » voir d'attirer à moi ceux qui viennent de me fuir! »

Une flamme rouge éclaire le kiosque, l'Esprit du mal paraît :

L'ESPRIT. « Jeune fille, je viens te donner le pouvoir que » tu désires, puisque tu me sacrifies dix années de ton exis- » tence. Tiens, prends cette bague, elle aura le don d'attirer » près de toi ceux qui te plairont, et d'éloigner ceux qui pour- » raient te nuire! »

Isma saisit la bague et sort d'un air triomphant.

QUATRIÈME TABLEAU. — *Un riche sa'on.* — Mufla et Hourca arrivent avec leurs désolées futures et leur vieil entêté de père. Il n'est sorte de niches qu'elles ne leur fassent. Gillot et Pierrot qui sont aux aguets en profitent pour se venger de leurs rivaux, et protester de leur amour aux jeunes filles. Tout va bientôt changer de face. Isma parait, et grâce au pouvoir de sa bague, elle fait tomber Gillot et Pierrot à ses pieds. Désolation des deux sœurs. Mais *l'Amour*, le ravissant dieu d'Amour, ne dédaigne pas de venir en personne pour les consoler. Les maléfices du malin Esprit ne peuvent rien contre les charmes de l'Amour, Pierrot et Gillot abandonnent Isma pour voler dans les bras d'Anaïs et de Zéphirine. Isma furieuse va trouver le Diable pour lui adresser des interpellations.

V° TABLEAU. — UNE GROTTE INFERNALE. — Le démon explique à la jeune fille qu'elle n'a pas su se servir convenablement de son talisman. Il force Gillot et Pierrot à venir dans sa sombre résidence. Mais ce qu'il ne peut obtenir, c'est que Pierrot ou Gillot consente à épouser Isma. Les amants vont-être rôtis ; mais Cupidon vient déclarer que puisqu'ils brûlent déjà des feux de l'amour, il y aurait double emploi à les faire brûler des feux de l'Enfer. Le Destin ne veut pas que l'on brûle deux fois en même temps, *non bis ~~in~~ idem*.

VI° TABLEAU. — LE JARDIN D'UNE HOTELLERIE. — Une table est mise pour le repas de fiançailles de Pierrot avec Anaïs.

Pandolphe et les deux gendres de son choix veulent s'y asseoir. La table, les chaises et l'hôtellerie se rapetissent considérablement. Des nains habillés comme Pierrot, Gillot, Zéphirine et Anaïs, en sortent et battent Pandolphe. Tout à coup, l'hôtellerie se change en ménagerie; des ours, des lions, des singes, en sortent et s'élancent sur les personnages. Isma profite de cet instant pour entraîner Gillot loin de ~~la table.~~ sa belle.

VII[e] TABLEAU. — CHEZ PANDOLPHE. — Pendant le tumulte, Anaïs et Zéphirine sont tombées au pouvoir de Pandolphe qui les tient en charte privée. Pierrot et Gillot s'introduisent près d'elle, en prenant des vêtements semblables à ceux de Mufla et d'Hourca, lorsque les vrais futurs se présentent; ils sont bâtonnés ferme et longtemps.

VIII[e] TABLEAU. — UN PALAIS DIABOLIQUE. — Gillot est endormi sur un sofa. Isma à genoux le regarde dormir. Gillot s'éveille, et croyant parler à Zéphirine, donne à Isma mille preuves d'amour. Le sofa se change en autel, Gillot va pour jamais être unie à la protégée du diable. Mais l'Amour paraît et lui dessille les yeux. L'Esprit du Mal transporte Gillot et Isma dans le jardin des Génies, où la présence de l'Amour est interdite.

IX[e] TABLEAU. — LE JARDIN DES GÉNIES. — Là, toutes les statues dansent et font mille agaceries à Gillot qui se laisse enjoler. Là, il ne s'agit plus d'amour, mais de galanteries. Le dieu d'Amour ose s'y risquer pour délivrer le jeune homme. Il substitue Cassandre à son fils. Effroi général, en voyant un vieillard dans le séjour de la galanterie.

X[e] TABLEAU. — UNE SALLE D'AUBERGE. — Les deux couples amoureux sont réunis. Tandis qu'ils se croient bien loin de Pandolphe et de ses acolytes, ceux-ci arrivent dans la chambre où ils se sont réfugiés. Mais l'Amour paraît, l'Amour qui a le don de faire tourner les gens. Soudain Mufla, Pandolphe et Hourca tournent comme des toutons, sans pourvoir se retenir à quoi que ce soit.

XI[e] TABLEAU. — UNE RUE AVEC BOUTIQUE DE CHO-

COLATIER. — Un garçon est en train de piler du cacao. Pierrot poursuivi lui demande sa place et agite son pilon avec frénésie. Pandolphe et ses amis arrivent en le cherchant. Ils entrent dans la boutique pour prendre des renseignements, tout à coup elle se change en maga in d'un vidangeur. Le mortier de Pierrot se métamorphose en tinette, dans laquelle ses ennemis le plongent. L'Amour paraît, fait un signe, et la boutique se change en café restaurant, où Pierrot est à table jusqu'au menton. Les poursuivants s'élancent dans le café qui, alors, devient un hôpital de chiens malades. Pandolphe, Hourca et Mufla, sont attachés par le cou, et ils ont des têtes de chiens. Des vétérinaires viennent leur administrer des lavements encore plus fréquents qu'émollients.

XII[e] TABLEAU. — LA CHAMBRE A COUCHER DE CASSANDRE. — Le vieillard est en tête-à-tête avec Isma, devenue sa légitime épouse. Il veut la contraindre à l'embrasser. Le diable quis'aperçoit que sa protégée revient à de bons sentiments, vient l'enlever pour la transporter dans l'empire des ténèbres.

XIII[e] TABLEAU. — UN HAMEAU. — Hourca et Mufta, dépités, vexés, rossés, prennent congé de Pandolphe et de ses filles. Ils en ont assez. Pandolphe, furieux de leur lâcheté et de l'engloutissement d'Isma, les envoie au diable. En effet, le diable le prend au mot et les emporte.

XIV[e] TALEAU. — UN SOUTERRAIN DES ENFERS. — L'esprit du mal a tendu un piége à l'Amour. Il a mis imprudemment les pieds dans l'empire des ténèbres, et il a été fait prisonnier, Le démon va se venger à la fois de l'Amour, de Gillot, d'Isma, de Pierrot et des deux futurs que Pandolphe a envoyé au diable. Que d'âmes à rôtir, le diable est au comble de la joie.

Les supplices vont commencer; mais Gillot a détaché sournoisement l'Amour, et lui a rendu son carquois. En ce moment le tonnerre gronde, le sol s'ouvre, les flammes engloutissent l'Esprit du mal et ses satellites. Ainsi le veut le suprême arrêt du Destin.

XV^e^ TABLEAU. — LE TEMPLE DE L'AMOUR. — Il ne reste plus en scène que les vainqueurs des démons qui se trouvent transportés dans un palais magnifique éclairé par un soleil tournant. Des jeunes nymphes amènent aux pieds de l'Amour les amants qu'il a protégé. Isma épousera Cassandre, ce sera sa punition.

L'Amour dit :

« Maintenant, mes amis, soyez heureux et venez célébrer » vos unions fortunées au temple de l'Amour ! »

Tout le monde s'agenouille et les amants sont unis à la lueur d'un feu brillant et vif, symbole de leur passion.

FIN.

Paris. Imprimerie de M^me^ veuve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.

BIBLIOTHEQUE ROYALE PARIS

Aug.te Bouquet

Lith. Delaunois

LE REPAS DE POERROT.

(Dans le Bœuf enragé.)

Tiré du Cabinet de Mr. Etienne Arago.

DECHAUME, Editeur, rue Charlot, 27,
A PARIS.

42

LE BOEUF ENRAGÉ

PANTOMIME-ARLEQUINADE EN 12 TABLEAUX,

Dans le genre anglais,

PAR M. LAURENT PÈRE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 15 MAI 1827 AU THÉATRE DES FUNAMBULES, ET REPRISE EN DERNIER LIEU LE 6 AOUT 1830.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PIERROT.....	MM. DEBURAU.
CASSANDRE.....	LAPLACE.
ARLEQUIN.....	DERUDDER.
BOISSEC.....	ORPHÉE.
COLOMBINE.....	Mme LATOUR.
L'AMOUR, TROIS SORCIÈRES.	

Ier TABLEAU. — *L'amour et les Sorcières.*

Au lever du rideau, Arlequin, jardinier de Cassandre, est endormi d'un côté du théâtre, tandis que Boissec, le futur de Colombine, est endormi de l'autre. Au milieu de la scène, l'Amour et trois vieilles Sorcières forment un groupe. Ils jurent de protéger Arlequin afin qu'il devienne l'époux de la petite Colombine, qu'il aime en secret. Puis s'approchant de Boissec, tout fier de dormir tenant son contrat de mariage à la main, les Sorcières lui disent : *Ce contrat ne te servira qu'à allumer ta pipe.*

Les Fées sortent et les dormeurs s'éveillent. Arlequin est rayonnant de bonheur. Boissec fait une piteuse mine; mais la vue de son contrat le rassure.

Arrivée de Pierrot, encore en bonnet de nuit. Il a rêvé

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

aussi, et ce rêve doit le conduire à la fortune. 1° Il a vu en songe un pendu, cela veut dire 39. 2° Un chien, cela signifie 4. 3° Des blanchisseuses, symbole du 67. Pierrot mettra ces numéros à la loterie.

La jolie Colombine paraît, Boissec s'efforce de lui faire accepter ses hommages; mais Arlequin, secondé par l'Amour, est un trop rude concurrent pour lui. Il le fait chasser par son maître Cassandre. Alors le pauvre amoureux se précipite dans un puits pour y chercher la mort. Mais l'Amour a tout observé, il agite son flambeau, et le pauvre jardinier, si misérablement vêtu il n'y a qu'un moment, reparaît couvert de paillettes scintillantes. L'Amour a changé le ver de terre obscur en papillon brillant.

IIe TABLEAU. — *Un duel par intérim.*

La famille Cassandre va signer le contrat qui lie la charmante Colombine à l'affreux Boissec, lorsqu'on annonce la demande en mariage d'un jeune seigneur qui a *cent mille francs à manger par minute*. Ce gentilhomme n'est autre qu'Arlequin déguisé. Boissec le provoque et propose un duel, l'amoureux moricaud l'accepte avec empressement. On va se mettre en garde; mais Boissec est un poltron. Il paye à boire à Pierrot afin de le faire battre à sa place. Quand il le juge suffisamment échauffé, il le lance sur Arlequin qui, feignant d'avoir été atteint par sa terrible épée, fait le mort. L'effroi s'empare du cœur des deux peureux; ils se sauvent, et Arlequin, saisissant cette occasion, enlève Colombine sans difficulté.

TABLEAU III. *Grand combat livré à la porcelaine.* — Les amants n'ont pas eu le temps de quitter la fabrique de porcelaine du papa Cassandre. On se met à leur recherche. Pierrot découvre, enfin, Arlequin, caché dans un grand panier, sur lequel on a jeté une toile; Pierrot s'empare d'un bâton et frappe à coups redoublés, sur ce qu'il croit la tête d'Arlequin. O douleur! le galant bariolé s'est esquivé, et son blanc adversaire n'a livré combat qu'à une masse de services en porcelaine.

TABLEAU IV. *Le théâtre des Funambules.* — Arlequin voulant cacher sa belle au sein d'un grande foule, s'en va

43

tout naturellement aux Funambules; mais Pierrot, qui est un habitué de l'endroit, et de plus très-lié avec Deburau, vient le dénoncer à Cassandre. Les amoureux vont être pincés dans une avant-scène. Arlequin emploie un moyen violent, mais infaillible, il agite sa batte, et soudain Pierrot se trouve en chemise. Les sergents de ville ne se contentent pas de lui refuser l'entrée du spectacle : ils l'emmènent goûter d'un air de violon.

Tableau V. *Une enseigne frappante.* — L'auberge du *Maillet d'or* s'était trouvée sur le chemin d'Arlequin et de Colombine. Ils y entrent pour manger une matelotte. Pierrot, après avoir commis quelques larcins aux garçons marchands de vin et pâtissiers, selon sa coutume, veut y pénétrer à son tour ; mais le maillet, qui sert d'enseigne, se met en mouvement et le frappe à la tête. Cassandre et Boissec qui osent aussi braver l'enseigne sont chassés de la même façon.

Tableau VI. *Le linge volé et le linge volant.* — Le couple poursuivi s'est réfugié chez une blanchisseuse. Pierrot qui le suit de près s'y introduit. Arlequin agite sa batte, et tout le linge étendu sur les cordes disparaît. On accuse Pierrot de vol, et il est corrigé en conséquence. Puis, comme Arlequin a de la probité, il fait revenir tout le linge où il était placé.

Tableau VII. — *Un saut d'Arlequin, devant lequel Pierrot reste sot.* — Le pauvre amoureux est bien mal récompensé de sa générosité par celui qu'il vient de réhabiliter aux yeux des blanchisseuses. Le traître Pierrot, aidé de ses complices et de la foule ameutée, tient Arlequin enfermé dans un cercle d'ennemis; mais l'amant de Colombine, profitant de l'élasticité de ses jarrets, saute par-dessus le groupe et s'enfuit.

Tableau VIII. — *Comment le vin devient une drogue.* — Les poursuivants ont soif, ils entrent boire chez le marchand de vin. La boutique se change en pharmacie. Le vin devient drogue; ils ont la colique. On leur conseille des *pilules de poudre fulminante.* Cassandre avale assez bien sa

pilule. Il faut un marteau pour introduire celle de Boissec dans son gosier. Quant à Pierrot, ce n'est qu'à l'aide d'une demoiselle de paveur qu'on parvient à la lui enfoncer dans la bouche. Tout à coup les pilules agissent; une explosion terrible se fait entendre, et une fusée étincelante sort des fonds de culottes des trois malades.

TABLEAU IX. — *Le Bœuf enragé.* — Voici le cortége du Bœuf gras qui s'avance. Le Bœuf, visiblement contrarié à l'idée de devenir pot-au-feu, se met en fureur. Il renverse tout sur son passage, les porcelaines de Cassandre et ses devantures de boutique. Pierrot, qui ne s'est pas garé assez vite, est perforé d'un coup de corne.

TABLEAU X. — *Un contrat flambé.* — Périra-t-il, ce pauvre Pierrot? Non, il vivra! Sa maladresse deviendra même l'auxiliaire providentiel d'Arlequin. Grâce à lui, le fameux contrat de mariage est brûlé. Or, un contrat brûlé, c'est un mariage flambé.

TABLEAU XI. — *La toilette de Pierrot.* — Boissec n'a pas encore la conviction de ses revers, car il vient chez le tailleur pour acheter des habits de noces. Pierrot profite de l'absence du chef de l'établissement pour s'habiller à sa façon. A l'aide d'une poêle, d'un poêlon, d'une blouse en guise de culotte, des jambes de pantalon en remplacement de frac, il arrive à ressembler presque à un dandy du boulevard de Gand.

TABLEAU XII. — *Un dénouement prévu.* — L'Amour et les trois Sorcières, voyant qu'il se fait tard, et ayant besoin de s'occuper d'autre chose que d'Arlequin et de Colombine, se décident à faire leur bonheur pour en finir. Ils ordonnent donc à Cassandre d'unir Arlequin à sa fille et de flanquer Boissec à la porte. Le vertueux vieillard saisit avec empressement cette occasion de clôturer la liste de ses infortunes. Escorté de Pierrot, il conduit triomphalement Arlequin et Colombine au temple de l'hyménée.

FIN.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

DECHAUME ÉDITEUR,
RUE CHARLOT, 63, ANCIEN 27, A PARIS.

PIERROT MAÇON

PANTOMIME COMIQUE EN CINQ TABLEAUX,

PAR M. CHARLES.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

PIERROT, maçon	MM.	Deburau.
CASSANDRE, banquier		Laplace.
PAUL, caissier de Cassandre		Vautier.
PICOT, RIGOL } voleurs		Orphée. Philippe.
PLATRAS, ouvrier maçon		Frédéric.
MADAME CASSANDRE	Mme	Lefèvre.
BELINE, sa fille	Mlles	Julia.
TAPOTTE, sa bonne		Latour.

Maçons, Soldats, Garçons Traiteurs, Ouvriers et Ouvrières.

PREMIER TABLEAU.

Une rue. On voit une maison en réparation à laquelle est adossé un échafaudage de maçons.

Il fait nuit. Deux individus sont embusqués sous l'échafaudage. Ce sont Picot et Rigol, deux voleurs de profession qui guettent une bonne aubaine. Ils se blottissent soigneu-

sement derrière les planches, en entendant venir la patrouille. Elle passe sans les apercevoir. Ils vont se résigner à aller chercher fortune ailleurs, lorsqu'ils entrevoient dans l'ombre un jeune homme porteur d'un gros sac d'argent.

C'est Paul, l'imprudent caissier du banquier Cassandre; ce garçon est tellement amoureux de la fille de son patron qu'il en perd la tête et se promène la nuit avec l'argent que Cassandre lui a confié la veille.

Les deux voleurs lui barrent le passage en lui présentant un pistolet. Le caissier veut appeler, on le bâillonne. Une lutte s'engage. Rigol saisit Paul par la gorge tandis que Picot s'empare du sac.

La patrouille a entendu le bruit, elle revient sur ses pas, Picot jette le sac dans la maison en réparation. Le caissier dénonce les voleurs au caporal; mais les drôles passent la jambe à la patrouille et s'échappent en courant. Le caissier court après eux. Le caporal court après le caissier et les soldats courent après le caporal.

Le jour paraît peu à peu. On entend sonner six heures. Bientôt arrivent des maçons qui se disposent à travailler. Pierrot entre le dernier, il est porteur d'une hotte remplie d'ustensiles de son métier. Il a l'air si gauche que tout le monde se moque de lui. Il n'est sorte de farces qu'on ne lui fasse tandis qu'il *gâche serré*.

Cependant tout en faisant sa besogne, Pierrot a jeté un coup d'œil parmi les décombres. Tout à coup, son œil s'illumine, il vient d'apercevoir le sac d'argent lancé là par les voleurs.

Au moment où il met la main dessus, les voleurs, qui sont parvenus à dépister la patrouille, entrent en scène. Ils voient le mouvement de Pierrot et veulent escalader l'échafaudage; mais le rusé maçon les met en fuite, en leur lançant du plâtre sur la tête.

Une fois possesseur du sac, Pierrot veut le conserver. Il le cache dans son chapeau. Les voleurs reviennent à la charge, en déclarant que de peur des attaques de nuit, ils avaient caché un sac d'écus dans la maison en construction. Ils accusent les maçons de l'avoir soustrait et veulent les fouiller. Les compagnons y consentent et se mettent en rang.

Pierrot feint d'avoir une colique, et tandis qu'on fouille ses camarades, il fait des contorsions et prend la fuite, alors les voleurs se disent que c'est lui qui doit avoir l'argent et ils se mettent à sa recherche.

DEUXIÈME TABLEAU.

La maison du banquier Cassandre.

Cassandre fait des affaires d'or. Il est aimé de sa femme, chéri de sa fille et cajolé par sa bonne. Il est si bien disposé ce jour-là qu'il consent presque au mariage de sa fille Béline avec le jeune Paul son caissier. Toute la famille saute de joie et se prépare à annoncer cette bonne nouvelle au jeune homme, lorsqu'on le voit paraître le visage pâle et défait. Il dit avec douleur :

« Monsieur Cassandre, les dix mille francs que vous
» m'aviez confiés hier m'ont été volés par deux individus qui
» se sont jetés sur moi. J'ai vainement essayé de me défen-
» dre, ils m'ont terrassé et enlevé mon sac d'argent ! »

Cassandre est soupçonneux. Il entre en fureur et chasse Paul, sans égard pour ses protestations d'innocence et pour les larmes de sa fille, de sa femme et de sa bonne.

TROISIÈME TABLEAU.

Intérieur d'un jardin de guinguette, à l'enseigne de la Bonne Choucroute.

Dès que Pierrot s'est senti de l'argent en poche, il voulut se faire beau. Nous le voyons arriver à la guinguette revêtu des habits d'un fashionable ridicule.

Il regarde d'abord dédaigneusement avec un lorgnon ses anciens amis les maçons, puis, se ravisant, car il a le cœur excellent, il leur paye de la choucroute en masse, de la volaille, de la galette et du vin à mort.

On lui demande d'où lui vient cet argent. Pierrot raconte qu'un vieux richard de parent, à lui, est mort.

Parmi les femmes qui accompagnent ces ouvriers, Pierrot remarque Tapotte, la bonne de Cassandre, qui vient pincer un rigaudon avec Plâtras le maçon. Il lui fait un doigt de cour et se voit favorablement accueilli.

Tandis que les compagnons s'amusent, les deux voleurs sont venus s'attabler. Ils reconnaissent Pierrot et veulent lui reprendre par la ruse l'argent du caissier.

Ils entourent le faux lion, lui font mille cajoleries, l'excitent à danser avec eux. Pierrot étourdi se laisse faire ; mais il s'aperçoit bientôt qu'on lui a volé sa montre et sa bourse. Grande rumeur, car il s'agit de payer la dépense.

Picot et Rigol s'éloignent en sournois. Le traiteur appréhende Pierrot au corps. Il lui arrache son bel habit, et le tarabuste. Grande bousculade dans laquelle le traiteur n'a que le triste avantage d'avoir les yeux pochés pour tout payement de la consommation et de la casse.

47

QUATRIÈME TABLEAU.

Une place publique devant la maison de Cassandre. Au fond, coule la rivière.

Le jeune caissier revient vers la maison de sa bien-aimée, afin d'essayer de l'entrevoir. Il rencontre Tapotte qui se laisse émouvoir par ses prières. Elle consent à aller prévenir Béline.

Au moment où les deux amants se livrent à la joie de se revoir, monsieur et madame Cassandre paraissent. La jeune fille est poussée violemment dans la maison par sa mère, et Paul est frappé au visage par son ancien patron.

Dans son désespoir, le caissier ne voit plus qu'un remède à ses maux : La mort !

Il va se précipiter dans la rivière, lorsqu'il reçoit de Béline un billet ainsi conçu :

« Mon ami, rien ne peut plus nous séparer. Trouvez-vous » à minuit près de notre maison. Je vous y rejoindrai pour » mettre un terme à notre trop malheureuse existence ! »

Paul jure d'être au rendez-vous mortuaire. Il va s'éloigner lorsqu'il se trouve face à face avec ses deux voleurs. Tous trois s'arrêtent et se reconnaissent. Picot et Rigol s'enfuient à toutes jambes. Le caissier les poursuit.

Pierrot accourt tout essoufflé, en maudissant ceux qui lui ont enlevé sa montre et sa bourse.

En cet instant, Cassandre sort de chez lui en poussant dehors sa bonne.

Il l'accuse d'avoir favorisé les amours de sa fille, et il lui jette son paquet au nez.

Tapotte demande son dû. Cassandre le lui refuse et la menace du commissaire. Pierrot se présente, il secoue ru-

dement le vieux banquier et l'oblige à payer à sa bonne les quinze francs qu'il lui doit, Cassandre ne se sentant pas le plus fort, est obligé de rengaîner sa fureur.

Quand Pierrot se trouve en tête à tête avec Tapotte, il lui demande un baiser qu'elle lui accorde avec reconnaissance. Ils vont s'en aller manger les quinze francs à la barrière. Pierrot reconnaît sur le quai ses deux filous parmi les promeneurs. Il engage la bonne à aller chercher la garde. Lui, il va tâcher de se faire restituer sa bourse et sa montre.

Bientôt, cette occasion se présente, Picot et Rigol étalent leur butin sur un banc et se disposent à le partager, Pierrot s'en empare.

Après avoir échangé quelques calottes et une kyrielle de coups de pied, les voleurs changent de batterie.

— Puisque tu es un voleur, dit Picot, cher Pierrot, tu vas partager avec nous.

— Je ne suis pas un voleur, répond le compagnon maçon.

— Tu veux rire, lui réplique Rigol, parle-nous plutôt du sac d'argent que tu as trouvé dans la maison. Tu sais bien qu'il nous appartient; mais ce que tu ne sais pas, peut-être, c'est que nous l'avions volé.

Partage sur-le-champ avec nous, ajoute Picot, sinon nous te dénonçons comme le voleur, et tu seras pendu !

A ces mots, Pierrot est frappé de saisissement : lui, voleur ! lui pendu !... Oh ! non, dit-il, j'aime mieux être pauvre et travailler. Je ne savais pas être si coupable en gardant cet argent. Reprenez tous ces objets ! venez ! venez chez moi, je vais vous rendre le sac.

Les voleurs rient sous cape et vont emmener le peureux Pierrot; mais ils voient la garde qui arrive conduite par Tapotte, ils craignent un piége et se sauvent. Les soldats s'élancent sur leurs traces.

Pierrot est presque fou de chagrin. La pensée d'être pris pour un voleur le glace d'effroi. Tapotte cherche à le rassurer.

Minuit sonne. Paul arrive au rendez-vous et frappe trois coups dans ses mains. Béline paraît. Les deux amants adressent une dernière prière au ciel et se précipitent ensemble dans la rivière.

Le bruit de leur chute dans l'eau frappe Pierrot. Il voit deux personnes dans le fleuve, et ne consultant que son courage, il s'élance pour les sauver.

Bientôt, la foule s'empresse autour du parapet. On descend des échelles et des cordages. Paul est ramené au bord. Pierrot rapporte la jeune fille dans ses bras. La foule crie : Vive Pierrot !

CINQUIÈME TABLEAU.

Un salon chez Cassandre.

Grande est la surprise de monsieur et madame Cassandre quand ils voient leur fille que Pierrot rapporte quasi-noyée.

Le banquier saute au cou du sauveur de son enfant et veut lui donner une poignée d'or. Pierrot n'accepte qu'une poignée de main.

Paul et Béline reprennent leurs sens. « Pauvre Paul, dit » madame Cassandre, c'est pourtant le vol d'un sac de dix » mille francs qui l'a poussé à ce désespoir. »

Pierrot, qui a prêté l'oreille à ces paroles, sort comme un fou. On ne sait ce que cela veut dire, mais bientôt on le voit reparaître avec l'argent qu'il est allé chercher dans son grenier.

La garde le suit de près, amenant les deux voleurs. Paul les reconnaît et les accuse. A leur tour, ils accusent Pierrot;

mais le maçon raconte comment il a trouvé le sac dans les décombres, et il le rend à Cassandre, son légitime propriétaire.

Cassandre demande à Pierrot s'il aime quelqu'un. Celui-ci désigne Tapotte. Le banquier les marie et leur donne en dot le sac d'argent.

Paul et Béline sont unis. Tout le monde est dans la joie la plus vive.

Plâtras voyant que Tapotte possède une belle dot, adresse une réclamation à Pierrot : Elle était ma future avant toi, dit-il.

— Toi ! lui répond Pierrot, tu es un Limousin, ça te passe devant le nez !

Pierrot et Tapotte se marient, et la chronique raconte qu'ils furent heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfants !

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE L'ARSENAL

PAUL LEGRAND

des Funambules.

DECHAUME, Editeur, Rue Charlot, 57.

DECHAUME, Éditeur, rue Charlot, 63.

LES

DEUX PIERROTS,

PANTOMIME-ARLEQUINADE,

EN QUATORZE TABLEAUX,

PAR M. AUG. JOUHAUD,

REPRESENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FUNAMBULES LE 18 OCTOBRE 1849.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PIERROT numéro 2	MM. Deburau.
PIERROT numéro 1	Paul.
CASSANDRE	Laplace.
ISABELLE, sa pupille	Mlle Marie.
LÉANDRE, amant d'Isabelle	MM. Orphée.
ARLEQUIN, valet de Léandre	Vautier.
COLOMBINE, suivante d'Isabelle	Mlle Isménie.
UN ERMITE	M. Philippe.
LA FORTUNE	Mmes Victorine.
LA SAGESSE	Sophie.
LA DÉBAUCHE	Latour.
LA LUNE	Lefebvre.
UN GARÇON D'AUBERGE	Derudder.

Jeunee Filles, Planètes, Satellites, Enchanteresses, etc.

Les deux rôles de *Pierrot* ayant absolument la même importance, nous désignons sous le numéro 2, M. DEBURAU, parce que sa première entrée n'a lieu qu'au second tableau.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

LES DEUX PIERROTS.

PREMIER TABLEAU. — LA CHASSE AUX AMANTS.

Isabelle aime Léandre, et Cassandre, son tuteur, s'obstine à vouloir l'épouser. De son côté, Colombine aime Arlequin, et Cassandre veut lui donner pour mari Pierrot, son valet. Léandre et Arlequin, qui savent que le farouche tuteur est en voyage, profitent de son absence pout venir renouvèler leurs serments à celles qu'ils ont juré d'aimer toute la vie. Mais Cassandre et Pierrot n° 1 montent l'escalier ; les amants n'ont que le temps de se cacher, l'un dans une armoire et l'autre sur le balcon. Cassandre, qui veut se délasser des fatigues du voyage, renvoie sa pupille, et se fait donner par Pierrot sa robe de chambre et ses pantoufles ; mais que trouve Pierrot, en croyant mettre la main sur la robe de chambre? Léandre, l'infortuné Léandre, qui est bientôt chassé sans pitié. Arlequin ne tarde pas à subir le même sort, non sans avoir distribué quelques coups de batte à son rival.

DEUXIÈME TABLEAU. — L'ERMITAGE DU TORRENT.

Des jeunes filles arrivent à l'ermitage, et apportent des provisions au bon ermite. Pierrot n° 2 paraît sur un pont qui domine un précipice ; il porte un petit paquet au bout d'un bâton, et demande l'hospitalité à l'ermite, qui la lui accorde. Léandre et Arlequin, abattus, désespérés, vont se précipiter dans le torrent, quand l'ermite les arrête et s'engage à servir leurs amours ; mais, avant tout, il veut s'assurer s'ils sont dignes de ses bienfaits.

TROISIÈME TABLEAU. — L'ÉPREUVE.

Pierrot n° 2 s'est installé chez l'ermite; il boit, il mange. L'ermite introduit Léandre et Arlequin ; Isabelle et Colombine arrivent ensuite, avec l'intention de demander des conseils au sage anachorète. Joie des amants de se retrouver ensemble ; mais il faut se réparer : Cassandre et Pierrot n° 1 ont fait retentir la petite cloche de l'ermitage. Le tuteur d'Isabelle vient consulter l'ermite sur les moyens de garder une jeune fille malgré elle. Pendant que le saint homme feuillette un grand livre, Pierrot n° 1, toujours gourmand, fourre le doigt dans les énormes pots de confitures qui meublent l'ermitage. L'ermite congédie ces importuns visiteurs, et va délivrer les amants, qu'il a cachés, séparément bien entendu, quand Pierrot n° 2 paraît. L'ermite lui dit qu'il lui a trouvé une place ; Pierrot, qui se trouve bien, ne veut plus s'en aller. L'ermite se voit forcé d'avoir recours à des moyens extrêmes pour s'en débarrasser. Sur un signe, Pierrot n° 2 s'enfonce dans les entrailles de la terre. Alors l'ermite dit aux amants que pour entrer dans le monde il y a trois routes : la route de la Richesse, la route de la Vertu et la route de la Volupté. Il ne leur en prescrit aucune ; mais, d'après celle qu'ils choisiront, il saura s'il doit les protéger, ou les abandonner à leur triste destinée.

QUATRIÈME TABLEAU. — LES TROIS ROUTES.

A l'entrée du chemin de la Richesse, se trouve *la Fortune*, au chemin de la volupté, *la Débauche*, est au chemin de la vertu, *la Sagesse.* Cassandre arrive, va droit à *la Fortune*, et prend le chemin de la Richesse. *La Débauche* et *la Sagesse* le laissent passer, et ont l'air de dire entre elles : « C'est

une pratique de la voisine. » — Pierrot n° 1 paraît ; *la Débauche* court à lui : c'est sa meilleure pratique ; il prend vivement le chemin de la Volupté. Arrivent les amants ; ils sont accostés tour à tour par *la Fortune*, *la Sagesse* et *la Débauche ;* mais, par un élan spontané, ils se précipitent dans le chemin de la Vertu.

CINQUIÈME TABLEAU. — LA RICHESSE.

Cassandre est fasciné par tout ce qui l'entoure. *La Fortune* paraît ; Cassandre se précipite à ses pieds, la supplie de lui accorder ses faveurs. *La Fortune* frappe de sa baguette un panneau qui produit cette inscription : *Pour posséder la fortune, il faut vendre sa liberté, son honneur, son âme!!* Cassandre hésite d'abord ; *la Fortune*, humiliée, veut s'éloigner ; il court après elle, et lui fait entendre qu'il est prêt à tout sacrifier. Une corne d'abondance sort alors de dessous terre ; Cassandre s'en empare et disparaît avec elle.

SIXIÈME TABLEAU — LA VOLUPTÉ.

Pierrot n° 1 arrive accompagné de *la Débauche* ; il fait des agaceries à toutes les enchanteresses et s'étend sur un divan de fleurs. — Ballet. — Après la danse, on l'évente ; il se donne des airs de pacha. *La Débauche* lui donne une coupe, et une enchanteresse lui verse du nectar. Pierrot devient plus hardi, plus entreprenant : scène d'orgie, après laquelle il tombe sur le divan et s'endort. *La Débauche* fouille alors ses poches, lui prend son mouchoir, sa tabatière, sa bourse, puis le fait jeter dehors.

SEPTIÈME TABLEAU. — LA VERTU.

Isabelle et Colombine travaillent ; Léandre et Arlequin reviennent des champs, on se met à table ; le repas se com-

pose de fruits et de pain noir. Un vieux pauvre, qui n'est autre que l'ermite, leur demande la charité. Les amants lui donnent leur pain, leurs fruits. L'ermite est content de l'épreuve, ils sont dignes de ses bienfaits. Pour les réunir, il faut rompre d'abord la bonne intelligence qui règne entre Cassandre et son Pierrot. A cette fin, il leur donne un double de Pierrot, c'est-à-dire, un personnage de même forme qui, grâce à sa parfaite ressemblance, pourra s'établir dans la maison de Cassandre, sans y être remarqué, et, par ses actions contradictoires, semer la discorde entre le maître et le valet. Sur un signe de l'ermite, Pierrot n° 2 sort de dessous terre, et se livre à toutes ces petites espiégleries qui caractérisent la race des Pierrots. Pierrot n° 2 est mis en cage et introduit chez Cassandre sous la forme d'un *oiseau*.

HUITIÈME TABLEAU. — LA CHAMBRE A COUCHER.

Cassandre est chez lui; Pierrot n° 1 lui fait voir un petit pierrot (oiseau) qu'il a volé, et va l'accrocher dans sa chambre. Cassandre voudrait déjeuner, il appelle Pierrot; Pierrot paraît, mais c'est Pierrot n° 2, qui agit comme s'il était de la maison depuis longtemps. Après mille tours, mille ruses, Pierrot n° 2 se met à table avec son maître et dévore tout. Cassandre écrit une lettre et envoie Pierrot n° 2 la jeter à la poste. Pierrot n° 1 reparaît; Cassandre s'étonne qu'il soit si tôt de retour. Pierrot n° 1 veut manger; Cassandre se fâche et l'enferme. A peine l'a-t-il enfermé, qu'à son grand étonnement il voit Pierrot devant lui, mais c'est Pierrot n° 2; il s'imagine qu'il a passé par le trou de la serrure. Cassandre charge Pierrot n° 2 de faire sentinelle devant la porte des jeunes filles, et sort. Mais Pierrot n° 2 appelle les amants, et Isabelle et Colombine sont enlevées. Cassandre revient; il voudrait se coucher. Il y a deux lits; Pierrot n° 1 s'est étendu sur l'un, et Pierrot n° 2 sur l'autre. Grande surprise de Cassandre en voyant un Pierrot dans chaque lit, il croit

rêver, vient s'asseoir sur une chaise et s'endort. — Cauchemar. — Il se voit entouré de Pierrots, c'est-à-dire de châssis sur lesquels sont peints, sur fonds noirs, une demi-douzaine de Pierrots. Il s'éveille ; le tableau disparaît. — Pierrot n° 1 vient à lui, lui conseille de se coucher ; le lit de droite s'enlève à six pieds de terre, Cassandre le cherche et ne le trouve pas ; même jeu pour le lit de gauche. Pierrot n° 2 les roue de coups dans l'obscurité et se sauve. Cassandre s'aperçoit alors de la fuite des jeunes filles ; il gronde Pierrot n° 1 qu'il croit avoir mis en faction devant la porte ; Pierrot n° 1 s'en défend ; son maître le bat, Pierrot le lui rend et se sauve.

NEUVIÈME TABLEAU. — LA COURSE AUX PIERROTS.

Pierrot n° 1 paraît, Cassandre court après lui ; Pierrot n° 2 court après Cassandre, etc. Les amants arrivent et sont aperçus par le tuteur et Pierrot n° 1. Cassandre les enferme dans une cabane ; Pierrot n° 2 escamote la clef et les délivre. Cassandre et Pierrot n° 1 se remettent à leur poursuite.

DIXIÈME TABLEAU. — L'AUBERGE DU PÉLICAN.

Pierrot n° 1 arrive ; il commande une omelette, et entre dans une chambre pour se nettoyer. Pierrot n°2 paraît ; le garçon d'auberge lui apporte l'omelette ; il n'a rien commandé ; surprise du garçon. Pierrot n° 2 ne veut qu'un verre d'eau, et va se reposer un moment. Pierrot n° 1 revient, le garçon lui apporte un verre d'eau ; c'est une omelette qu'il a demandée, le garçon se fâche et s'en va ; Pierrot n° 1 le poursuit. Pierrot n° 2 a dormi un peu, il arrange ses vêtements, cherche un miroir, aperçoit une porte vitrée, s'y regarde, l'enlève et la place au milieu du théâtre, non de face, mais de côté. Sa barbe est bien longue, il va se raser. Pierrot n° 1 revient, voit le vitrage, et se dit : *voilà bien*

mon affaire, je vais me raser. Pierrot n° 1 se rase à droite, et Pierrot n° 2 à gauche; ils font exactement les mêmes mouvements, de façon qu'ils s'imaginent tous deux, chacun de son côté, que l'un est le reflet de l'autre. Un air de chasse se fait entendre; puis un coup de feu. Les Pierrots effrayés se cachent, l'un dans un trou au bois, l'autre dans un four, mais ils ne peuvent s'y cacher entièrement; de manière que les jambes de Pierrot n° 2 restent en dehors du four, et que le corps de Pierrot n° 1 sort du trou. Cassandre arrive, il cherche son Pierrot, et grande est sa surprise en apercevant d'un côté le corps, et de l'autre les jambes. Il tire enfin Pierrot n° 1 du trou, et le charge de demander à souper. Pierrot n° 1 prend une petite sonnette, l'agite; la petite sonnette a le son d'un gros bourbon, tous deux fuient épouvantés.

ONZIÈME TABLEAU. — LES CHÊNES DE LA FORÊT.

Cassandre est furieux contre Pierrot n° 1; il l'accuse d'être la cause de tout ce qui leur arrive; il faut que l'un des deux tue l'autre. Cassandre tire des pistolets de sa poche, et Pierrot n° 1, poussé à bout, compte les pas, mais profite du moment où Cassandre a le dos tourné pour se sauver. A peine Pierrot n° 1 a-t-il disparu, que Pierrot n° 2 paraît; Cassandre croyant que c'est toujours son Pierrot, lui donne un pistolet; étonnement de Pierrot n° 2, qui se place machinalement devant lui; ils tirent, Pierrot n° 2 fait le mort, et un énorme oiseau de proie tombe sur la tête de Cassandre. — Cassandre, au désespoir d'avoir tué ou blessé son Pierrot, va chercher du secours. Pierrot n° 2 se relève et s'en va; Pierrot n° 1 reparaît; surprise de Cassandre qui revient avec une fiole, et voit le mourant sur ses jambes. Mais Cassandre a aperçu les fugitifs, il va les saisir! les amants se cachent derrière des chênes qui disparaissent avec eux.

DOUZIÈME TABLEAU. — LA FUITE AÉRIENNE.

Une gloire descend; un génie bienfaisant y fait monter Isabelle et Colombine.

TREIZIÈME TABLEAU. — LE ROYAUME DE LA LUNE.

La Lune est au milieu de ses Planètes. L'ermite vient lui annoncer l'arrivée de Cassandre et de Pierrot n° 1, et la prie de leur donner accès jusqu'à ce que les amants qu'ils protégent soient complétement affranchis de leur autorité. Cassandre et Pierrot arrivent; la Lune leur révèle qu'on leur a fait faire fausse route; Isabelle et Colombine ne sont pas dans le royaume de la Lune; ils sont dans l'empire du Soleil; elle charge ses Planètes de les y conduire. — Pierrot n° 2 paraît à son tour; la Lune s'imagine que c'est Pierrot n° 1 qui revient, et lui dit qu'il ne peut pas rester là, parce qu'elle va se coucher. Pierrot n° 2 est enchanté; il tire un bonnet de coton de sa poche... quand la Lune le fait chasser.

QUATORZIÈME TABLEAU. — L'EMPIRE DU SOLEIL.

Les amants sont poursuivis par Cassandre et Pierrot n° 1; l'ermite paraît et leur crie : « Arrêtez! ces amants sont affran» chis de votre autorité! C'est moi qui, pour semer la dis» corde entre le maître et le valet, vous ai envoyé un double » de Pierrot; si vous en doutez, je puis vous en convaincre. » — La robe de l'ermite tombe, et laisse voir le soleil sous un brillant costume de feu. — Les nuages s'élèvent alors, et découvrent le disque du Soleil dans tout son éclat. — Les deux Pierrots s'examinent, se toisent, etc., et le Soleil ajoute : « Comme les Pierrots sont faits pour s'estimer entre eux, je » veux qu'ils jurent, à la face du Soleil, de vivre en amis, » en frères, et, dans l'exercice de leurs fonctions, de se » prêter mutuellement assistance!... Pierrots! j'attends votre » serment solennel!... » — Les deux Pierrots jurent à la face du Soleil, et se donnent l'accolade. — Tableau.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

L'ARTISTE

A. Riffaut

CHARLES NODIER

Ch. Nodier.

Charles Nodier

Jules Janin

53

NADAR PHO

THÉOPHILE GAUTIER

54

Marcellin Desboutin

THÉODORE DE BANVILLE

CHAMPFLEURY.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

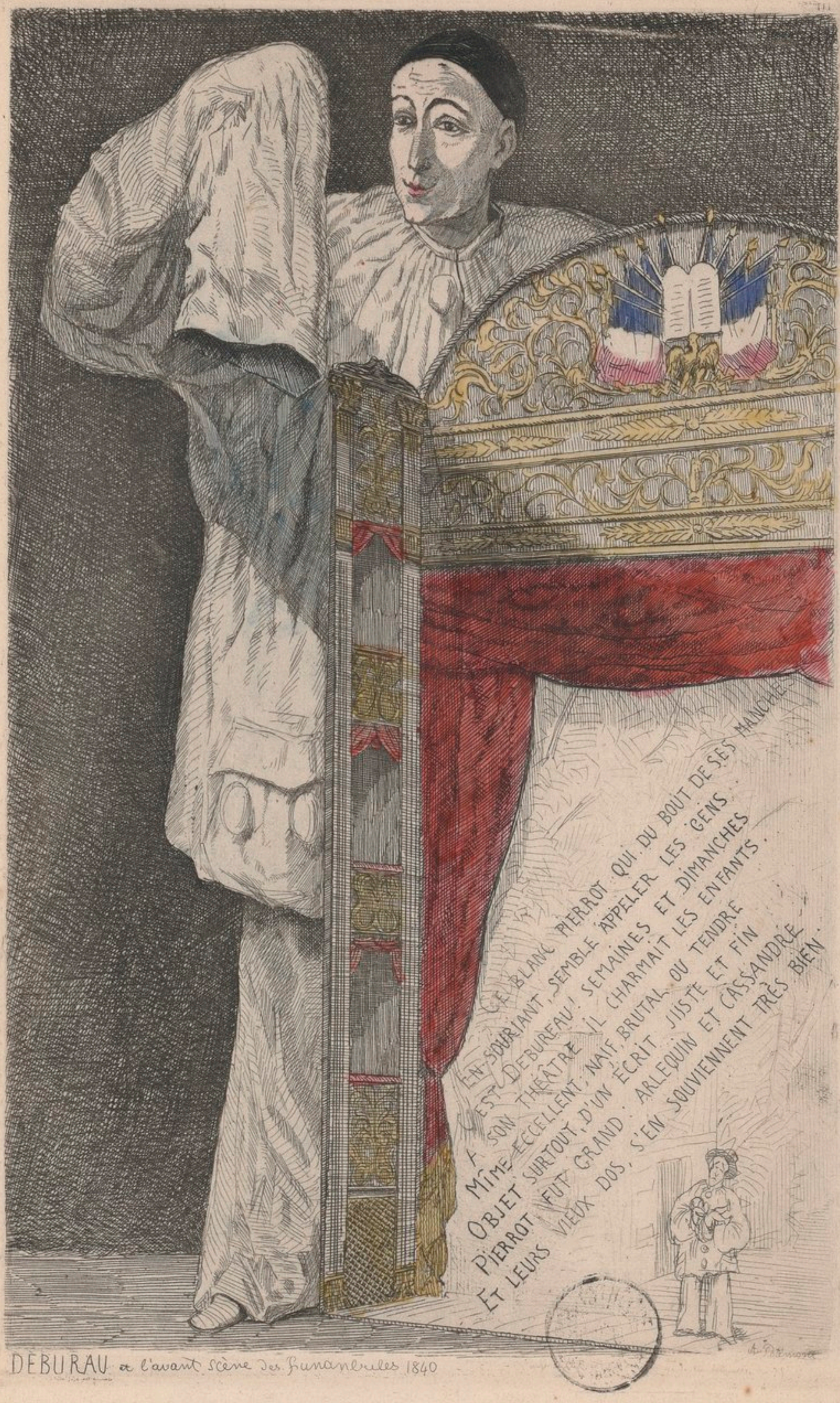
DEBUREAU.

Alexandre Lacauchie

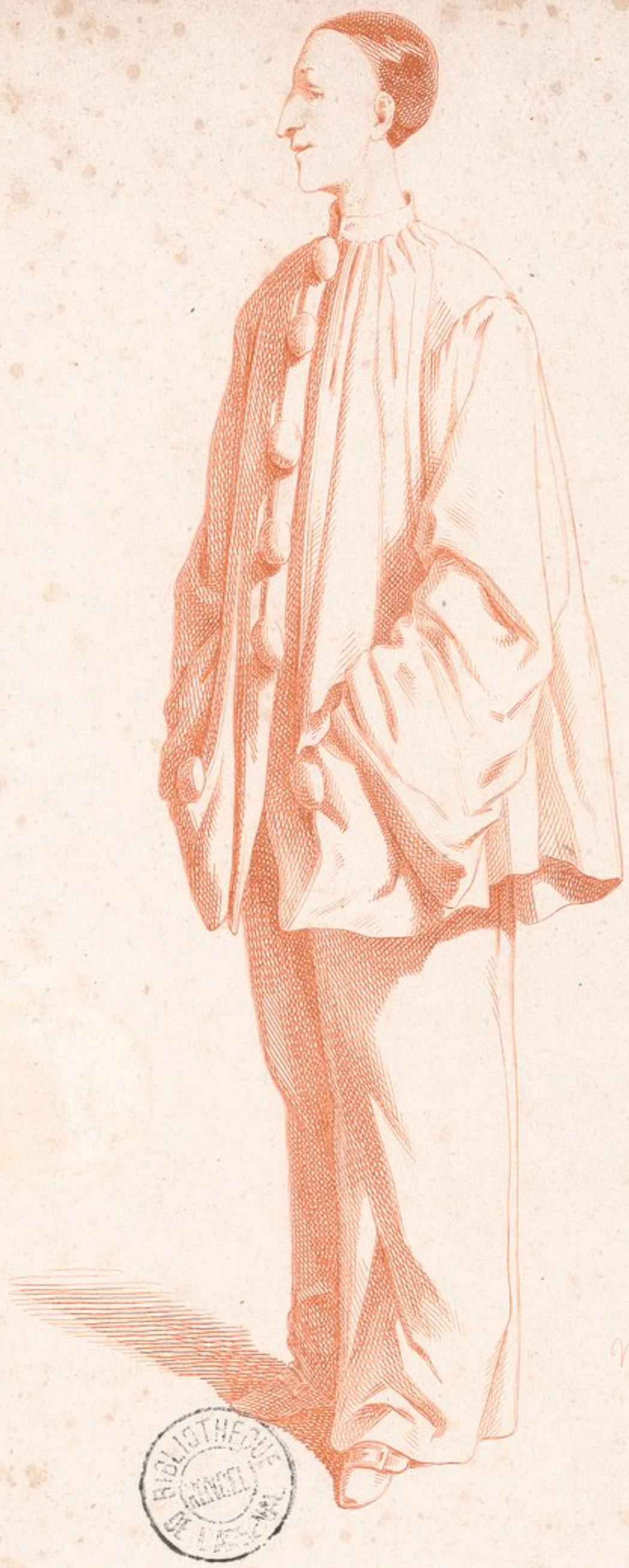
Lith. de Hugo Frères, Pass. Saulnier 13

Paris. Publié par Marchand.

58



DEBURAU a l'avant Scène des Funambules 1840



BIBLIOTHEQUE

M. Saul

PIERROT

(1846)

60

Castelli del. Lechard sculp.

Le Théatre des Funambules.

Charles Debucourt
1809 - 1874

62

Biographie

DE

CHARLES DEBURAU FILS.

S'il existe un théâtre populaire à Paris, c'est le théâtre des Funambules. Cette réputation, il la doit à un genre et à un homme. Ce genre, c'est la pantomime. Cet homme, c'est Deburau. Là, on joue la pantomime folle, fantasque, bizarre, saugrenue. On y méprise les règles d'Aristote. Les savantes combinaisons du charpentage dramatique y sont inconnues, et en fait de *ficelles* et *de trucs* théâtrals, c'est tout au plus si l'on voit ceux qui sont nécessaires au machiniste pour ses changements à vue.

La pantomime, au point de vue de la foule, c'est une distraction amusante qui passe durant une heure au bruit des soufflets, des coups de batte et des coups de pied. Pour l'observateur, la pantomime est une action bouffonne à la surface, sérieuse au fond. Elle n'est pas hypocrite, et ses personnages sont des types dont elle avoue franchement les noms. Mieux que la tragédie antique, la pantomime personnifie l'humanité.

Arlequin, ce muet qui agit sans cesse, ce bohême bariolé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pour symboliser l'espérance, c'est la jeunesse qui aime et qui aspire à des bonheurs inconnus.

Cette jeune fille pimpante et radieuse, c'est Colombine, c'est la beauté patricienne, c'est la fortune cherchant à se réhabiliter aux sources vives de l'amour. Elle aime Arlequin malgré sa pauvreté, et l'amour, en fusionnant ces deux âmes, en fait le mythe de l'amour persécuté, de l'amour qui pleure et sourit, de l'amour qui craint et espère

Le beau Léandre représente la sottise impudente qui ne doute de rien Un bel habit galonné, de grandes manières prétentieuses et de l'or dans

toutes ses poches, voilà ce qui le rend hardi et en fait un rival dangereux. Léandre, c'est le bonheur bourgeois et vulgaire, c'est le prosaïsme de la vie, tandis qu'Arlequin en est la poésie.

Ce vieillard grognon, avare, opiniâtre et violent, c'est Cassandre, c'est la vieillesse inexorable pour les jeunes amours.

Ces divers personnages sont reliés entre eux par un homme blanc qui semble au premier abord le type de la candeur et de la pureté. C'est Pierrot, curieux, gourmand, débauché, envieux et surtout voleur. Ce sont les vices et la ruse au service de la vieillesse.

Ce type de Pierrot n'existait pas avant Deburau. Le Pierrot italien se contentait d'être menteur et gourmand; mais sa balourdise et sa lourdeur faisaient de lui le souffre-douleur de Cassandre, qui ne lui parlait que le langage du coup de pied. Il était la bête noire de Colombine, qui ripostait aux feux de ses œillades par une pluie de soufflets, et le cauchemar d'Arlequin, qui ne babillait familièrement avec ses épaules qu'en ayant sa batte pour porte-voix.

Deburau a changé tout cela. Il échine Cassandre, riposte à Arlequin, ravit des baisers à Colombine, et s'il ne l'épouse pas au dénouement, c'est par respect pour la tradition qui exige qu'elle s'unisse à Arlequin à la lueur des flammes de Bengale.

Quand Deburau — ce Talma de la pantomime — mourut, la pantomime faillit périr de sa mort; mais il avait un fils grand garçon bien taillé, qui avait le masque malin, la bouche moqueuse et l'œil expressif. Ses fines jambes figuraient assez bien un compas entr'ouvert. Il avait une agilité prodigieuse, une expérience innée du soufflet par ricochet, et, par-dessus tout, une précoce intelligence dramatique.

Charles Deburau est né le 12 février 1829. Son père ne voulait pas qu'il se livrât à l'étude du théâtre, parce qu'il ne lui croyait pas une vocation assez déterminée. Il lui rêvait une existence plus tranquille, où l'intrigue et la jalousie des coulisses ne pouvaient avoir accès. Il lui fit faire des études de peinture sur porcelaine; mais le jeune Charles avait son idée fixe, il voulait jouer la comédie, et au milieu de ses préoccupations théâtrales, les amours roses de Boucher, les rousses Flamandes de Rubens qu'on

COLLECTION
N° 1222
HENRI BACHIMONT

1222

Paris 20 Cbre 1863

Mon cher ami,

Je fais une diminution de deux mille.
Soit huit mille.

Pierron
Schmidt
Asselineau
Cousin
Colombier
Chef d'orchestre

me semble sous ne vous y devez rien.

Voyez, cependant par la direction —

Continuez — Tous mes projets par moi —

Je ne remplirai jamais spectacle seul!

Allez et revenez Voyez une direction des Chemins de fer qui ait 4 ou 5 lieues de long

Mon cher ami

Votre

Th Dehesdin

BIBLIOTHEQUE DU CONSEIL DE L'ARSENAL

Monsieur Manet
Lieutenant Hussards

lui donnait à copier, devenaient, sous son pinceau voué au blanc, des petits Pierrots ou de grosses Pierrettes.

Chassez le naturel, il revient au galop. Plus on mettait d'obstacles au courant qui l'entraînait vers les jeux scéniques, et plus ces obstacles grossissaient ses désirs. Charles, bien résolu de devenir acteur, bon gré mal gré, allait partir avec une troupe de comédiens équestres et pédestres. Son père, voyant qu'il ne fallait pas combattre de front ce goût pour les planches, se décida à le faire entrer au Conservatoire; mais il avait le secret dessein de tout essayer pour le dégoûter de la profession d'acteur. Sur ces entrefaites, une maladie grave, qui minait l'artiste depuis longtemps, se développa si violemment, qu'il sentit bien que sa fin approchait. Le fils profita d'un moment d'épanchement pour demander la permission de revêtir un jour la blanche casaque paternelle. La famille intercéda pour lui, et Deburau donna enfin son consentement. Il fallait au plus tôt initier le jeune Charles à l'art si difficile de jouer la pantomime comme la jouait son père, c'est-à-dire avec la plus grande sobriété de gestes, et rien qu'avec des jeux de physionomie.

Le mourant s'arma de courage, il fit taire ses souffrances, et brisé par la maladie, la tête appuyée sur un oreiller que soulevaient des mains amies, il donna à son fils une leçon de pantomime, la première et la dernière qu'il dût lui donner. C'était un spectacle bien pénible et bien curieux à la fois, que de voir ce pauvre malade ramenant à force d'art, sur sa face amaigrie, le rire malin du Pierrot, sa colère enfantine, sa curiosité moqueuse, et toutes les nuances qui modifient le rire pour le mener jusqu'aux larmes. Le jeune Charles retint avec le cœur et avec les yeux cette leçon faite au lit mortuaire, le pauvre Deburau mourut après cette lutte contre la souffrance et la mort, où la souffrance et la mort, vaincues d'abord, avaient bien vite repris leurs droits.

Fidèle aux traditions paternelles, Deburau fils, après plus d'une année d'études solitaires, se décida à aborder l'emploi si difficile des Pierrots. Son nom placé sur l'affiche, ce nom grand de souvenirs populaires, attira une foule énorme. Il débuta dans *les Trois Planètes;* son succès fut immense. Le public avait retrouvé en lui l'image vivante de son mime chéri, et si

tout d'abord il n'avait pas l'étendue développée de ce talent puissant, il en possédait déjà toutes les traditions. Il passa bientôt en revue le répertoire si riche de son père. Il sut, comme lui, cacher la nullité de bien des lazzis sous la splendeur des effets comiques dont il savait les couvrir.

De jour en jour ses progrès devinrent plus grands. On reprit pour lui *le Billet de mille francs*, *Pierrot en Afrique*, *Satan ermite*, *les Dupes*, *les vingt-six Infortunes de Pierrot*, *le Tonnellier et le Somnambule*, *la Gageure*, et une foule d'autres ouvrages créés par son père. Il joua aussi *Pierrot pendu*, *Pierrot marquis* et *la Reine des Carottes*, trois pantomimes célèbres de Champfleury, cet intelligent régénérateur de la pantomime moderne. *Arlequin Phœbus*, *Pierrot récompensé*, *une Vie de Polichinelle*, *Amour et Contrariété*, *les Naufrageurs de la Bretagne*, etc., etc., et tout récemment encore la reprise du *Songe d'or ou Pierrot et l'Avare*, vinrent prouver que si, pour l'expression mimique, l'heureuse combinaison des effets de scène, l'agilité audacieuse, l'entente dramatique, la création intelligente, et l'agencement d'un rôle, Charles était le fils de son père, il était bien aussi le fils de ses propres œuvres ; et que si, tout jeune, à vingt ans, alors que les muscles de sa physionomie n'ont pas encore toute l'élasticité dont ils sont susceptibles ; alors que l'expérience, cette vieille conseillère, n'a point encore arrêté dans l'esprit des théories vieillies par l'habitude ; Charles Déburau était déjà ce qu'il est, c'est-à-dire un acteur exerçant une grande influence sur le public, on pouvait présager que dans quelques années, quand il aurait dit plus que son premier mot, il serait capable de rendre encore une fois célèbre le nom de Deburau, ce nom déjà illustré par son père, et que sa réputation, à lui, viendrait couronner d'une seconde auréole.

ALBERT. H. MONNIER.

DECHAUME, Éditeur, rue Charlot, 27, à Paris.

On trouve aussi chez lui toutes les pantomimes jouées sur le théâtre des Funambules, et un grand assortiment de pièces anciennes.

Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

123

66

Paris - 12 août 67.

COLLECTION
N° 1217
HENRI BACHIMONT

Mon cher Monsieur

Je me fais un plaisir de
vous annoncer
que je vous ai adressé
un dessin. Le mois —
j'ai quelques réclamations
à vous faire. D'un côté
si vous pouvez me rendre
le dessin de Mr les
peintres mettre dans
votre magasin de
Damas Paris la vue
prise sur le Bosphore

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Comptant sur votre
amabilité accoutumée
j'ose vous demander
un petit mois.

Agréez mes remercîments
bien sincères
et tout dévoué

P. Debourg

122 Boulevard du Prince
Eugène

Un mot de vous que
dis à Ménage de la
discrétion si cela se
peut ———

67

SPECTACLE DEBURAU

Champs-Élysées

COLLECTION
N°. 1219
HENRI BACHIMONT

1219

Paris, le 24 7bre 185 8

Cher Monsieur,

Votre lettre est la cause
de ce retard.

J'ai l'honneur de
vous retenir ce que je
vous ai lu

La 2e représentation
de votre Pantomime
il vous sera versé la
somme de cent francs -

Si le succès franchit
à la Cour de Cause
Adonyx sera redevable de
cent francs -

Agrez mes salutations
empressées

BIBLIOTHÈQUE
HENRI BACHIMONT

Pour la première fois à la Comédie Française
le 29 Juin 1912 — en matinée au
profit de l'association des Artistes dramatiques

68

PIERROT MALADE

DEBURAU. — *Vous venez savoir de mes nouvelles?*
LE PORTIER. — *Précisément, Monsieur Deburau. Et je vois que je peux en donner de bonnes.*

(Page 336, col. 2.)

DEBURAU [1]

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE

Par Jules CLARETIE, de l'Académie française

La pièce, que notre illustre collaborateur a bien voulu écrire pour *Je sais tout*, constitue, malgré sa brièveté et sa profonde simplicité, une émouvante et tendre tragédie dont nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la primeur

La scène se passe, le 16 juin 1846, dans une maison du faubourg du Temple à Paris. Un petit logis très simple, une chambre de bourgeois fort modeste. Meubles en acajou, quelques chaises en bois de noyer. Au fond, une fenêtre donnant sur le faubourg dont on aperçoit les maisons; porte à droite, s'ouvrant sur le palier. La rampe de l'escalier est visible. Dans une sorte d'alcôve, à gauche, un lit; les rideaux sont tirés et le cachent. Des couronnes fanées accrochées à des clous. Une grande armoire à droite, près de la cheminée; sur cette cheminée et sous verre, apparaît une pendule surmontée d'une image de Napoléon les bras croisés dans sa longue redingote. Une lithographie de Béranger.

SCÈNE I

MADAME COCHE (*garde-malade*). LE PORTIER, DEBURAU (*couché, est invisible dans son lit*).

LE PORTIER. — Alors, Madame Coche, le médecin? Qu'est-ce qu'il a dit, le médecin ?

MADAME COCHE (*hochant la tête*). — Ce qu'il a dit ? Ah ! ce n'est pas gai, ce qu'il a dit, mon pauvre Monsieur Hentz... Il a dit quelque chose comme : « C'est fini... Attendre... Rien à faire... »; avec, vous savez, ces paroles que je connais bien, que j'ai tant de fois entendues dans ma longue vie de garde-malade : « Après tout... On ne sait pas... La nature est si forte... » Quand un médecin dit ça, Monsieur Hentz, le malade

(1) Entered according to act congress, in the year 1907, by Jules Claretie, in the office of the Librerian of congress at Washington all rights reserved.

peut faire son paquet... Et, d'ailleurs, je ne m'y trompe pas... Je ne suis pas une Dupuytren, non, mais j'en ai tant vu de mourants, tant vu, tant vu, que je sens le définitif, allez...

Le portier. — Monsieur Deburau ! Un si brave homme ! Si aimé ! Et si bon ! Tout le quartier du Temple en a la fièvre ! Et, quand je dis le quartier, c'est tout le monde à Paris. Ma loge ne désemplit pas. On vient savoir, on veut savoir. « Eh bien ! comment va-t-il ? — Qu'est-ce qu'il a ? — Un asthme. — Oh ! mais, on ne meurt pas d'un asthme ! — Ça dépend ! » Et tout ce monde là qui questionne, a des figures renversées. C'est vrai, ils sont tristes, ces gens... M. Deburau ! Ah ! M. Deburau ! il a amusé tant de gens, il a tant fait rire ! Vous savez ce qu'il a écrit, M. Jules Janin, le journaliste des *Débats* ?

Madame Coche. — Non.

Le portier. — Que Deburau, Jean Gaspard Deburau, était le plus grand comédien du siècle... Du siècle, Madame Coche !

Madame Coche. — Ça ne m'étonne pas. Les Funambules, c'est mon théâtre. Deburau, Pierrot, la pantomime, c'est ma passion ! On regarde tout le temps, on ne perd pas une minute à écouter. Et ça marche... ça marche... Il y a bien M. Albert, à l'Ambigu, et M. Mélingue et M. Laferrière, qui est si beau. Mais, ce qu'ils jouent, c'est trop triste, Monsieur Hentz. Je vois assez de morts comme ça dans ma vie. Ce n'est pas pour aller en retrouver à la Porte-Saint-Martin ou à la Gaité !

Le portier. — Et c'est fini, fini !... Pierrot ne nous fera plus rire !...

Madame Coche. — Parlez plus bas, Monsieur Hentz. Il dort, le pauvre homme, paisiblement même. La potion du docteur a fait de l'effet. Mais il pourrait se réveiller... Un accès de toux... Et s'il entendait !...

Le portier. — Mais je parle bas, Madame Coche. Moi-même j'ai une *extension* de voix... Seulement j'ai l'estomac tout retourné... Ce que vous me dites, dame !... Je l'aime, moi, M. Deburau ! Oh ! non pas parce qu'il est, comme dit l'autre, le plus grand... non, parce qu'il est le meilleur !... Ce qu'il fait de bien, n'étant pas riche ! Plus que les riches, Madame Coche !... Fini ! Et qu'est-ce qu'il dira, son pauvre fils ?

Madame Coche. — Monsieur Charles ?

Le portier. — Un brave garçon, qui adore son père ! Qui l'adore, c'est le mot, Et que son père boit des yeux !... Ah ! il l'aime, on peut dire, comme on aime ce qu'on aime le mieux... comme il a aimé la maman, comme on aime son bonheur, quoi !

Madame Coche. — Je comprends ça ! Quel beau garçon, ce Monsieur Charles, découplé comme un jeune hercule, leste comme un Basque. J'ai connu, avant les Glorieuses, un garde du corps qui lui ressemblait. Celui-là doit en faire des victimes dans le quartier.

Le portier. — Oh ! c'est un garçon très sérieux. Peintre sur porcelaine. Du talent. Tenez, ces vases-là, ces cornets, près du Napoléon, sur la cheminée, c'est lui qui les a décorés pour la fête de son père. Ah ! s'il ne voulait pas être acteur !

Madame Coche. — Acteur ?

Le portier. — Il s'est fourré dans la tête d'entrer au Conservatoire ! Il a quitté l'atelier, travaille ici, à ses pièces...

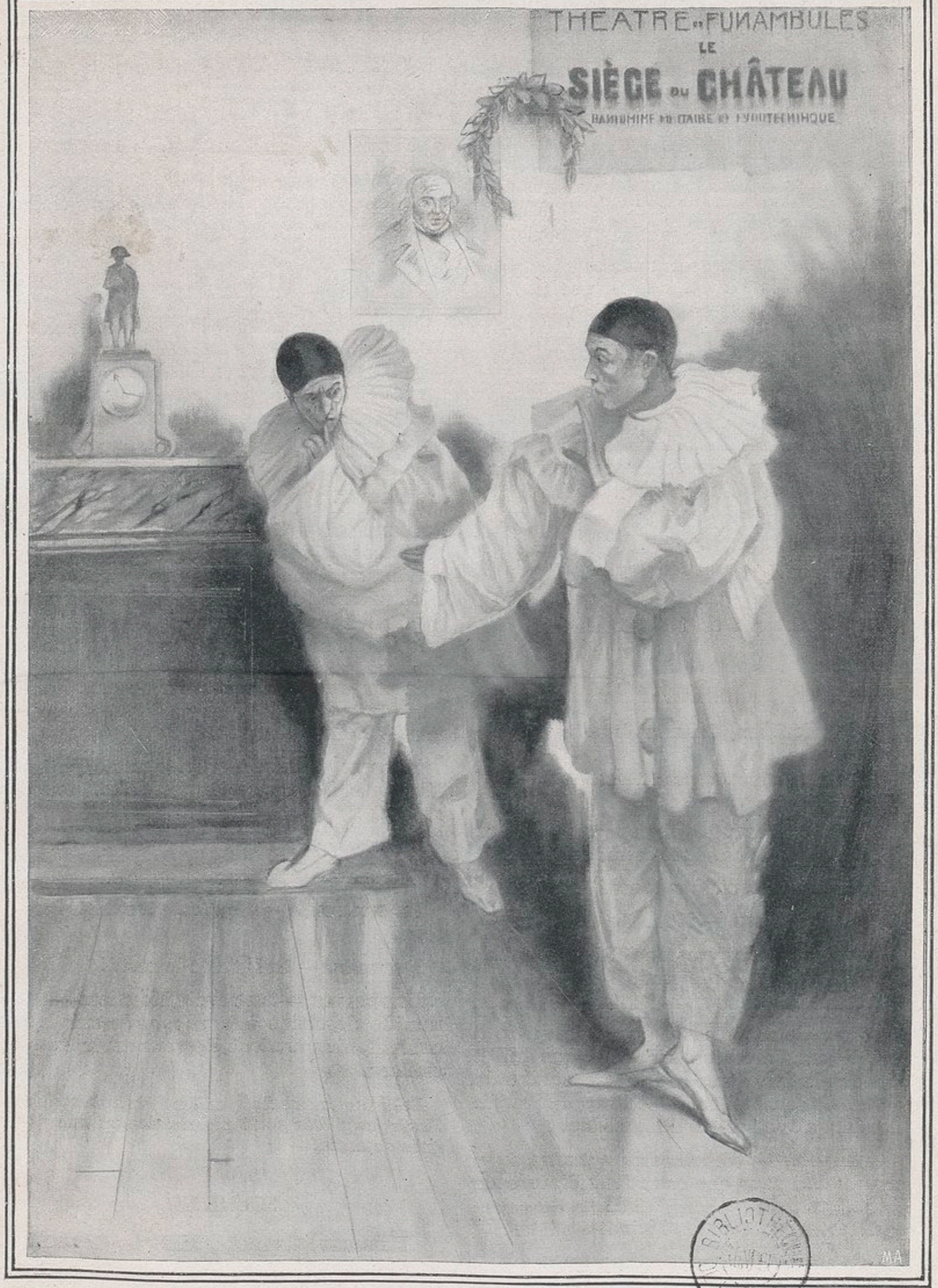
Madame Coche. — Je sais bien... Sa banquette, sa palette et ses couleurs sont à côté... L'odeur d'essence fait même tousser notre malade... Je crois, moi... Mais le médecin prétend que la térébenthine, ce n'est pas malsain pour les poumons...

Le portier. — Voulez-vous que je vous dise, Madame Coche ? La térébenthine, ça grise moins que le théâtre... Cette idée de monter sur les planches quand on a un père comme ça !... Quand on s'appelle Deburau fils, on peint des fleurs jetées ou des bouquets de roses sur les cornets rocaille de porcelaine, on ne se dit pas qu'on succèdera à papa... Il n'y a qu'un Deburau, savez-vous, comme il n'y a qu'un Napoléon au monde ! Quand je pense que Napoléon, justement, Napoléon, un jour qu'il allait à Saint-Cloud en voiture, a rencontré sur la route M. Deburau et l'a pris avec lui, oui, oui, lui, l'Empereur, et qu'ils ont causé, causé en tête à tête !...

Madame Coche. — Causé de quoi ?

Le portier. — Causé de tout. Il s'occupait de théâtre, l'Empereur, quoiqu'il n'ait pas osé décorer son ami Talma... Ils ont peut-être causé de batailles et M. Deburau, dont le père était troupier, lui a peut-être donné son avis sur la bataille d'Austerlitz, où l'on ne se battait pas avec des sabres en carton ! Vous savez qu'il est capable de raisonner sur tout, M. Deburau ! Et c'est un homme comme ça qu'on voudrait rem-

69



LA LEÇON DE DEBURAU

DEBURAU. — *Voyons... Je fais Pierrot... Regarde-moi...* (Page 343, col. 2).

placer, continuer !... Le docteur parlait, l'autre jour de météores, en sortant, disait-il à M. Deburau, du cours de M. Arago! Eh bien ! c'est des météores, savez-vous, ces êtres-là ! C'est comme ce Louis-Napoléon qui a voulu jouer les empereurs, à Boulogne ! Vous croyez qu'il arrivera à quelque chose ? Jamais. Le dernier Napoléon, c'est celui-là qui se croise les bras sur la cheminée ! Le dernier Deburau, le dernier Pierrot, c'est celui qui dort là, derrière ces rideaux !

MADAME COCHE. — La redingote grise ! La blouse blanche!... Eh bien et M. Paul qu'est-ce que vous en faites?

LE PORTIER. — Paul?... Paul Legrand?... Un Pierrot qui pleure ! Un Pierrot sentimental! Quand Pierrot ne rit pas, ce n'est pas Pierrot!

MADAME COCHE. — Vous êtes comme moi, Monsieur Hentz, vous n'aimez pas à user vos mouchoirs au théâtre... Mais il me semble qu'on monte l'escalier...

LE PORTIER. — Je devrais être à ma loge. C'est peut-être encore le docteur?

MADAME COCHE. — Non,non. Il ne reviendra que ce soir. C'est M. Charles!

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARLES DEBURAU

CHARLES *(entrant, interrogateur, inquiet)*. — Eh! bien, comment va papa?

MADAME COCHE. — Il repose, Monsieur Charles. Très bien. Très calme.

CHARLES. — Il n'a pas toussé?

MADAME COCHE. — Non.

CHARLES. — Pauvre papa ! Si on pouvait me le sauver, me le laisser!

LE PORTIER. — On le sauvera, Monsieur Charles. Ce n'est pas à son âge qu'on a fini. Voyez, j'ai huit ans de plus que lui et je me suis tiré, l'an passé, d'une fluxion de poitrine carabinée. Et c'était l'hiver!... Tandis qu'avec ce beau temps-là...

CHARLES. — Oh! il fait presque trop chaud ! J'ai peur que cette température de juin... *(On entend une sorte de soupir, comme une plainte derrière les rideaux.)* Mais il a parlé...

LA VOIX DE DEBURAU *(dans le lit)*. — C'est toi, Charles?

MADAME COCHE. — Ah! ces malades! Ils devinent tout, comme les magnétiseurs!

Charles s'approche du lit, entr'ouvre les rideaux. Deburau éveillé, le regarde.

CHARLES. — Oui, c'est moi, père!... Comment vas-tu?

DEBURAU.— Mieux. Bien, même, je crois. J'ai dormi. Et toi, d'où viens-tu?

CHARLES. — Je reviens du faubourg Poissonnière. M. Samson nous a fait une classe ioliment intéressante... Oh! tout à fait...

DEBURAU. — Sur?...

CHARLES. — Sur Molière!

DEBURAU. — Ah! le malin des malins, Molière!... *(Apercevant le portier.)* Tiens, vous êtes-là, père Hentz? *(Il se soulève sur ses coudes, Mme Coche arrange ses oreillers pour qu'il soit bien assis.)* Vous venez savoir de mes nouvelles?

LE PORTIER. — Précisément, Monsieur Deburau. Et je vois que je peux en donner de bonnes!

DEBURAU. — Oui, oui... petit bonhomme vit encore... Ces imbéciles de journaux qui ont annoncé ma mort, l'autre jour! Ils sont bien pressés ! *Mort du Pierrot des Funambules!* J'ai lu ça tout au long, — on n'avait pas défait la bande du journal, autour de moi, on ne savait pas... Comme c'est gai d'épeler des machines comme ça... Enfin, ça ne tue pas, n'est-il pas vrai? *(Il a une quinte de toux)*... Ah! satanée toux!

MADAME COCHE. — Un peu de potion, Monsieur Deburau... Buvez... Là... doucement...

Deburau, qui a bu, a une quinte nouvelle.

DEBURAU. — Ah! ça m'étouffe!...

LE PORTIER. — Ce n'est rien... Ça passera !

DEBURAU. — Oui ! Avec le reste!

LE PORTIER. — Au revoir, Monsieur Deburau. Je descends à ma loge. Je suis bien content, bien content, de vous avoir trouvé gaillard.

Deburau hausse les épaules. Charles reconduit Hentz jusqu'à la porte en lui donnant une poignée de main.

SCÈNE III

DEBURAU, CHARLES, MADAME COCHE

MADAME COCHE. — Et maintenant, vous aller rester bien sage, ne pas parler...

DEBURAU *(souriant)*. — C'est mon métier, Madame Coche, ne pas parler.

MADAME COCHE. — Et prendre, de dix en dix minutes, la potion du docteur...

DEBURAU. — De cinq minutes en cinq minutes, comme vous voudrez, Madame Coche... pourvu...

CHARLES. — Pourvu?

DEBURAU. — Pourvu que je sois sûr de retrouver mes chères planches, mon public, mes chers Funambules !

MADAME COCHE. — Vous retrouverez tout ça si vous êtes sage, si vous ne vous donnez pas de fièvre...

CHARLES. — C'est vrai, père, il ne faut pas penser à ton théâtre... Il faut songer à te guérir...

DEBURAU. — Je sais bien, je sais bien... Mais quand on se dit qu'on est étendu là, comme un chiffon, qu'on est inutile, supprimé, loin de tout comme si l'on était au diable vauvert, on se monte la tête, on a des envies de rejeter ses draps et de reprendre, là-bas, la place qu'on vous prend...

MADAME COCHE. — Qui vous la prend cette place, Monsieur Deburau? Ah! il sera bien malin, celui qui vous la prendra!

DEBURAU. — Eh! mais, Paul!... Le nouveau!... L'autre Pierrot!... Ah! des pierrots ou des hommes d'Etat, il en faut toujours de nouveaux, à ce public...

PIERROT EST PÈRE

— Je l'embrassai, ce poupard ridicule, je l'aurais mangé de baisers, sentant encore la fraîcheur de tes joues, à toi, en mettant mes lèvres sur ce bout de carton..... (Page 341, col. 2)

CHARLES. — Mais tu sais bien, père, que Paul ne te va pas à la cheville... Tu m'as envoyé voir comment il jouait... Je te l'ai dit... Il est bien, oui, il est bien... Mais c'est un élève... c'est ton élève... il t'admire...

DEBURAU. — Mais il me succède! Ah! ce maudit asthme qui me casse la poitrine!... J'ai voulu me lever, l'autre soir... Je me suis levé... Je me suis traîné jusqu'au boulevard... J'ai repris ma place... Pour une fois... J'ai dansé... dansé un pas comique... On a ri... Oh! oui, on a ri!.. Cela m'a cassé en deux... Et il a dû voir, ce Paul, que j'étais brisé... il a dû se dire : « Oui, oui, dites au poulailler : Criez encore : Vive Deburau! Bientôt on criera : Vive Paul Legrand! »

CHARLES. — Père...

MADAME COCHE. — Monsieur Deburau, je vous ai défendu de parler... Vous allez vous mettre en nage...

DEBURAU. — C'est possible, mais ça me soulage, Madame Coche...

MADAME COCHE. — Et vous allez m'empêchez d'aller voir ma fille qui m'attend parce qu'elle fait vacciner sa petite et qu'elle veut que je sois là... Elle a raison..

CHARLES. — Oh! vous pouvez sortir, Madame Coche, je reste avec papa. Je ne serai pas un mauvais garde-malade. Vous allez loin ?

MADAME COCHE. — Non, rue des Marais-Saint-Martin. Et je ne serai pas longtemps absente. La petite une fois vaccinée, je reviens... Je n'attendrai pas que le vaccin prenne, vous pensez bien! *(Elle rit)*. Alors, n'est-ce pas, Monsieur Deburau, du calme! Je vais d'ailleurs m'occuper de vous et reprendre des pâtes de jujube chez le pharmacien... Et puis quand vous êtes là, Monsieur Charles, c'est comme si j'y étais! *(Elle reborde la couverture de Deburau, arrange encore les coussins, met son bonnet devant la glace et sort)*. A tout à l'heure, Monsieur Deburau!

SCÈNE IV

DEBURAU, CHARLES

DEBURAU. — Bonne femme! Mais tout de même, comme garde-malade, tu sais, j'aime mieux toi, mon petiot!...

Il tend la main à Charles.

CHARLES. — Cher papa!

DEBURAU. — Oh! Quelles mains froides! Tu es gelé!...

CHARLES. — Mais non, papa!

DEBURAU. — Après ça, c'est peut-être que j'ai trop chaud... La fièvre... Il fait étouffant ici, tu ne trouves pas?

CHARLES. — Il fait très chaud, en effe.

DEBURAU. — Si tu ouvrais un peu a fenêtre?

CHARLES. — Si tu veux.

Il va au fond, ouvre la fenêtre. On entend la rumeur vague de la rue.

DEBURAU. — Ah! ça fait du bien!... Et puis ce bruit du faubourg... ces fiacres qui passent... Il ne vient que de la chaleur... Ah! les théâtres ne doivent pas faire florès par ce temps là et M. Billion doit faire une tête!...

CHARLES. — Ils en sont aux vaches maigres, les théâtres! *(Il prend un journal et regarde)*. L'Opéra fait relâche!

DEBURAU. — Il est prudent, l'Opéra!...

CHARLES *(lisant)*. — Aux Français, on joue le *Dissipateur*. Il doit y avoir des places vides!... Les *Mousquetaires de la Reine*, à l'Opéra-Comique... *Lucrèce*, à l'Odéon!... *Angèle*, de Dumas, à la Porte Saint-Martin... Au Palais-Royal, la *Sœur de Jocrisse*...

DEBURAU. — Qu'est-ce que Bouffé joue aux Variétés?

CHARLES. — *Le Gamin de Paris.*

DEBURAU. — Ah! c'est un artiste celui-là!.. Et fin! Et vrai!.. Bouffé!.. Il devrait être aux Français!

CHARLES. — Il y en a bien d'autres qui pourraient y être... Déjazet!... Mme Dorval... Bocage... Frédérick... Il faut bien qu'il y ait de bons artistes un peu partout... Et toi-même...

DEBURAU. — Moi? J'ai joué dans ma cave, alors que mes Funambules étaient le théâtre des Chiens savants... J'ai joué avec Frédérick, oui, oui, le *Ruy Blas* de Hugo, j'ai joué la pantomime avec lui!.. Et ma cave et mes tréteaux m'ont suffi!.. A chacun son logis, n'est-ce pas?.. L'important, c'est qu'on fasse de son mieux dans son coin... Quand je pense que j'ai vu les mains, les jolies mains de Mlle Mars m'applaudir... — Moi!... Oui, mon Charles, l'éventail de Mlle Mars frapper comme ça pour dire bravo, l'éventail de Célimène, excusez du peu!... Je repense à tout çà sur le traversin... Et Mlle George, qui remplissait toute l'avant-scène, Marguerite de Bourgogne en personne dire : « Bravo, Pierrot!... » Mme Malibran, même, a voulu m'embrasser! Parfaitement. Ce n'était pas pour mon chant, n'est-ce pas?.. Je suis un ténor muet,

je ne parle pas, comme le veut la bonne Mme Coche...

CHARLES. — Eh bien si, tu parles trop! Tu t'animes! Tu t'excites!..

DEBURAU. — C'est le grand air... Il me remet du sang aux joues... Je dois être blanc comme du papier... Je représenterais Pierrot au naturel...

CHARLES. — Mais non, mais non... A te voir, on ne te croirait pas malade!

DEBURAU. — C'est que je ne suis pas malade! J'ai de l'asthme, voilà tout! Un asthme, qu'est-ce que c'est que çà?.. Un brevet de longue vie!.. On vit cent ans avec un asthme!... (*Un accès de toux lui coupela parole*) C'est... (*Il essaie de parler*).

CHARLES. — Ne dis rien... Tais-toi... Je t'en prie... Tu te fatigues!

DEBURAU (*dominant sa toux*). — Moi?.. Moi?.. Je suis infatigable!... Un corps de fer, Charles!... Elle est bonne, va, ma carcasse, et celle que je t'ai donnée!.. Paul n'a pas encore ma place!.. On affichera encore Deburau!.. *La Mort de Deburau*?.. Imbéciles, imbéciles de journalistes! Annoncez çà plutôt : *La Rentrée de Deburau*! La rentrée!... Dans quoi rentrerai-je?

Il est secoué brusquement par un accès de toux.

LE VRAI ET LE FAUX PIERROT

DEBURAU. — *Pierrot, c'est moi! Le Pierrot français, tu comprends, avec son serre-tête noir, c'est moi qui l'ai créé! Moi!... Vas au Louvre, regarde Watteau! C'est un Pierrot en satin, ce n'est pas le Pierrot de la rue...!* (Page 341, col. 2)

CHARLES. — Tu vois, tu vois, tu vois!

Deburau porte les mains à sa poitrine.

DEBURAU. — C'est vrai, ça brûle, là-dedans! Ah! çà, mais est-ce que ça serait sérieux, cette bétise-là?

De la rue une voix monte, une voix d'enfant qui chante.

LA VOIX

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot...

CHARLES. — Un gamin!

DEBURAU. — *Le Gamin de Paris*!

CHARLES. — Un hommage comme un autre, tu sais!

LA VOIX

Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

DEBURAU. — Un mot? Je le connais, ce mot! Le voilà, ce mot : « M. Deburau jouera, dans huit jours, le *Marchand de salade*! »

CHARLES. — Certainement... Certainement... Mais tu devrais tout de même, papa, songer à te soigner avant de penser à ta rentrée. Quand tu seras bien portant, eh! bien, tu verras!... Ah! tu as le théâtre dans le sang... Dans le sang, comme moi...

DEBURAU. — Et cela depuis que je suis né, on peut dire... Né sur la grande route, presque, en Bohême! Et vive la bohême! J'ai fait des tours tout petit... J'en ai fait quand sont venus les rides... Ah! j'en ai fait des sauts de carpe...

Paillasse, mon ami,
N'saute pas à demi,
Saute pas dans le monde!

Une quinte de toux le prend, le secoue. Il s'arrête.

CHARLES. — Je t'en supplie, papa... Calme toi... Ne parle pas...

DEBURAU. — Oui... oui... muet, comme dans les pantomimes... Mais c'est du Béranger, ça m'amuse, Béranger!... Le théâtre dans le sang, tu me dis, Charles? Dans le sang, mon garçon?... Alors, tu y tiens? Tu tiens à jouer la comédie?

CHARLES. — Plus que jamais!

DEBURAU. — Tu veux dire des vers, endosser le peplum, faire ton Ligier?

CHARLES. — Oui, si je peux!

DEBURAU. — Tu veux abandonner ta banquette de décorateur et monter sur les planches, tu le veux?

CHARLES. — M. Beauvallet était peintre sur porcelaine comme moi, et tu vois...

DEBURAU. — Ah! mais diable, c'est que Beauvallet a une voix! Beauvallet a du talent! Est-ce que je sais, moi, si tu en as, du talent?

CHARLES. — Je travaillerai!

DEBURAU. — Le travail, c'est beaucoup, ailleurs qu'au théâtre! Au théâtre, avant tout, il faut le don!

CHARLES. — Ah! il me semble que je pourrai...

DEBURAU. — Et puis, tu sais, le théâtre, entre nous, mon pauvre Charles!... Une féerie de loin, une galère de près!... Nos rochers de carton sont de vrais rochers de Sisyphe, va!... Tout est toujours à recommencer dans ce métier-là!... Vingt succès, ça ne compte pas! Un insuccès, ça tue! Et un tas de jaloux... Plus de vipères autour de soi que dans les cages des serpents du Jardin des Plantes... Les camarades qui escomptent nos faiblesses, qui comptent les plis de vos joues, la carie de vos dents!... qui se disent — et qui disent — « Il ne va donc pas crever, celui-là!... *(Il est pris d'un accès de toux)*. S'ils m'entendaient, ah! s'ils m'entendaient, il y en a qui seraient contents, va!

CHARLES. — Oh! père!

DEBURAU. — Si... Si... Je gêne, qu'est-ce que tu veux? On gêne toujours quelqu'un quand on vit. De quel droit vit-on? De quel droit a-t-on du succès? De quel droit, quand on n'est pas riche, continue-t-on à travailler pour les siens quand on est vieux? Pour les siens! Et pour le plaisir aussi! Pour la gloire!...

CHARLES. — Tu t'excites... Tu t'excites...

DEBURAU. — Ça me fait du bien... Il me semble que ça me débarrasse la poitrine! Un asthme, ça étouffe! Eh bien! dire ce qu'on pense, ça soulage, voilà!...

Un silence. Charles Deburau regarde son père qui lui sourit.

CHARLES *(les yeux dans les yeux de Deburau)*. — A quoi penses-tu?

DEBURAU. — A une drôle de chose... Et si tentante... Et qui m'a quelquefois traversé la cervelle quand tu m'as parlé de cabotiner, toi aussi!... Je la chassais, cette idée-là.., et voilà qu'en te regardant en t'étudiant... oui, tourne-toi un peu... C'est étonnant comme tu me ressembles... Tu es

noi, tout à fait moi... C'est vrai... Voyons, souris... Le sourire de Pierrot! Mon sourire!... Alors, voilà... (*Une quinte de toux l'interrompt*)... Ah! ce diable d'asthme!

CHARLES. — Un peu de tisane, père !

DEBURAU (*après avoir bu*). — Oui, voilà... Ecoute, mon enfant! Tu es bien décidé à prendre le théâtre?

CHARLES. — Absolument décidé!

DEBURAU. — Tout ce que je t'ai dit ne te dégoute pas, ne t'effraie pas?

CHARLES. — Rien ne m'effraie. Je suis ton fils et tu es le fils d'un soldat.

DEBURAU. — Tout ce que je pourrais te dire pour te détourner de ce terrible métier ne t'arrêterait pas?

CHARLES. — Rien, rien ne m'arrêterait!

DEBURAU. — Eh! bien, soit!... (*Il se soulève à demi, s'appuie sur le coude droit, regarde Charles*). Mais si au lieu de chercher à recommencer Firmin ou Talma, — tout le monde n'est ni Firmin, ni Talma, tu sais, mon garçon, — oui, si au lieu de répéter les Clitantre ou les Britannicus avec M. Samson, tu vivais simplement de la vie très humble, mais si intime, du pauvre Pierrot! Si tu laissais les traîneurs ou ressemeleurs de cothurnes, ou les souliers à talons rouges pour la pantomime, la pantomime du faubourg, la pantomime du peuple, la pantomime des Funambules?

LA VOIX DU GAMIN DANS LA RUE.

Ouvre moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu !

CHARLES. — Jouer Pierrot, moi !

DEBURAU. — Le Pierrot populaire, tu entends, populaire comme Polichinelle, celui que tout le monde connaît, aime, Polichinelle et Pierrot, les grandes poupées des enfants et des hommes!

CHARLES (*troublé, ému*). — Etre Pierrot! Oser être Pierrot... après toi!!! Après Deburau !

DEBURAU. — Eh ! précisément... Après Gaspard Deburau, Charles Deburau! C'est le même nom, c'est le même sang ! Si je savais en disparaissant — mais ne crains rien, je ne veux pas mourir, je ne veux pas... (*Nouvelle quinte de toux*) — si je savais qu'après moi il y aura encore ce nom, *Deburau*, sur l'affiche de mon cher théâtre, si je me disais que le Pierrot des Funambules, celui dont on parle, celui qui fait rire, c'est toujours un Deburau, toi ou moi, le père ou le fils... Ah! comme je serais heureux! Quelle joie !... On a joué Figaro ou Cinna avant moi, mon bon Charles, on n'a pas joué Pierrot! Pierrot, c'est moi ! Le Pierrot français, tu comprends, avec son serre-tête noir, c'est moi qui l'ai créé! Moi !... Vas au Louvre, regarde Watteau! C'est un Pierrot en satin, ce n'est pas le Pierrot de la rue, le Pierrot des Funambules! Et de penser que tu pourrais être, que tu serais, à ton tour, ce Pierrot-là, ça me ranime, ça me remet sur pied... Je vais me lever... (*Il veut quitter son lit, Charles le retient*).

CHARLES. — Voyons, voyons, père, un peu de calme!

DEBURAU. — C'est que je t'aime tant! Mon fils ! Mon Charles ! Ma joie, tu sais, toute ma joie! Quand tu es né, et que je t'ai embrassé là, sur le front, le premier... oui, oui, le premier... — Dieu qu'il faisait froid, ce février-là ! — je me disais: « Ah ! ma plus belle création, par exemple, la voilà !...» Rien ne compte, vois-tu, pour un père, ni les succès, ni les bravos... Son petit, voilà ce qu'il y a de plus cher au monde ! C'est tout un monde, ce bout d'homme qu'on a là, dans ses bras... dans les mains...

CHARLES. — Pauvre cher papa !

DEBURAU. — Tiens, le jour où tu es né, je jouais *Pierrot Nourrice*, tu sais... Il y a un moment où le marmot qu'on a laissé dans les bras de Pierrot se met à crier... couic! couic!.. et alors, en le démaillottant, Pierrot, pour le faire taire, lui donne la fessée... Oui, tu as vu ça.,. Mais ce soir-là, voilà que ce derrière de carton, ce petit enfant, ce nourrisson, que je tenais là, cette poupée me fit penser à toi, à toi qui étais là-bas, emplissant toute la maison dans ton petit berceau et alors, quoi!... au lieu de fesser la poupée de carton, qu'est-ce que tu veux? C'est bête comme tout, mais c'était si doux. — si doux : — je l'embrassai, ce poupard ridicule, je l'aurais mangé de baisers, sentant encore la fraîcheur de tes joues, à toi, en mettant mes lèvres sur ce bout de carton, et le public, mon bon public, mon brave public, de m'applaudir... ah ! de m'applaudir... comme jamais il ne m'a applaudi peut-être!... Il avait compris, quoi ! Je l'avais tant fait rire... Je le fis pleurer... Une fois n'est pas coutume... Et veux-tu que je te dise ? Je crois à la prédestination, comme la portière, comme Napoléon... ce soir-là, sans le savoir, sais-tu ce

qu'il avait fait, mon cher public? Il t'avait donné le baptême de la rampe : — il t'avait sacré Pierrot! J'ai beau vouloir t'empêcher de monter sur les planches, tu étais voué aux quinquets et aux toiles peintes! Allons, Charles, nous allons voir si le fils de Deburau est digne de porter le nom de Deburau!

CHARLES. — Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu veux faire?

DEBURAU *(avec résolution)*. — Je veux lever!

CHARLES. — C'est impossible...

DEBURAU. — Je veux te donner une leçon qui vaudra bien celle du Conservatoire!

CHARLES. — Papa! Papa! Mais c'est de la folie!

DEBURAU. — Si l'on n'était pas fou, on ne ferait rien dans la vie!... D'ailleurs, tu sais, je suis un hercule... fort comme un bœuf... On ne m'aura pas facilement... Ah! revivre dans toi, revivre par toi! Pierrot! Le fils de Pierrot!.. *(avec autorité)*. Ouvre l'armoire...

CHARLES. — L'armoire?

DEBURAU. — Prends mon costume... prends deux costumes... Là... oui, là... j'en ai une collection de costumes! La souquenille de Pierrot, ça ne coûte pas cher...

Charles Deburau a ouvert l'armoire. On aperçoit les blouses de Pierrot accrochées à des patères. Au-dessus, sur une planchette, des pots de blanc, des houppettes, des calottes noires.

DEBURAU *(qui s'est levé sur son lit, brusquement en chemise)*. — Mon pantalon... ma blouse... La farine, là, oui là,... à droite...

Il est debout sur son lit, raidi par un effort. La toux soudain le secoue.

CHARLES. — Tu vas prendre froid... C'est insensé...

DEBURAU. — Froid? On étouffe au contraire... Il ne vient que de la chaleur par la fenêtre... Ferme la... Les voisins d'en face n'ont pas besoin d'être aux Funambules... Ce n'est pas un *gratis* aujourd'hui!

Charles ferme la fenêtre et, obéissant à son père, fait, tour à tour, tout ce que lui commande Deburau.

DEBURAU. — Maintenant, regarde moi bien... Et fais comme moi...

CHARLES. — Tu veux?

DEBURAU. — Le pantalon... La blouse... Bien...

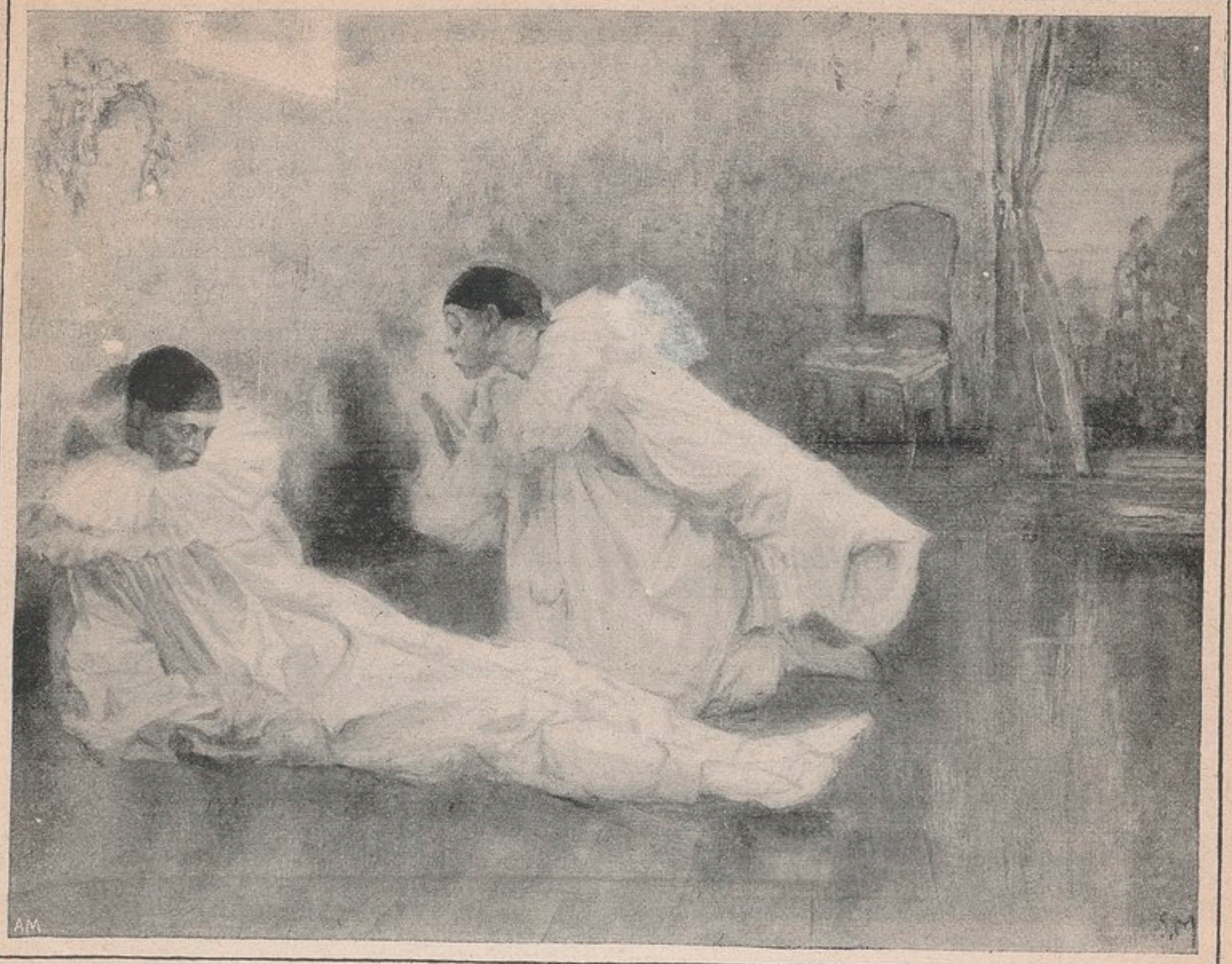
Le père et le fils se vêtissent en même temps, de façon à porter bientôt le même costume. Le père fait souvent un effort dans ce travestissement macabre. Le fils s'interrompt, de temps à autre, pour l'aider, le soutenir (chaque mouvement indiqué par Deburau est exécuté par lui, et répété par Charles).

DEBURAU. — Tu vois, il faut que la blouse soit flottante... Les manches plus relevées, là... de façon à laisser le bras très libre... Mes souliers te vont très bien... Nous voilà habillés... Maintenant, la figure... Pour le Pierrot, tout est dans la figure... Quand je dis tout, non, fichtre! Et le geste!... La figure laisse deviner, le geste souligne, explique... *(Un accès de toux.)* Mais le visage, voilà le vrai miroir... L'amour, la gourmandise, la peur, la ruse, le rire, la douleur, tout est écrit là... L'œil malin, la bouche goulue... Du reste, Auguste Bouquet m'a peint vivant... Tu l'étudieras... Passe-moi la farine... *(Il couvre de farine sa figure où perle la sueur.)* Sais-tu à quoi je pense? C'est drôle, va!... Je pense à Talma mourant prenant ses bajoues et disant: « De belles joues pour jouer Tibère!... » Moi, c'est de la farine que je mets sur ma pâleur... Blanc sur blanc... Donne-moi ma petite glace ronde... Là... *(Il se regarde dans la glace.)* Ah! ma foi, je pourrais jouer ce soir!... C'est bien Pierrot!... C'est toujours Pierrot! *(Examinant son fils qui s'est costumé et qui se met avec une houppette du blanc sur le visage.)* Et toi aussi, tu es Pierrot!... Un peu trop pâle... Pas de couche aussi épaisse sur la joue... Etale-moi ça... étale... oui, là, comme ça... C'est mieux... L'art de faire sa figure, vois-tu, c'est la moitié du succès... Il faut que dès l'entrée de Deburau, le public se dise : « Ah! ah! voilà Pierrot!... » Maintenant... aide-moi à me lever... *(Geste de Charles.)* Tu ne te figures pas que je vais jouer la pantomime sur mon lit?... Je le veux.. Là... que je m'appuie sur toi...

Il descend de son lit, se lève, costumé en Pierrot, la main sur l'épaule de Charles. Debout, dans la chambre, il se raidit encore et, un moment, s'appuie au dossier d'un fauteuil.

CHARLES. — Papa!... Je t'en prie.

DEBURAU. — Fils de soldat, tu l'as dit, mon petit... Voyons l'inspection... Le serre-tête pas assez enfoncé... Il faut que le noir de la soie tranche sur le blanc de la face... Là... C'est mieux... C'est bien... Tu vas répéter... Ce matin, M. Samson, le professeur de Rachel! Ce soir, papa Deburau! Tu te mets bien, fiston!... Voyons, voyons, qu'est-ce que je pourrais bien t'indiquer?...



LA DERNIÈRE LEÇON EST FINIE...

DEBURAU *(il est tombé, adossé au mur. Charles se précipite et le regarde anxieusement).* — *Ah ! ce feu, ce feu !... Mon lit... Je veux mon lit...* (Page 344, col. 2).

La Forêt de Bondy?... Non... Pierrot déguisé, avec des moustaches, ce n'est plus Pierrot... *Les Trois Bossus*?... *Poulailler*?... *Le Bœuf enragé*?...

CHARLES. — Ton triomphe!

DEBURAU. — Bah! tous les Pierrots se ressemblent.

CHARLES. — *L'Homme-Légume*?

DEBURAU. — Du bon M. Nodier!... Tiens, au fait, de Charles Nodier, j'aime mieux le *Songe d'or!*... Va pour une scène du *Songe d'or!*

Il est pris d'une quinte d'asthme plus forte que tout à l'heure.

CHARLES (*navré*). — Je t'en supplie, je t'en supplie...

DEBURAU (*sévère*). — Ah! pas de paroles inutiles? On est en scène, on répète. Répétons! On se soignera après!... Il y a, dans le *Songe d'or*, la scène du tailleur... Et puis la scène du malade... Le tailleur, il te faudrait un habit de livrée, un chapeau à cornes immenses... Tout ça est au théâtre... Alors, la scène du malade... Eh! avec mon asthme, c'est même plus drôle... Il est couché, le malade... Il ouvre ses rideaux... Bien... il sonne... Bon... Les valets arrivent... « A manger! A manger! » Il veut manger... Tu connais le texte... On lui apporte une bouteille de vin... des gâteaux... Il n'y touche pas... il n'a pas faim, il n'a pas soif... Et il s'en va en boitant... Mais Pierrot est là... Il prend la robe de chambre du malade... Il sonne... Il sonne... Il demande à manger... Il mange... C'est Crispin dans le *Légataire*, quelque chose comme ça... Mais tu sais, tout se ressemble, au théâtre comme dans la vie... Voyons... Je fais Pierrot... Regarde-moi... Drelin, drelin!... « A manger! »

Geste que tu sais : les doigts à la bouche... Parfait... Voilà de la pâtisserie... Je m'en emplis la bouche... Joues gonflées, yeux énormes... Regarde, regarde... *(Il exécute tout ce qu'il indique.)* Je bois... Oh ! le bon vin !... Je me frotte l'estomac... Comme ça coule ! Un velours !... Ah ! ah ! la bouteille est vide !... Drelin, drelin !... Les valets reviennent... Encore des gâteaux !... Je me bourre, je me bourre... Voyons, tu as vu ce que j'ai fait ? A toi !

Charles répète, geste par geste, jeu de physionomie pour jeu de physionomie, toute la scène que son père vient de mimer.

DEBURAU. — Pas mal... Bien même... Mais trop chargé... Il faut être glouton mais il ne faut pas s'étouffer... Déguste... Là... Oui... Tu t'étranglerais si tu avalais ainsi... Bois, maintenant... Qu'on voie le vin couler dans ta gorge... Bien... Très bien... Oh ! mais, ça ira ! ça ira ! *(Il fredonne.)*

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !

(Un violent accès de toux lui monte à la gorge. Il s'arrête, puis, riant) : Ce n'est rien, c'est le malade qui rentre, en toussant, appuyé sur ses béquilles... Et il va rosser Pierrot !... Regarde comme Pierrot se sauve, comme je file !... *(Il veut faire le mouvement de s'enfuir. Il s'arrête, impuissant.)* Ah ! *vieillesse ennemie*, comme on dit à la Comédie-Française. *(Il s'appuie encore au dossier du fauteuil.)* Mais non, non, non, ce n'est pas la vieillesse... C'est ce que j'ai là... là... *(Il se frappe la poitrine.)* Du feu ! Bah ! qu'importe ! Voyons ! *10e tableau ! Une place publique.* Deux ivrognes arrivent bras dessus bras dessous. Ils tendent une prise de tabac à Cassandre. Pierrot fait sauter la tabatière en l'air. Paf ! Allons, fais sauter la tabatière !

CHARLES *(obéissant)*. — Voilà...

DEBURAU. — Plus drôlement. D'une pichenette ! Regarde. *(Il fait le geste toujours, mais avec effort et, peu à peu, le comique de cette situation devient tragique, macabre.)* Et le tabac, lancé en l'air, tout le monde éternue : « Atchi ! » Allons, éternue !

CHARLES *(les larmes aux yeux)*. — Atchi !

DEBURAU. — Les ivrognes alors se jettent sur Pierrot ; mais il a pris la précaution d'attacher ensemble les queues de leurs perruques. *(Il tousse.)* Et alors, tu vois les cascades... Et puis, il y a le marchand de marrons... La laitière... Pierrot lui demande du lait... Du lait dans un vase de nuit... C'est gros, mais ça fait rire... Arlequin arrive... Il a sa batte... Pierrot a peur... Il se cache dans un coffre... Qu'est-ce qui pourrait bien figurer le coffre, ici ?... Rien... Le coffre !...

Un accès de toux plus déchirant lui fait, sous la farine, monter malgré lui une grimace de douleur.

CHARLES. — Père... Tu souffres... Je t'en supplie, ne te fatigue pas... Ne te tue pas !

DEBURAU. — Ah ! tu crois que c'est ma dernière leçon ? Mais non, mais non !... Le coffre est bon *(il se frappe sur la poitrine)*... Je n'en suis pas à l'autre coffre, tu sais... Le coffre de bois où l'on s'allonge, où l'on dort... *(Soudain arrêté)*. Charles ! Charles ! J'étouffe ! Ouvre la fenêtre ! Ouvre ! *(Charles se précipite vers la fenêtre)*. Ah ! c'est bon, l'air ! C'est bon... *(Il aspire l'air du dehors, veut se traîner jusqu'à la fenêtre, mais il s'arrête pris par une quinte terrible)*. Ah ! maudite carcasse ! J'en avais pourtant encore des cabrioles à faire ! N'importe, je t'ai vu ! Je te vois en Pierrot... Tu es bien, tu es très bien... Je suis content... Je ne mourrai pas tout entier... Il aura un rival. Paul Legrand ! Un maître !... Tu sais, quand tu joueras le *Songe d'or* — ah ! le *Songe d'or*, le *Songe d'or*, nous le faisons tous ! — qu'on ne mette pas sur l'affiche : *Débuts de Charles Deburau*... Non, non, non... *Rentrée de Deburau !* Encore Deburau ! Toujours Deburau ! *(Il tombe, s'adosse au mur. Charles se précipite et le regarde anxieusement)*... Ah ! ce feu, ce feu !... Mon lit... Je veux mon lit... *(Charles prend son père comme un enfant et le porte sur le lit tandis que le père, les bras passés autour du cou de son fils, l'embrasse)*. Mon petit ! Mon cher petit !

Et Deburau, couché, est repris d'une toux atroce. Puis il se soulève.

DEBURAU. — Surtout sois vrai !... Etudie, regarde... C'est plein de Pierrots, les rues de Paris ! Pas de farine, mais mêmes grimaces ! L'avarice, l'envie, la paresse, l'amour... *(Il s'arrête)*. Qu'est-ce que j'ai donc ?... Qu'est-ce que j'ai... *(Les yeux égarés)*. Si c'était... Ah ! oui, je la reconnais ! Oh ! oh ! elle est bien laide la camarde ! Ce n'est plus Colombine... Ah ! non !... Elle est hideuse... Pierrot... Pierrot ! Charles... *(dans un délire)*.

Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu !

De feu, si ! Là ! Là !... Mais c'est comme un chien qui me dévore... Charles, mon petit Charles, mon bon Charles ! *(solennel)* Tu sais *(avec un grand geste désignant des lettres capitales)* *Théâtre des Funambules : Rentrée de Deburau* !... Rentrée !... Moi, je sors !

Il tend les bras à son fils qui l'embrasse, laisse tomber sur l'oreiller blanc sa tête blanche de Pierrot et le visage enfariné du fils se penche sillonné de larmes sur la face pâle du père.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME COCHE

MADAME COCHE. — Là... Me voici... Je suis un peu essoufflée... J'ai couru...

Charles, l'entendant, se retourne, va à elle. Madame Coche, en le voyant, s'arrête stupéfaite.

MADAME COCHE.— Vous, Monsieur Deburau!... Levé! Vous! Et en costume!

DEBURAU *(la voix mourante dans son lit)*. Tu vois, Charles... elle te prend pour moi, la bonne Madame Coche!... Toi, c'est donc moi! je puis m'en aller... m'en aller... S'il y a un rappel et qu'on relève la toile, c'est toi qui viendras saluer, mon enfant... Adieu! Adieu! Pierrot est mort! Vive Pierrot!

CHARLES *(tombant à genoux et baisant la main de son père)*. — Papa! Papa! Papa!

Par la fenêtre ouverte une chanson monte, chantée par un faubourien sortant de la guinguette et montant le faubourg du Temple. C'est sur l'air de : Dis-moi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? *la chanson populaire écrite par Béranger sur Emile Debraux, « le pauvre Emile », qui passa comme une ombre.*

Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs chagrins m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

A ces derniers vers, Charles a relevé la tête. Il écoute. Il lui semble que Deburau, mort, entende la chanson. Hébété, balbutiant, Charles répète machinalement comme un enfant en regardant son père :

De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

MADAME COCHE. — Non, personne, Monsieur Charles, ni le roi ni les grands n'auront été plus aimés que celui qui dort là!...

La voix s'éloigne. Et sur ces deux Pierrots, l'un expiré, l'autre vivant, le rideau tombe.

JULES CLARETIE,
de l'Académie Française.

(Illustrations de S. Macchiati).

LE MONDE EST PLEIN DE PIERROTS

Pas de farine, mais mêmes grimaces : la paresse, l'envie, l'avarice, l'amour... (Page 344, col. 2)

M^me^ CATULLE MENDÈS (1)

Cl. Reutlinger

HOMMAGE

A ton autel verdi sous les lierres caché,
Amour, ô maitre enfant fragile et tutélaire
Par qui m'est imposé d'être heureuse et de plaire,
Reconnais en mes dons l'offrande de Psyché.

Voici mon corps qui plie et mon cœur sans péché
Plus chargé de trésors qu'une riche galère,
Ma douceur souveraine et ma belle colère
Et mon visage où le dernier pleur a séché.

J'apporte aussi vers toi des nouvelles du monde,
Ton nom règne, nul mal ne vit qu'il ne confonde,
Chant du silence, il est le silence du bruit.

Le jour il est mystère, il est soleil la nuit,
Et ton grand ennemi, le Mensonge lui-même,
Amour ! ne sait jamais s'il ment ou bien s'il aime.

M^me^ CATULLE MENDÈS.

(1) M^me^ CATULLE MENDÈS, *femme de l'éminent poète, et dont nos lecteurs ont déjà admiré un poème, est un écrivain du plus rare talent. Son volume* Les Charmes, *l'a placée au premier rang des poètes contemporains.*

25e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PIERROT EN AFRIQUE,

PARADE jouée aux Funambules par DEBUREAU.

DESSINS DE M. CHAM.

LE TRIOMPHE DE PIERROT.

1.50

Page 247

PIERROT EN AFRIQUE,

MIMODRAME

Orné de changements à vue, combats de sabre à quatre, moulinets, sauts de carpe et autres divertissements africains.

L'Afrique est transportée aux Funambules, la colonie française occupe un littoral de huit pieds carrés (vieille mesure). La Casauba est peinte à la détrempe, le désert est d'un effet surprenant; il règne de la première à la seconde coulisse de droite.

Abd-el-Kader commande une armée de marchands de pommes de terre frites et de négociants en sucre d'orge.

Les Français sont figurés par une noble génération de marchands d'allumettes chimiques allemandes.

Les femmes du sérail exhalent une odeur asiatique de hareng et de picton à 8.

Donc — nous sommes en Algérie, à Constantine ou ailleurs. — La ville est aux champs, les Français qui l'assiégent se battent comme des Turcs. Deux Maures — vivants, — qui ont seuls échappé au carnage, viennent raconter les malheurs de leur patrie.

711

De ces deux guerriers, l'un n'est rien moins qu'Abd-el-Kader... il vient en boitant, car il est blessé au bras droit... La blessure est grave, la princesse *** déchire un morceau de son vêtement pour en couvrir la plaie du sultan. — Combien la décence n'eût-elle pas eu à souffrir si Abd-el-Kader fût arrivé criblé de blessures!!

L'orchestre des Funambules exécute un de ces jolis petits airs sans nom qu'on n'entend que là, — ou bien au Théâtre-Français.

Abd-el-Kader, ainsi que la pantomime expressive vous le fait comprendre, est passionnément amoureux de la princesse ***, mais affreusement jaloux d'un aimable voyou arabe que vous apercevez dans le fond. Une rixe est inévitable, lorsqu'un prisonnier frrrançais vient faire diversion à la scène.

Le prisonnier, c'est Pierrot-Debureau, qui s'est trop avancé sur les derrières de l'armée.

Tout enfariné qu'il est, Pierrot n'est pas blanc; les Arabes se proposent de pratiquer à son endroit une fastidieuse décapitation.

Par bonheur les quatre marchands d'allumettes, qui représentent l'armée française, se font jour au travers des titis arabes, et Pierrot retrouve sa liberté.

Les Algériens abandonnent la princesse ***, que Pierrot présente à son capitaine comme une femme fort aimable et très-peu sauvage.

712

Engourdi par un regard oriental et voluptueux, le galant militaire est entièrement subjugué.

La belle, qui a laissé ses z'-hardes dans la Casauba, demande un sauf-conduit que le capitaine s'empresse de lui accorder.

712

711

L'officier écrit ce sauf-conduit de sa propre main; Debureau, indiscret et léger comme un véritable pierrot, le lit de ses propres yeux, ce qui donne lieu à la scène mimique ici représentée.

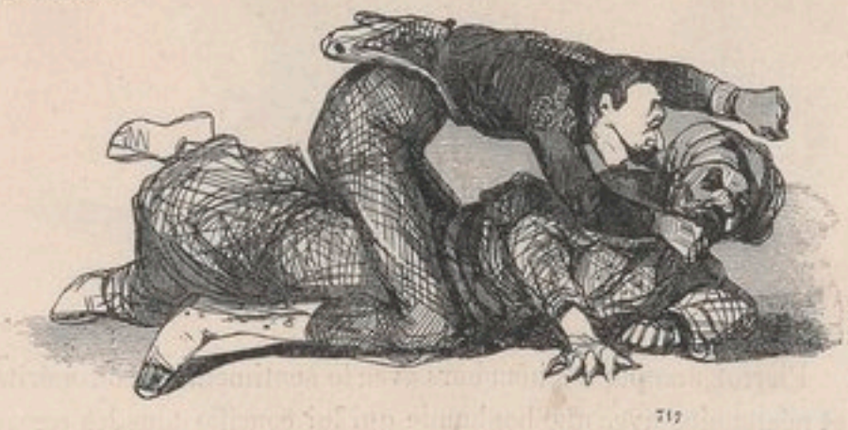
715

Cependant l'armée française, continuant sa moisson de lauriers, se dirige vers le palais du dey d'Alger, qui vit encore (les auteurs des Funambules sont peu forts sur l'histoire ou peu scrupuleux).

Le malheureux dey s'enfuit, seul, à pied, comme un simple marchand de dattes, laissant ses trésors, ses femmes et ses

716

esclaves à la merci du vainqueur; mais il tombe dans les mains de Pierrot.



717

Ici les amateurs du genre applaudissent un admirable combat de savate qui se termine par une véritable roulée.

Pierrot mime parfaitement la scène que tout le monde connaît.

CHAUVIN, *criant à son camarade Gannivet.* — Arrive donc! arrive donc! je tiens le dey d'Alger, je l'ai fait prisonnier!

GANNIVET. — Bon! amène-le...

CHAUVIN. — Je ne peux pas, il ne veut pas me lâcher.... Arrive donc!

Bientôt les Arabes accourent à l'aide de leur sultan, Pierrot tire son coupe-chou et se prépare à une lutte à mort.

718

L'arme se brise dans sa main vaillante; accablé par le nombre, mais toujours frrrançais, le fusilier se saisit d'un manche à balai oublié sans doute par le concierge du palais, et tient tête à quatre Bédouins altérés de son sang.

719

Héros de Pixérécourt, ombres errantes sur le boulevard du crime, et vous, Tautin, Térigny, Gougibus (1), vous tressaillez au bruit de ces combats à quatre, de ces combats à moulinet qui firent trente ans votre gloire!

(1) Anciens acteurs des vieux mélodrames.

Pierrot écrase ses adversaires, ou plutôt les assomme, et rejoint le corps d'armée.

Étourdie par le bruit du canon et par la fusillade, épouvantée par les cris des mourants, la belle sultane s'enfuit à rebrousse-poil : c'est-à-dire que, malgré les tendres sentiments que son cœur éprouve pour le charmant officier d'infanterie, dans son trouble elle se jette au milieu des féroces Bédouins.

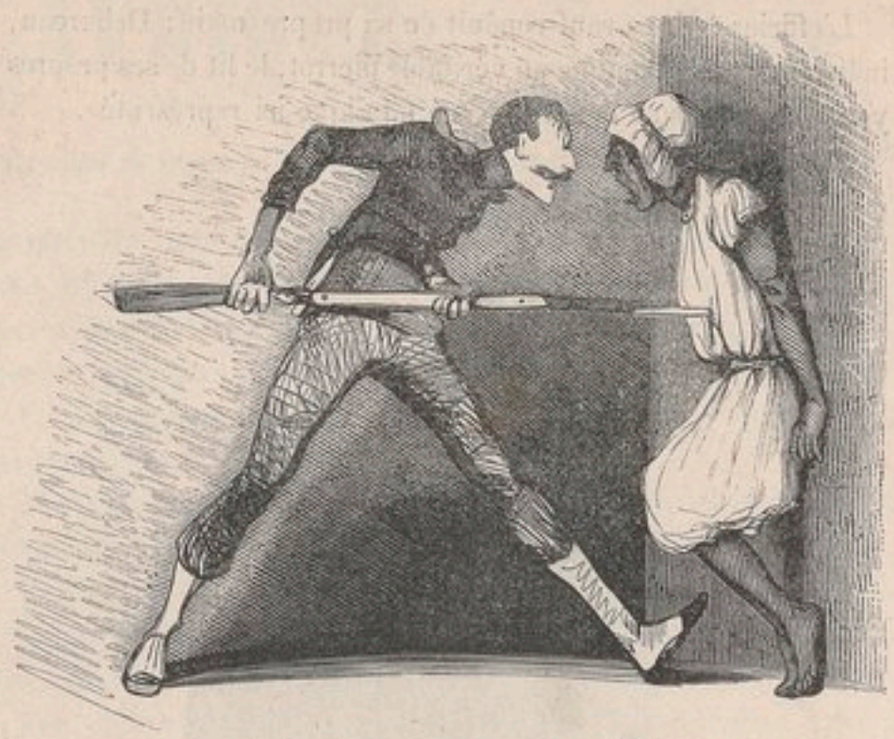
Abd-el-Kader s'en saisit, et va l'emporter dans sa tanière, lorsqu'un jeune Arabe, rallié aux intérêts de la France, tire bravement en l'air et brûle la cervelle au tyran africain.

720

Pierrot, qui n'en a pas fini avec la gloire et la victoire, continue à se distinguer et devient — comme Henri IV — le point de mire, — le but d'un nouveau Ravaillac, d'un fanatique mahométan, au poignard duquel il échappe à force de grimaces.

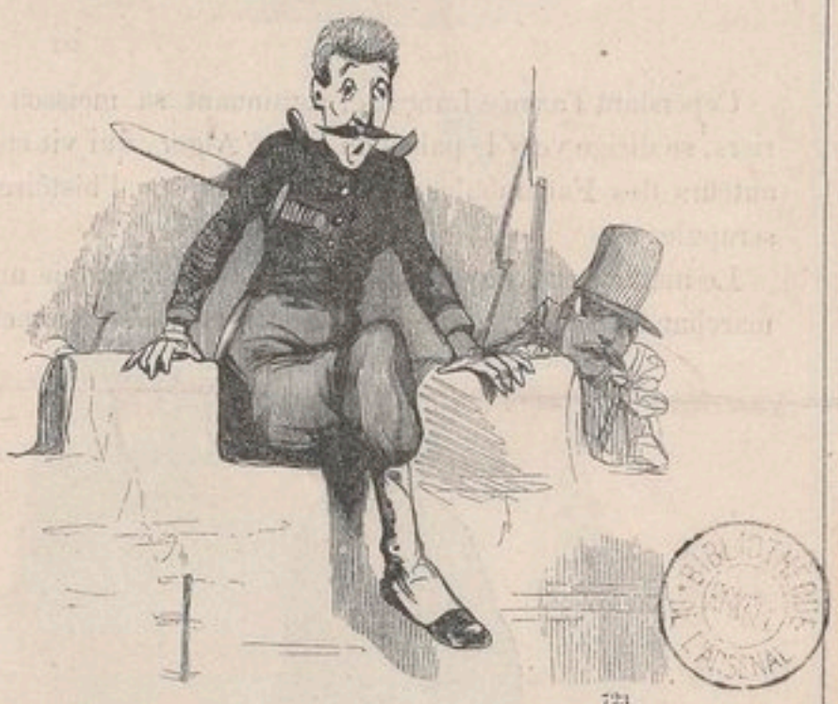
721

Las d'une lutte qui pouvait fort mal finir, Pierrot prend un parti définitif, il embroche son assassin.



722

Le fort est assiégé, Debureau monte à l'assaut et entre le premier dans la place.



723

Il est nommé dey d'Alger et de Navarre, porté en triomphe, fêté, adulé, et revêtu des insignes de ses hautes fonctions.

724

Pierrot accepte ces honneurs avec le sentiment de son mérite, et néanmoins avec une bonhomie qui lui concilie tous les cœurs.

SATAN

OU

LE PACTE INFERNAL.

DESSINS DE M. EUSTACHE.

Pour bien connaître Debureau, il faut le voir dans un rôle Pierrot primitif. Voici une de ses dernières parades.

Un jeune villageois est amoureux de Colombine, — fille de Cassandre. Le père surprend les amoureux dialoguant des bras et des jambes (seul dialogue permis aux Funambules). — Sa présence les fait fuir, mais Némorin revient après le départ du tyran domestique et se livre au désespoir... Satan, M. le Diable lui-même, en personne, sort d'un trou et vient proposer à l'amant un petit contrat synallagmatique, en vertu duquel, en échange du bonheur, le villageois vend son âme.

728

Le contrat signé, Némorin est, par la grâce du diable, transformé en Arlequin... Les deux contractants se quittent les meilleurs amis du monde, et M. Satan reprend le chemin de ses domaines.

Arlequin frétille dans sa nouvelle peau, essaie son pouvoir et enlève Colombine.

Ici, force coups de batte qui produisent des changemeuts à vue et d'autres miracles de toutes sortes.

Cassandre et son futur gendre, l'inévitable marquis, se mettent à la poursuite des fugitifs ; ils sont accompagnés de Pierrot, le groom, l'homme de confiance, le factotum de Cassandre. Lassés d'une course inutile, ils reviennent au gîte et se reposent assis chacun sur une borne, lorsque paraît un effroyable spadassin qui leur cherche dispute et paraît surtout en vouloir à la vie du marquis. Celui-ci le renvoie à Cassandre, qui le renvoie à Pierrot. — Pierrot paraît peu disposé à la chose...

Cependant il se décide et choisit le pistolet.

729

Les deux adversaires sont en présence, le spadassin doit tirer le premier. — Le coup part et Pierrot reçoit la balle... dans son bonnet qui est emporté à cent pas, mais qui revient fidèlement se replacer sur la tête de son maître.

Colombine, effrayée par la détonation et craignant pour les jours de son amant, sort de sa cachette et vient se jeter dans les bras d'Arlequin.

Grand combat, tiraillements pratiqués sur la malheureuse amante que s'arrachent Cassandre, le marquis, Pierrot et Arlequin. Celui-ci reste vainqueur, Cassandre et le marquis sont chassés et rossés.

Cassandre est de plus blessé par Pierrot, qui s'est tourné contre son maître et a pris parti pour les amants.

Pierrot, bourrelé de remords, pleure sa faute et finit par essuyer ses larmes afin d'aider un rôtisseur à recharger sa manne que, dans la bagarre, il a laissée tomber. Mais au moment où il accomplit cette bonne action, il aperçoit Arlequin et Colombine qui se promènent sur le champ de bataille : ses remords se réveillent et il laisse tomber le panier.

730

Abd-el-Kader est probablement enterré, probablement l'ex-dey se retire dans le désert ou prend le parti de venir embaumer de pastilles du sérail les carrefours parisiens; probablement encore l'officier épouse la sultane favorite. — L'auteur laisse toutes ces conjectures s'établir dans la tête du spectateur. — Pierrot, Pierrot seul occupe la scène, — et vraiment c'est justice, car Pierrot est on ne peut plus divertissant.

Le voici installé dans les fonctions de sultan, qui consistent, comme chacun sait, à fumer le chibouke, à contempler les houris de son harem et à s'égayer de leurs danses légères.

De charmants pages africains, choisis par la direction du théâtre dans la riche population du faubourg Saint-Antoine, apportent au monarque et sa pipe culottée et de magnifiques coussins pour reposer ses augustes membres.

725

Puis vient un repas splendide auquel Pierrot fait tant d'honneur que son abdomen prend immédiatement des proportions colossales.

726

Cette faculté du *couscoussou* de développer ainsi les régions intestinales, peut-être aussi l'ennui qui accable les grands de la terre, et certainement l'amour de la gloire, qui ne meurt jamais dans un cœur vrrrraiment *francé*, dégoûtent Pierrot du rang suprême : il a *gouverné sans peur*, il *abdique sans crainte*.

Mais toujours désireux d'assurer le bonheur de ses sujets, il les réunit et leur fait connaître les charmes du cancan; cette danse de caractère, qui va se répandre du Môle algérien aux extrémités du désert, et former le lien de deux peuples si bien faits pour s'estimer, est par lui exécutée avec tout le chic, avec tous les gestes qui ont immortalisé le nom de M. Alexandre Chicard de Paris.

727

Analyser une pièce des Funambules, c'est une absurdité aussi grande que la pièce elle-même, nous en convenons; mais pour donner une idée de Debureau, de ce grimacier spirituel, de ce Pierrot bien supérieur à sa position acrobatique; en un mot, pour servir de cadre aux poses et gestes de ce véritable acteur jeté par le sort sur les plus méchants tréteaux de Paris, il fallait bien suivre autant que possible le fil de la parade dans laquelle nous l'avons fait figurer.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

Les Contes du Grand-Papa, beau volume grand in 8°, composé de 40 contes, par MM. T. Castellan, — Ortaire Fournier, — Léon Guérin, — Michelant, — Madame Foa, et autres, orné de 40 lithographies, par MM. V. Adam, — Beaume, — Charlet, — Jules David, — Grenier, — Madou, et autres artistes. Prix, 10 fr.

Les Contes de la Bonne Maman, publiés l'an dernier et exécutés par les mêmes auteurs et artistes, ont été traduits en espagnol et en italien; l'édition française en est déjà complétement épuisée.

77

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. L'ARSENAL

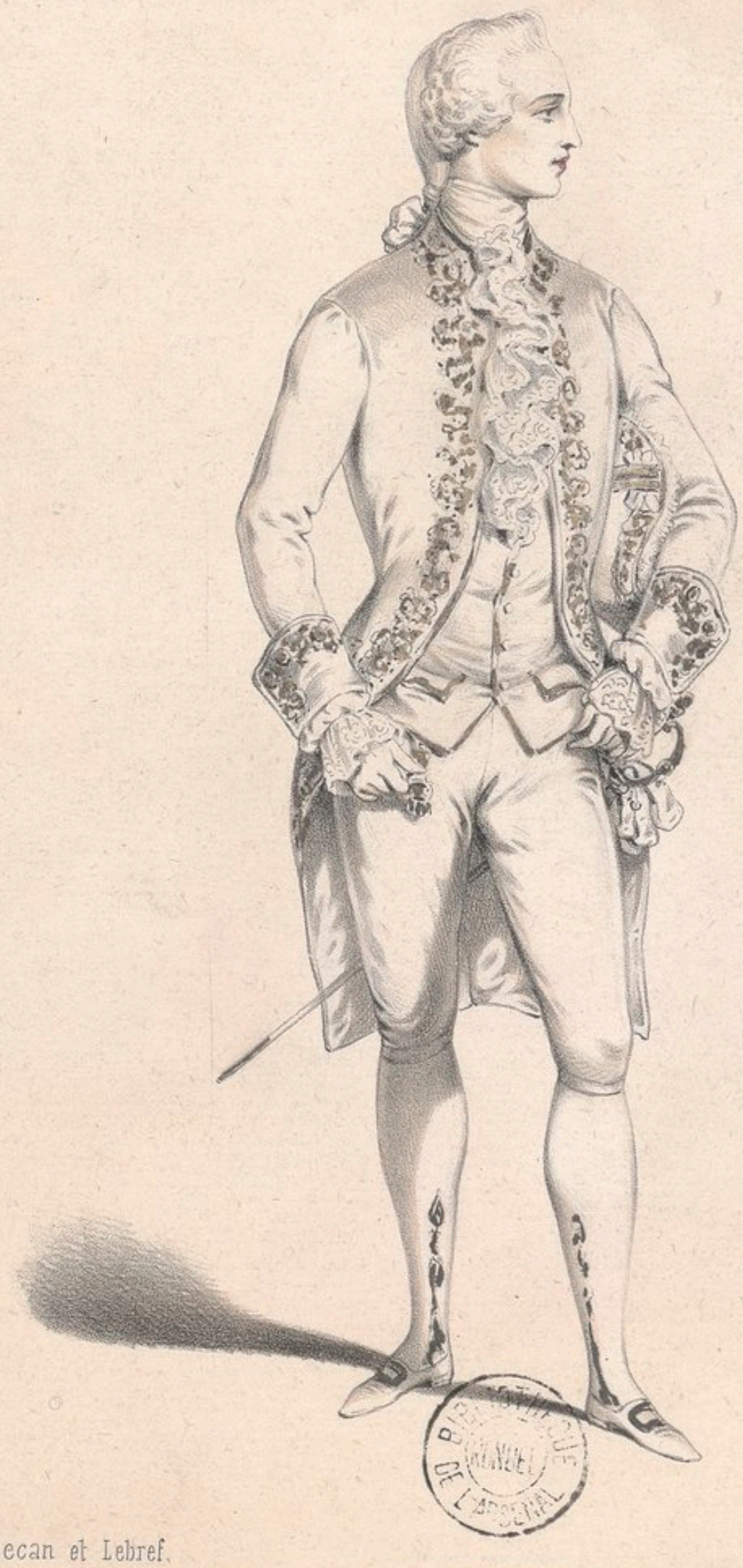
78

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ARSENAL

xxu 154

J/v at vieno Chen et ar 20 m/m
vern dedui
Maillol

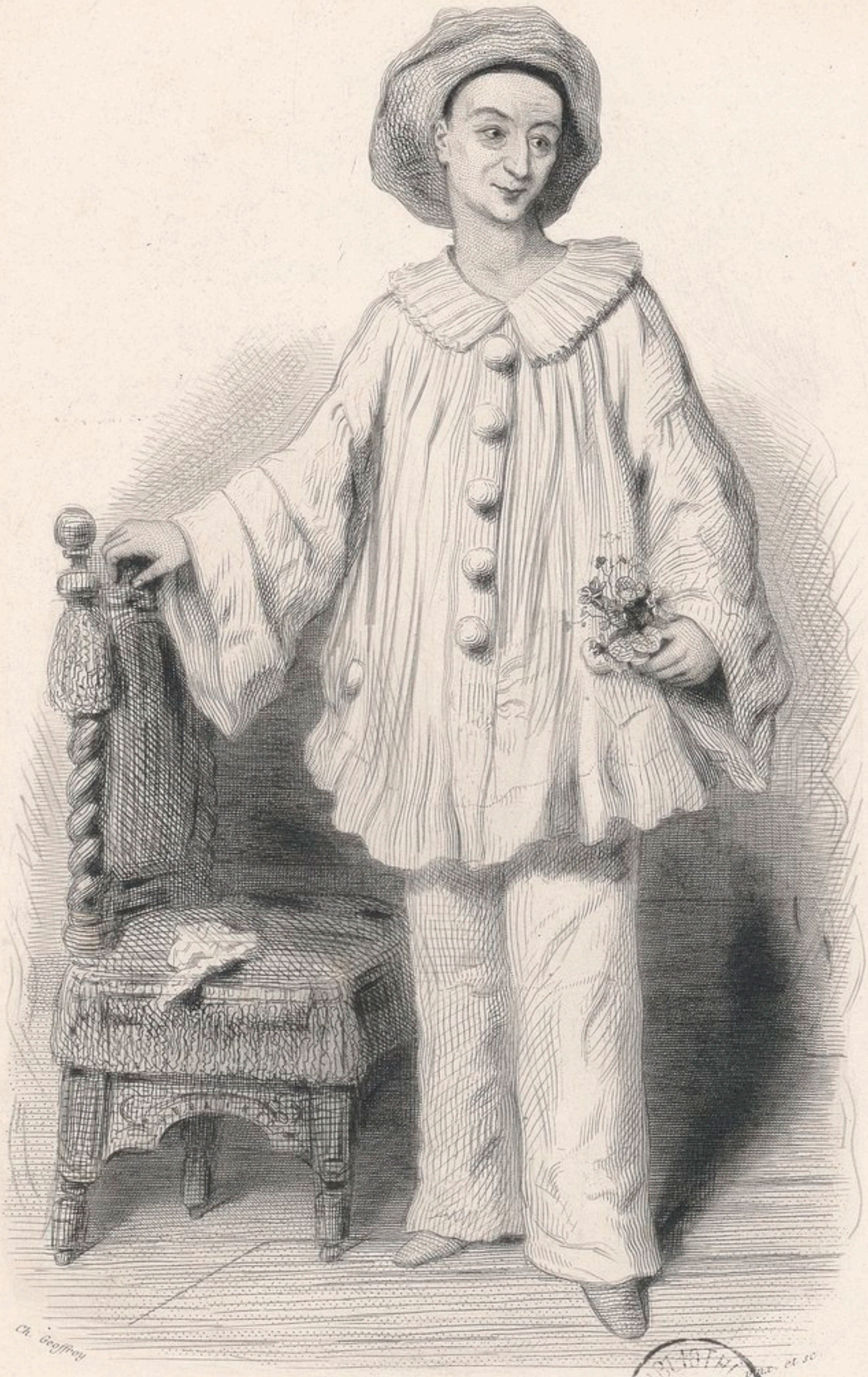
80



Imp Decan et Lebref. 390.

PAUL, rôle de PIERROT MARQUIS.

L'ARTISTE



Ch. Geoffroy

Imp. Saravin.

PAUL LEGRAND

Dechaume, Libraire-Éditeur rue Charlot, 63.

83

LES TROIS PIERROTS

OU

PIERROT-LE-RUSÉ, PIERROT-LE-NAIF, PIERROT-LE-DÉVOUÉ

GRANDE PANTOMIME EN DOUZE TABLEAUX,

PRÉCÉDÉE DE

LE DIRECTEUR ET L'AUTEUR, PRÉFACE,

ET DE

LE BAPTÊME DES PIERROTS, PROLOGUE,

PAR M. AUGUSTE JOUHAUD,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FUNAMBULES, LE 6 NOVEMBRE 1850.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PIERROT-LE-RUSÉ	M. Deburau.
PIERROT-LE-DÉVOUÉ	M. Paul Legrand.
PIERROT-LE-NAIF	M. Alexandre Guyon.
CASSANDRE	M. Laplace.
PIERROT PÈRE	M. Philippe.
LÉANDRE, amant d'Isabelle	M. Orphée.
ARLEQUIN, valet de Léandre	M. Vautier.
LE PRINCE KIKI	M. Derudder.
MUFF-TALL, interprète	M. Frédérick.
LE DIRECTEUR	M. Alexis.
L'AUTEUR	M. Samson.
GILLES	M. Mousseron.
UN VIEUX MUET	M. Victor.
ISABELLE, pupille de Cassandre	Mme Latour.
COLOMBINE, suivante d'Isabelle	Mlle Estelle.
LA PRINCESSE KIKI	Mme Lefebvre.
GILLETTE	Mme Lequien.
LA BONNE DESTINÉE	Mlle Hineaux. / Mlle Julia.
LA MAUVAISE DESTINÉE	Mlle Jenny.

Une Dame d'honneur.

Suite du Prince, Valets, Insulaires, Paysans, etc.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

LE DIRECTEUR ET L'AUTEUR. — PRÉFACE.

Le cabinet du Directeur.

Un directeur ne sait à quel saint se vouer pour faire de l'argent... quand un auteur se présente et lui offre une pantomime en douze tableaux, intitulée : *Les Trois Pierrots*. Dans cette pantomime on s'est efforcé de sortir des chemins battus; on ne s'est point borné, comme dans toutes les pantomimes passées et présentes, à faire courir Léandre après Isabelle, Arlequin après Colombine, et Cassandre après tout le monde; mais on y trouve des caractères tracés, une intrigue suivie, des situations, des péripéties. Le directeur est enchanté et croit avoir trouvé sa poule aux œufs d'or.

LE BAPTÊME DES PIERROTS. — PROLOGUE.

Une place de village, l'église au fond.

Pierrot père est inquiet, il écoute... Gilles, son ami, paraît bientôt avec un enfant nouveau-né dans ses bras; Pierrot père est enchanté de l'être... Sa joie est bien plus grande encore quand Gilles lui apporte un deuxième héritier, puis un troisième !... — Pierrot veut que ses trois enfants soient baptisés de suite, et qu'ils portent le nom de *Pierrot* comme leur père. — On se rend à l'église. — Pendant ce temps, la Bonne et la Mauvaise Destinée jouent à pile ou face les trois bambins qui viennent de naître. Pierrot-le-Rusé échoit en partage à la Bonne Destinée, ce qui veut dire qu'il aura du bonheur; la malice sera le fond de son caractère. Pierrot-le-Dévoué, qui possède un cœur d'or, devient le lot de la Mauvaise-Destinée, c'est-à-dire qu'il sera toujours malheureux. Quant à Pierrot-le-Naïf, la Bonne et la Mauvaise-Destinée se le partagent, c'est-à-dire qu'il sera tour à tour heureux et malheureux. — On sort de l'église; les Pierrots sont baptisés. Pierrot père les remet, quoiqu'à regret, entre les mains d'une nourrice; les deux Destinées étendent leurs baguettes sur les trois enfants, et Pierrot père rentre chez lui pour donner ses soins à sa femme, et rafraîchir les gens du baptême.

PREMIER TABLEAU. — CHEZ CASSANDRE. — LES TROIS PIERROTS A VINGT ANS.

Un arrière-magasin.

Isabelle travaille, Léandre écrit; c'est par amour pour Isabelle qu'il est devenu le commis de Cassandre. Cassandre fait remplir de marchandises une caisse destinée à un riche étranger, le prince Kiki. Il appelle ses Pierrots pour porter la caisse, car il en a trois à son service. Les trois Pierrots paraissent; Cassandre gronde Pierrot-le-Dévoué, fait amitié à Pierrot-le-Rusé, et donne un coup de pied à Pierrot-le-Naïf. Il n'en faut que deux pour porter la caisse; on tire au sort, c'est Pierrot-le-Rusé qui ne portera rien. Cassandre veut faire épouser Pierrot-le-Dévoué à Colombine, mais Colombine aime Arlequin; enfin, pressée par Cassandre, elle consent à épouser Pierrot-le-Dévoué. Le prince Kiki, empereur de l'île de Topinambourg, arrive avec son interprète, pour s'informer si les objets qu'il a achetés sont prêts à lui être livrés. Cassandre lui fait voir la caisse; les Pierrots se disposent à la porter, et le prince Kiki s'éloigne, mais non sans avoir remarqué Pierrot-le-Rusé.

DEUXIÈME TABLEAU. — LA BOÎTE AUX LETTRES.

Une place publique.

Léandre, chassé par Cassandre, qui a découvert son amour pour Isabelle, se décide à écrire à celle qu'il aime. — Les trois Pierrots arrivent; Pierrot-le-Dévoué et Pierrot-le-Naïf portent la caisse; ce dernier n'en peut plus; Pierrot-le-Rusé ne porte que les factures, et trouve très-étonnant que ses frères soient fatigués. — Pierrot-le-Dévoué prend en pitié Pierrot-le-Naïf, et veut porter seul la caisse. — Pierrot-le-Rusé a été chargé par Cassandre de surveiller Léandre; celui-ci revient avec une lettre, qu'il va jeter dans la boîte. Pierrot-le-Rusé, qui n'a pu lui escamoter le billet, détache la planche sur laquelle on lit : *Boîte aux lettres*, se cache derrière et reçoit dans la bouche la lettre que Léandre croit jeter dans le trou. Cassandre survient avec une lanterne; — Pierrot-le-Rusé lui fait voir la lettre qu'il a interceptée, Cassandre se dispose à la lire, mais Léandre voit sa lettre

entre les mains du tuteur, et montre à Pierrot-le-Rusé une bourse qu'il lui donnera, s'il parvient à empêcher que Cassandre ne lise son billet. Pierrot-le-Rusé, en éclairant, met le feu à la lettre ; Cassandre se fâche, le gronde, et Pierrot-le-Rusé va rejoindre ses frères chez le prince Kiki.

TROISIÈME TABLEAU. — LE PRINCE KIKI.

Un riche salon.

Les Pierrots apportent la caisse dans l'hôtel du prince Kiki, à Paris. Le prince reconnaît Pierrot-le-Rusé, lui sourit, et lui fait proposer par son interprète de l'emmener avec lui dans l'île de Topinambourg ; il répond de sa fortune. Pierrot-le-Rusé accepte ; le prince charge Pierrot-le-Dévoué d'inviter à dîner, en son nom, Cassandre, Isabelle et Colombine. Ce repas, que le prince leur offre, sera pour Pierrot-le-Dévoué un repas de fiançailles.

QUATRIÈME TABLEAU. — LES STATUES VIVANTES.

Un jardin aux statues.

Léandre et Arlequin, qui ont appris que leurs maîtresses devaient se rendre chez le prince Kiki, se sont glissés dans le jardin. — Pour pouvoir assister au repas sans être remarqués, les amants imaginent de se placer sur les piédestaux de deux statues, dont l'une représente un Léandre en pierre, et l'autre un Arlequin. Les trois Pierrots viennent aider les valets du prince dans les préparatifs du dîner. Cassandre se rend à l'invitation du prince, suivi d'Isabelle et de Colombine. Le prince paraît bientôt : on se met à table. Léandre et Arlequin, déguisés en statues, assistent au repas, et boivent et mangent au préjudice des invités. Le prince annonce à Cassandre qu'il lui enlève Pierrot-le-Rusé. De trois Pierrots, il n'en restera donc plus qu'un à Cassandre, puisque Pierrot-le-Dévoué se marie avec Colombine. Tout à coup Arlequin et Léandre roulent sur la table en voulant s'emparer des biscuits. Fureur du prince ; Cassandre prend congé de lui, et s'éloigne avec Isabelle, Colombine et ses deux Pierrots. Le prince ne garde auprès de lui que Pierrot-le-Rusé.

CINQUIÈME TABLEAU. — PIERROT-LE-DÉVOUÉ DANS SON MÉNAGE.

Une pauvre mansarde.

Pierrot-le-Dévoué travaille; il écoute si sa femme dort encore, lui prépare ses pantoufles, son déjeuner. Colombine se lève, témoigne sa mauvaise humeur; Pierrot veut l'embrasser, elle le repousse; il lui sert son déjeuner, mais il n'y a pas de pain; elle se fâche, le rudoie... Il faut en aller chercher... Mais, hélas! pas d'argent... Sa colère redouble... Son mari cherche à la calmer, et pour lui acheter du pain, va rendre un pantalon qu'il a raccommodé, car Pierrot-le-Dévoué est tailleur en vieux. — Colombine déplore son sort; quand Arlequin, qui a vu sortir Pierrot, s'introduit dans la maison... Pierrot revient; exaspéré, il chasse Arlequin, menace sa femme!... Celle-ci fuit épouvantée!... — Bientôt des cris se font entendre, les voisins et Pierrot-le-Naïf accourent!.... Quel malheur! madame Pierrot s'est jetée dans la rivière!... Pierrot-le-Dévoué n'a plus qu'une pensée : la sauver ou mourir!... Il court, la ramène sans connaissance, presque morte, la dépose sur le lit et s'arrache les cheveux de désespoir!... c'est avec peine que l'on parvient à l'arracher à ce triste spectacle.

SIXIÈME TABLEAU. — LE ROYAUME DE TOPINAMBOURG.

Une île sauvage.

La princesse Kiki attend le retour de son illustre époux. Muff-Tall vient lui annoncer, non le prince, mais un étranger qui a toute sa confiance... c'est Pierrot-le-Rusé... A sa vue, la princesse se trouble... De son côté, Pierrot est frappé des charmes de madame Kiki. — Muff-Tall va tout disposer pour la fête que l'empereur veut donner à l'occasion de son arrivée, et de l'installation au ministère des finances de son protégé Pierrot-le-Rusé, car Pierrot a choisi les finances. — Restés seuls ensemble, la princesse et Pierrot ressentent bientôt les atteintes de la plus touchante sympathie... Ils soupirent... leurs cœurs se sont compris... — Le bruit des fanfares interrompt leurs doux épanchements. — Cortége, danse, etc. — Après le ballet, la princesse donne rendez-

vous à Pierrot dans l'île des Écriteaux. — Pierrot-le-Dévoué, qu'on a pris par charité à bord d'un vaisseau marchand, arrive dans le dénûment le plus complet, pour implorer des secours de son frère; celui-ci le repousse et le fait chasser. Pierrot-le-Dévoué s'éloigne en maudissant son frère.

SEPTIÈME TABLEAU. — LES DEUX DESTINÉES.

Des nuages.

La Bonne et la Mauvaise Destinée se rencontrent. La Mauvaise Destinée, touchée des précieuses qualités de Pierrot-le-Dévoué, et n'ignorant pas qu'il arrive dans la vie une époque où la destinée de l'homme change, propose à la Bonne Destinée de prendre sous sa griffe Pierrot-le-Rusé, et de céder Pierrot-le-Dévoué à la Bonne Destinée. De cette façon, Pierrot-le-Dévoué aurait à son tour du bonheur, et Pierrot-le Rusé du guignon. — Quant à Pierrot-le-Naïf, elles le jouent à la courte paille; il échoit à la Bonne Destinée. — Marché conclu. — Elles se séparent.

HUITIÈME TABLEAU. — L'ILE DES ÉCRITEAUX.

Une île déserte.

Pierrot-le-Rusé se rend dans l'île des écriteaux, ainsi nommée parce que c'est au moyen d'écriteaux que les habitants se communiquent leurs pensées. — La princesse vient au rendez-vous. — Scène d'amour exprimée par des écriteaux qu'ils déploient, chacun à son tour. — Mais le prince Kiki surprend les coupables, et ordonne à ses gens de s'emparer du traître, de lui reprendre tout ce qu'il lui a donné, et de le jeter à la mer, dans un sac, avec un boulet. Ces ordres sont exécutés, et le pauvre Pierrot, déjà sous l'influence de sa mauvaise destinée, est dépouillé et précipité dans les flots.

NEUVIÈME TABLEAU. — LE MÉNAGE MODÈLE.

Une petite chambre.

Colombine travaille; à son tour, elle épie le lever de son

86

mari. — Pierrot-le-Dévoué se lève, elle court à lui, l'embrasse, lui donne à déjeuner. Pierrot est émerveillé du changement qui s'est opéré dans le caractère de sa femme; il est le plus heureux des hommes, tout lui sourit... Une pensée pourtant vient troubler son bonheur: *Arlequin!*..Colombine, qui l'a deviné, prend un charbon, et trace ces mots sur la cheminée: *Arlequin s'est éloigné pour toujours!*... joie de Pierrot. — Des pratiques arrivent, et lui apportent de l'argent... Il est complétement sous l'influence de sa bonne destinée. — On entend crier dans la rue l'annonce d'une loterie qui renferme un lot de 800 mille francs, à 5 francs le billet. — Pierrot-le-Dévoué court acheter un numéro.

DIXIÈME TABLEAU. — UNE FÊTE FORAINE.

Une place de village.

Tableau animé d'une fête de village. — Pierrot-le-Naïf joue à tous les jeux, gagne presque partout. Cassandre arrive avec Isabelle; Léandre les suit à distance, et profite d'un moment de tumulte, causé par l'incendie d'une barraque, pour prendre le bras d'Isabelle, et se sauver avec elle. Cassandre et Pierrot-le-Naïf courent après les fugitifs.

ONZIÈME TABLEAU. — LA FORTERESSE.

L'intérieur d'un fort.

Pierrot-le-Rusé, qui a été arrêté au moment où, au moyen d'un couteau, il était parvenu à se débarrasser de son sac et de son boulet, est conduit dans une forteresse, et condamné par le prince Kiki à recevoir trois cents coups de bâton. — Un vieux muet est chargé de la garde du prisonnier. — La princesse Kiki, ne pouvant sauver celui qu'elle aime, lui apporte quelques consolations... Un panier d'excellent vin... Pierrot en profite pour griser son gardien, lui prend ses habits, l'affuble des siens, et s'évade!.. Bientôt les gens du prince arrivent pour exécuter la sentence... Ils s'emparent du muet qu'ils prennent pour Pierrot, et se disposent à lui

administrer la bastonnade, quand un coup de feu se fait entendre!... C'est l'alarme qui est donnée!... et tout le monde se met à la poursuite de Pierrot.

DOUZIÈME TABLEAU. — LES TROIS PIERROTS SONT TOUJOURS FRÈRES.

Un somptueux hôtel.

Pierrot-le-Dévoué est riche, il a gagné le lot de 800 mille francs. Il a pris chez lui, en qualité d'intendant, son frère, Pierrot-le-Naïf. — On s'occupe des préparatifs d'un bal donné par Pierrot-le-Dévoué. Colombine paraît en riche toilette. — Les invités arrivent... C'est Léandre, d'abord... puis Cassandre et Isabelle... — Pierrot-le-Dévoué et Colombine intercèdent auprès de Cassandre pour Léandre et Isabelle. Cassandre est inexorable, jamais il n'acceptera Léandre pour le mari de sa pupille, parce que Léandre n'a pas d'argent... — N'est-ce que cela? exprime Pierrot-le-Dévoué, et il dote Isabelle et Léandre... Cassandre consent alors, et nos amants sont au comble du bonheur. — Mais la musique du bal se fait entendre; tout le monde court prendre part au plaisir. Pierrot-le-Dévoué resté seul est averti qu'un homme désire lui parler... Qu'il entre... C'est Pierrot-le-Rusé accablé de misère!.. Pierrot-le-Dévoué se sent ému à son aspect, mais il se rappelle la manière indigne dont son frère l'a traité, et impose silence à ses bons sentimens... — Pierrot-le-Rusé vient à son tour implorer des secours de son frère, et se jette à ses pieds. — Pierrot-le-Dévoué n'y résiste plus, son bon cœur l'emporte, et il ouvre ses bras à Pierrot repentant. — La contre-danse a cessé. — Un coup de tam-tam se fait entendre... Le fond s'ouvre, et laisse voir, dans une gloire resplendissante, la Bonne Destinée, entourée de ses sylphes et de ses génies; elle vient annoncer aux Pierrots qu'elle les a pris tous les trois sous son aile protectrice, qu'ils seront désormais heureux tous les trois, et les Pierrots qui paraissent tout à coup, sous de brillants costumes, vont se placer, leurs bras entrelacés, sous l'égide de leur Bonne Destinée.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE L'ARSENAL

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, 46, rue Saint Louis, au Marais.

LA

REINE DES CAROTTES,

PANTOMIME FANTASTIQUE,

EN DOUZE TABLEAUX,

DE MM. CHAMPFLEURY ET-MONNIER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 27 SEPTEMBRE 1848,

AU THÉATRE DES FUNAMBULES.

PIERROT.....	MM.	DEBURAU.
CASSANDRE.....		ALEAUME.
LE JUGE.....		ANTOINE.
POLICHINELLE.....		DERUDDER.
CAROTTIDOR.....		PHILIPPE.
COLOMBINE.....	Mmes	BÉATRIX.
LA SORCIÈRE.....		LEFEBVRE.
LA REINE DES CAROTTES..		CAROLINA.

PREMIER TABLEAU.

Amour et Légumes.

Pierrot était jardinier, mais de ces jardiniers comme on en voit rarement dans sa profession. Tous les matins, il allait arroser ses légumes, faisait la toilette des plates-bandes, enlevait soigneusement chaque petite pierre qui s'était introduite dans la terre.

Il faisait surtout une guerre acharnée aux insectes, aux taupes; mais quand il fallait arracher de terre les légumes, Pierrot en pâlissait ou s'y reprenait à trois fois.

Les longues racines sortant de terre lui semblaient aussi tristes à voir qu'un homme écrasé, dont les intestins se répandent.

Il semblait aussi à Pierrot que chaque fois qu'il passait près de son potager, des voix mystérieuses se faisaient entendre : c'était comme des cris de joie et de fête lorsqu'il donnait, avec son arrosoir, un baptême aux légumes.

Cette grande passion troublait la tête de Pierrot, qui oubliait Colombine; il la laissait exposée aux assiduités de Polichinelle, un gai compère, qui, profitant de la passion de Cassandre pour la bouteille, abusa de ce moyen pour entrer dans ses bonnes grâces.

Heureusement, Colombine avait assez de sens pour démêler que Polichinelle n'était pas un époux convenable; mais la pauvre fille eût voulu que Pierrot ne dépensât pas toutes ses provisions d'amour auprès des légumes.

Effectivement, celui-ci entrait la tête pleine de chimères, ne voyait personne, était maladroit, cassait la tête de ses voisins avec ses instruments de travail.

— Ne ferais-tu pas mieux, rêve-creux, lui dit un jour Cassandre, de préparer le repas du soir ?

Mais la journée avait été chaude; le soleil avait semblé prendre pour point de mire le corps du jardinier.

Au lieu de préparer le repas, il fit la sieste. Pendant son sommeil, Pierrot aperçut la Reine des Carottes, entourée de sa cour ; la Reine paraissait mécontente.

Elle répliqua crûment à Pierrot que déjà maintes et maintes fois elle lui avait ordonné de respecter ses sujets les carottes, et que, sans s'inquiéter de ces défenses, tous les jours il les massacrait, les faisait bouillir dans la marmite, leur découpait les membres pour en faire des juliennes.

— Tremble ! s'écria la Reine des Carottes, si tu continues ce métier d'assassin !

DEUXIÈME TABLEAU.

Les Carottes se révoltent contre Pierrot.

Après un tel cauchemar, Pierrot n'eût pas mieux demandé que de dormir tranquillement quelques heures; mais Cassandre arriva avec sa fille pour prendre son repas.

Rien n'était préparé. Pierrot dormait. On comprend la colère de Cassandre, qui, ne soupçonnant pas le rêve de son futur gendre, le traita de paresseux et de fainéant.

— Allons, dit-il, prends vite ces légumes et épluche-les !

Pierrot ne savait comment se tirer d'un tel pas. D'un côté, il craignait de blesser la Reine des Carottes en continuant à martyriser ses sujets ; de l'autre, il n'osait aller contre les ordres de Cassandre.

Alors il essaya d'expliquer son rêve.

— Folles visions que tout cela ! dit le bonhomme Cassandre, qui ne s'inquiéta jamais des mystères de la nature.

Pierrot essaya de biaiser, en prétendant qu'il serait bien plus sage d'aller vendre les légumes au marché, et qu'ils rapporteraient beaucoup plus d'argent que de santé au corps.

— Ça se vend si bon marché ! dit Colombine.

Au risque de se fâcher avec sa future, Pierrot, essayant toujours de détourner le sort qui le menaçait, s'écria que les légumes avaient une grosse valeur, et que les fermières seulement mettaient à profit la baisse exagérée des légumes, en s'achetant, avec ce qu'elles détournaient de la vente, des robes, des bijoux, des colifichets.

Cassandre entra en fureur contre ces sophismes, mis en avant par Pierrot pour masquer un refus d'éplucher les légumes. Colombine bouda et se retira dans un coin.

L'amour triompha.

— Tant pis ! s'écria Pierrot, je vais faire la soupe.

Il se mit un tablier autour du corps, apporta une marmite, alluma le feu et débuta par laver les légumes.

Les oignons, remplis d'esprits malfaisants, lui tirèrent les larmes des yeux; le chou se laissa faire. Son ventre puissant l'empêchait de protester.

Au moment où Pierrot ratissait la première carotte, il entendit un faible gémissement; tout d'abord, il ne s'inquiéta pas ; ce ne fut qu'à un second cri qu'il pensa à un chat enfermé dans une armoire.

Henry Monnier, sa vie, son œuvre par Champfleury, Dentu éd. Paris. 1879.

page 296.

" Si je consulte la Littérature française contemporaine
" qui forme Suite à l'ouvrage de Quérard, je relève diverses
" erreurs de MM. Félix Bourquelot et Alfred Maury, d'autant
" plus simples à rectifier que quelques unes me touchent
" personnellement.

" 1° Henry Monnier est accusé d'avoir collaboré avec
" M. Champfleury à la Reine des Carottes, pantomime
" jouée en 1848, aux Funambules, Decheaume éditeur,
" broch in-8°). Mon collaborateur était M. Albert-Henry
" Monnier, vaudevilliste mort en 1869.

" 2° La Biographie de Charles Deburau fils, attribuée
" à Henry Monnier par MM. Bourquelot et Maury est de
" même Albert-Henry Monnier "

Champfleury. —

J'ajouterai pour ma part que cet Albert Monnier, ainsi signait-il, a écrit et fait jouer un grand nombre de vaudevilles et était assez connu.

E. H.

Mais comme il continuait à éplucher les carottes, il finit par comprendre qu'il tenait les gémissements dans sa main.

Pierrot fut effrayé autant qu'un couvreur qui tombe d'un clocher ; les menaces de la Reine se réalisaient ; ces plaintes et ces gémissements des carottes n'étaient encore qu'une faible protestation de victimes innocentes ; mais que réservait l'avenir !

Pierrot, éperdu, appela Colombine et lui expliqua que les carottes pleuraient. Colombine se moqua de lui ; et, pour prouver à son futur qu'il était victime d'une hallucination, elle éplucha une carotte.

Mais les gémissements continuèrent.

Justement entraient Cassandre et Polichinelle, qui s'enquirent de l'émotion de Colombine ; tous deux refusèrent de croire à ce phénomène.

— Essaie plutôt toi-même, dit Pierrot à Polichinelle.

Pendant ce temps-là, Cassandre avait pris une carotte et la ratissait avec une telle ardeur, que les cris et les pleurs doublèrent.

Bien en prit à Polichinelle de n'avoir pas victimé les carottes ; la désolation était dans la maison de Cassandre ; lui-même, ce bourgeois si prudent, qui le matin se moquait des chimères de Pierrot, n'était-il pas forcé de convenir de l'étrange réalité qui se manifestait par des gémissements?

Pierrot courut quérir le juge de paix du quartier et lui expliqua l'affaire en quatre mots. L'homme de loi montra une telle incrédulité, que Pierrot le pria de venir à la maison s'assurer du fait par ses propres yeux.

Le juge de paix prit une carotte et lui coupa brutalement le corps en deux ; jamais on n'entendit des plaintes aussi touchantes.

Le code est tout pour certains magistrats ; celui-ci fouilla dans sa poche, en tira le petit livre aux tranches multicolores, et condamna les carottes à se laisser couper dorénavant sans souffler mot. Jugement inique ! On peut condamner quelqu'un à mort, mais jamais on ne lui a retiré l'usage de la parole dans ses derniers moments.

Rassuré par la présence du magistrat, Pierrot fit la sourde oreille aux cris des carottes, les coupa en deux, en quatre, en six, et les jeta dans la marmite. Mais ces tronçons, comme la queue du serpent, se mirent à sauter de dehors la marmite, à courir par la chambre et à chercher à se réunir.

Il fallait que force restât à la loi ; le juge ordonna qu'on s'emparât des insurgés, les fit remettre dans la marmite, et le couvercle fut fermé soigneusement.

Les éléments ont beau se déchaîner, les carottes fourniront leur suc dans le potage de Cassandre.

TROISIÈME TABLEAU.

L'enseigne du Débit de tabac.

Pierrot, poursuivi par son idée fixe, courait par la ville. Étant arrivé en face d'un marchand de tabac, il pensa qu'il chasserait peut-être le souvenir de ces étranges aventures en fumant.

Comme il allait entrer acheter une pipe, la carotte de tôle rouge qui sert d'enseigne, descendit et lui barra la porte ; Pierrot commençait à vouloir briser cet obstacle ; tout à coup, la carotte se développa, et la Reine des Carottes, qui s'était cachée, apparut.

— Malheur à toi, Pierrot! s'écria-t-elle, je te déclare une guerre à mort.

Puis tout disparut. Colombine, Cassandre et Polichinelle passaient justement sur la place. Pierrot leur raconta ce qui venait d'arriver.

— Il est fou, dit le vieillard Cassandre qui avait déjà oublié la scène particulière de la matinée.

Polichinelle n'était pas mécontent de flatter les idées du père de Colombine. La répulsion de Cassandre pour Pierrot servait ses désirs de mariage.

Quant à Colombine, elle pria Pierrot de lui faire cadeau d'un bouquet; il y avait sur la place des marchandes de légumes et des marchandes de fleurs. Pierrot acheta une botte d'oignons, et l'offrit galamment à sa prétendue; celle-ci fut mécontente de cette méchante plaisanterie.

Mais Pierrot y mettait de l'insistance; il voulait à toutes forces que Colombine attachât la botte d'oignons à son cœur; au fond, il était persuadé qu'il offrait le plus joli bouquet du monde.

Polichinelle saisit cette occasion pour déployer sa galanterie; il acheta un charmant bouquet, et l'offrit à la fille de Cassandre. Ce fut alors seulement que Pierrot s'aperçut de sa méprise, et il fit retomber toute son indignation sur l'innocente marchande de légumes qui ne s'expliquait pas les grossièretés dont l'accablaient Pierrot. La Reine des Carottes avait déserté l'enseigne du débit de tabac; elle sortit tout à coup de la hotte de la fruitière et s'écria :

— Guerre à mort à Pierrot!

Pierrot s'élança comme un frénétique sur la hotte ; mais Cassandre le retint et pria Polichinelle d'aller chercher le juge de paix. Aux yeux de Cassandre, Pierrot était fou à lier. Pierrot traita indignement la magistrature, et distribua à tort et à travers tant de coups qu'il mit tout le monde en fuite.

QUATRIÈME TABLEAU.

Les Carottes enchantées.

Polichinelle avait reçu la majeure partie de la correction ; il courut à telles jambes qu'il arriva dans le petit bois qui se trouve hors de la ville.

Accablé de lassitude, il tomba sur le gazon. Aussitôt, la Reine des Carottes lui apparut, le visage plein de douceur.

— Tu as respecté mes sujets, lui dit-elle; je veux t'en récompenser. Prends ces carottes enchantées (*en même temps elle lui donnait une petite boîte*) ; chaque fois que tu te trouveras dans l'embarras, tire une carotte, et tes désirs seront satisfaits.

La joie de Polichinelle était sans bornes ; mais il ne savait comment exercer en ce moment sa puissance.

Le juge de paix arriva dans la forêt, suivi des gardes; il était à la recherche de Pierrot, qu'on jugeait dangereux pour la société, et contre lequel un mandat d'amener avait été lancé.

Polichinelle, pour essayer son pouvoir, tira une carotte ; au même instant juge et soldats furent enveloppés d'un filet qui les retint prisonniers. Peu de temps après Pierrot apparut, poursuivant Cassandre à coups de bâ-

ton ; il essayait de lui prouver, en lui faisant entrer ses raisonnements par les épaules, qu'il n'était pas fou.

Enfin, l'un fatigué de donner des coups, l'autre d'en recevoir, se reposèrent; Polichinelle, toujours pour éprouver sa puissance, tira une carotte, dont le résultat fut que des chaînes mystérieuses attachèrent au même rocher le battant et le battu ; pour augmenter les supplices de Pierrot, un repas tantalesque sortit de terre presque aux pieds de Cassandre ; et tous les deux, en essayant de se baisser vers ce divin festin, augmentaient leurs souffrances.

Polichinelle se retira, certain d'un bonheur perpétuel, à l'aide de ses carottes.

Le juge, les sergents, Pierrot et Cassandre, seraient morts de faim dans ce bois, si Colombine, attirée par le hasard, ne fût venue les délivrer et briser leurs liens.

A peine délivré, Pierrot, ne pensant qu'à sa gueule, sauta sur le pâté; mais il ne lui resta entre les mains qu'une simple botte de carottes. O colère ! D'abord il hésita, les flaira, puis finit par les dévorer. Hélas ! ces légumes qu'il avait tant chéris devaient dorénavant tourner contre lui ; ce furent des souffrances sans pareilles. Pierrot eût avalé un boisseau de crapauds qu'il n'aurait pas ressenti d'aussi grandes misères.

— La vengeance a sonné, dit Cassandre. Polichinelle s'est livré contre nous à d'odieuses machinations. Jurons tous de ne jamais lui pardonner.

Le juge de paix et Pierrot accuellirent favorablement ces paroles ; alors eut lieu dans le bois un de ces serments solennels, trilogiques, tels qu'on en a vus dans l'histoire, à des époques d'asservissement populaire.

CINQUIÈME TABLEAU.

Pierrot Croque-mort.

Polichinelle s'était empli de boisson. Rien ne lui coûtait pour tirer une carotte, et un marchand de vins avait été sa victime.

Il rentra chez lui en se disant que les maisons dansaient la gigue, ce qui est un raisonnement commun à tous les ivrognes ; mais au lieu de dormir dans son lit, il dormit sur une borne, la trouvant plus douce qu'un édredon.

Pierrot aperçut son rival et profita de son ivresse pour lui faire entrer de force dans la bouche un énorme navet ; il espérait ainsi l'étouffer. Heureusement que Polichinelle eut encore assez de vent dans les poumons pour cracher ce légume ; certain que son ennemi ne s'en tiendrait pas là, il se blottit dans le coin d'une porte. Le danger l'avait dégrisé.

Pierrot plein de confiance revenait pour s'assurer si son crime avait réussi ; mais, surpris à l'improviste, il tomba sous le bâton de son rival, trouva encore un restant de force et prit la fuite.

C'était malheureusement l'heure du rendez-vous ; Colombine qui venait rejoindre son ami Pierrot, tomba entre les mains de Polichinelle qui saisit fortement la jeune fille et l'enferma de force dans sa maison. On ne sait pas à quels actes se serait porté Polichinelle sur l'innocente Colombine, si le juge et Cassandre n'étaient venus à son secours.

Tous deux essayèrent d'abord d'escalader le balcon de Polichinelle; mais leur âge s'y opposait; d'ailleurs Polichinelle était armé et tombait à grands coups de canne sor les assaillants, sans courir le moindre danger. Pierrot arriva à leur aide, et ne trouva de meilleur moyen que de jeter le juge de paix à la tète de Polichinelle.

Colombine fut délivrée; mais le magistrat étendu par terre n'avait plus de souffle; la garde, qui avait entendu le tapage, voulut arrêter Pierrot comme coupable du meurtre d'un magistrat.

Pendant qu'on criait, qu'on s'expliquait, Pierrot jeta le cadavre dans une cave.

— Eh! dit-il, monsieur le juge de paix n'est point si mort que vous le disiez; le voyez-vous courir?

Les gardes regardèrent inutilement dans les ruelles que désignait Pierrot et se retirèrent, le corps du délit étant disparu. Alors Pierrot prit la main de sa fiancée et se montra pour la première fois galant; il avait couru tant de dangers qu'il se croyait à l'abri maintenant de tous déboires.

Mais Polichinelle se tenait à l'écart et usait de son magique pouvoir. Au moment où Pierrot baisait la main de sa fiancée, celle-ci frémit et se trouva mal. Elle avait devant elle un sombre croque-mort,

Cassandre lui-même ne reconnaissait plus son gendre sous les funestes emblèmes qui le couvraient. Seul, Pierrot ne se doutait pas de sa physionomie d'enterreur patenté.

— Allons, dit-il, tous ces gens sont fous, je vais vivre solitaire!

— Avec moi! s'écria tout à coup le cadavre du magistrat qui sortit de la cave.

SIXIÈME TABLEAU.

Madame la Sorcière.

Pierrot avait connu dans son enfance une sorcière; mais quoiqu'elle lui témoignât de l'intérêt, il ne pouvait se résoudre à la fréquenter, à cause de son mobilier bizarre.

Cependant, se trouvant dans une suprême affliction, il alla au carrefour de la forêt, fit les conjurations connues et arriva dans le sombre cabinet de la sorcière.

A son entrée, les yeux du chat noir lancèrent de rouges flammes; le serviteur fidèle descendit dans les entrailles de la terre où se trouve le Grand-Livre sur lequel sont inscrites toutes les bonnes et mauvaises actions des mortels.

Le résultat de la cabale fut que Pierrot avait tout à craindre de la Reine des Carottes; cependant il se débarrasserait de ses sortiléges en lui arachant un cheveu.

Pierrot remonta fort triste sur son manche à balai, en pensant à la difficulté de l'entreprise.

SEPTIÈME TABLEAU.

Où l'on tire beaucoup de carottes.

Les absents ont tort. Pendant le voyage de Pierrot chez la sorcière, Po-

lichinelle s'était insinué de nouveau dans les bonnes grâces de Cassandre. La noce était conclue; les cloches carillonnaient à toute volée lorsque Pierrot revint.

Jamais on ne vit homme mieux habillé que Polichinelle. Il avait tiré une carotte au tailleur, une autre au chapelier, une au giletier, une au chemisier.

Et tous ces braves fournisseurs s'étaient laissé prendre à ce vieux moyen.

Aussi Pierrot fut fort étonné de retrouver Polichinelle sous ce brillant costume; et le soupçon entra dans son cœur.

— Pourquoi ce bouquet? se dit Pierrot. Pourquoi cette écharpe? Pourquoi cet énorme plumet? Jamais Polichinelle ne fut aussi coquet; il y a quelque chose de louche.

Polichinelle jura en tremblant à son rival que l'amour des beaux effets s'était tout à coup emparé de lui. Et il s'enfuit, ne désirant pas continuer plus longtemps la conversation.

La Reine des Carottes ne jugea pas à propos de continuer les mensonges de son protégé; elle sortit d'un arbre et annonça crûment à Pierrot le mariage de Colombine et de Polichinelle.

Pierrot se mit sottement à pleurer. Ame faible!

Colombine n'acceptait pas avec plaisir l'union voulue par Cassandre; de loin elle reconnut Pierrot. Elle accourut. Quelle joie! Depuis longtemps les deux amants ne s'étaient rencontrés. — Je veux tuer Polichinelle, dit Pierrot. Il faut qu'il se batte avec moi.

A peine avait-il prononcé ces mots, que le pauvre amoureux sentit un changement dans sa personne, dans son costume. Il avait pris la forme et la peau d'un salsifi.

HUITIÈME TABLEAU.

Guerre entre légumes.

Pierrot profita de sa nouvelle figure pour semer le trouble chez les salsifis; il insinua à ce peuple de faire la guerre aux carottes; mais après une bataille qui laissa bon nombre de courageux combattants sur le champ de bataille, les salsifis furent vaincus, et Pierrot tomba au pouvoir de la Reine des Carottes.

Celle-ci se montra sans pitié.

— Qu'on le ratisse! s'écria-t-elle cruellement.

Et Pierrot fut ratissé et forcé de se précipiter dans la mer pour échapper à ses barbares ennemis.

NEVUIÈME TABLEAU.

Une victime des carottes.

Colombine, rusée comme toutes les jeunes filles, feignit de consentir à se marier avec Pollchinelle. Elle espérait ainsi arriver à connaître ses secrets, car elle se doutait bien que le surnaturel se mêlait à la conduite de son futur époux.

Polichinelle avoua niaisement son pouvoir ; à force de soins, Colombine s'empara de son talisman, et aussitôt elle en profita pour faire sortir Pierrot d'une botte de salsifis.

La sorcière avait fini par s'intéresser aux deux amants.

— La Reine des Carottes est femme, dit-elle ; fais-lui la cour, elle te croira. Alors peut-être parviendras-tu plus aisément à réussir.

DIXIEME TABLEAU.

Le royaume des fruits.

La Reine des Carottes avait pour amie la Reine des Fruits ; de temps en temps elle allait passer quelque temps dans l'empire voisin.

La sorcière, au moyen de son immense pouvoir, transporta Colombine dans la cour des Fruits, ce qui devait amener une scène de jalousie probable.

Effectivement Pierrot, sans reconnaître Colombine sous les traits de la pomme, allait la cueillir, lorsqu'il fut arrêté par une voix :

— Tu te perds. La Reine des Carottes est jalouse.

ONZIÈME TABLEAU.

La première nuit des noces ou le cheveu de la mariée.

Malgré les pleurs de Colombine, Pierrot suivit la Reine des Carottes dans son boudoir.

La Reine dépensa des trésors de coquetteries et d'agaceries. Pierrot semblait être amoureux sincère ; il aurait voulu passer sa main dans les cheveux de la Reine.

Mais elle ne le souffrit pas. Seulement elle voulut présider à la toilette de nuit de Pierrot.

Le lit nuptial attend. Il est bassiné.

Les rideaux sont tirés... Mais quels cris sauvages se font entendre!

Pierrot tout ému apparaît en tenant un long cheveu rouge. Il a détruit le charme de la perfide Reine des Carottes.

DOUZIÈME TABLEAU.

Ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants.

Pierrot vole vers Colombine ; il dit les combats auxquels il a été exposé.

La Reine des Carottes apparaît pâle, défaite ; sa couronne tombe ; elle est bonne tout au plus à jeter dans la marmite.

Pierrot épouse Colombine. Ainsi se terminèrent les perfidies d'une reine, qui abusa de son pouvoir pour faire le malheur d'honnêtes personnes.

DECHAUME, ÉDITEUR, RUE CHARLOT, 37,

A PARIS.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

92°

Administration au Théâtre, rue des Fossés-du-Temple, 51.

Bureaux ouverts depuis dix heures jusqu'à quatre.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

—

N°

THÉATRE DES FUNAMBULES.

Paris, ce 184

S'il vous plaît

Jeudi prochain le théâtre des funambules donne la 1re représentation d'une nouvelle pantomime de Monsieur Champfleury, Madame Polichinelle, ou les souffrances d'une âme en peine, en dix changements à vue, dans laquelle Debureau fils remplira le rôle de pierrot.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE L'ARSENAL

Billion
Directeur du Th. des Funambules

Lettre de Billion Dir. des Fun.

Monsieur

Le Rédacteur en Chef

de la tribune Dramatique

rue des petites Ecuries 47

164

Vve Delaporte

DECHAUME, ÉDITEUR, RUE CHARLOT, 63.

93

LES JOUJOUX
DE
BRIC-A-BRAC

PANTOMIME EN 15 TABLEAUX ET A GRAND SPECTACLE,

PAR

M. VINCENT RIMBERT DE NEUVILLE,

DIVERTISSEMENTS DE M. VAUTIER,

Mise en scène de M. CHARLES; Machines de M. AUGUSTE MANIGAUD;

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DES FUNAMBULES, LE 10 SEPTEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

PIERROT	MM.	DEBURAU.
BRIC-A-BRAC		PAUL LEGRAND.
POLICHINELLE		VAUTIER.
ARLEQUIN		DERUDDER.
SATAN		ETIENNE.
BARBASTOUL		ALEXANDRE.
TOURNESOL		VICTOR.
RAFF		LANDAIS.
UN VAMPIRE		AIMABLE.
UN MARCHAND DE PARAPLUIES		PHILIPPE.
CASSANDRE		ANTOINE.
LÉANDRE		ORPHÉE.
LA MORT		PHILIPPE.
UNE CUISINIÈRE		LAPLACE.
BENGALI	Mmes	SAINT-YS.
CHIMIQUE		LEFEBVRE.
HÉLÈNE		THÉRÈSE.
Mme SATAN		THIERRY.
LA FÉE DES ONDES		DELPHINE.
COLOMBINE		GEORGINA.
UNE HOTESSE		MANCINI.
CACAO		AMÉLIE.

Vieilles femmes, petits sapeurs pompiers, Paysans, Lutins, Démons, Souris, Nymphes.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

LES JOUJOUX DE BRIC-A-BRAC

PREMIER TABLEAU. — LE CABINET DE BRIC-A-BRAC.

Bengali, sous les traits d'une vieille femme, se venge de notre héros. — Surprises, apparitions et trrrransformations.

DEUXIÈME TABLEAU. — LES JOUJOUX.

Ouvrez les yeux, allongez le cou et faites silence: Pierrot fait voir comment un flageolet devient un gril. — Les joujoux déménagent sans tambour ni trompette.

TROISIÈME TABLEAU. — L'ENVOYÉ DE SATAN.

Bric-à-Brac se donne au diable.— Nouvelles infortunes. — Après avoir été volé, le vieux monomane est fouetté.

QUATRIÈME TABLEAU. — LE CHALET.

Pierrot, victime de son amour, entre en fureur, mine un rocher, le fait sauter, et incendie un chalet.

CINQUIÈME TABLEAU. — L'HOTELLERIE.

Bric-à-Brac est sur les dents, Raff se meurt de peur, Barbastoul tombe en disgrâce, et Pierrot perd la tête.

SIXIÈME TABLEAU. — Ils sont dans le Pétrin.

Pierrot, garçon mitron, et quoique d'une bonne pâte, fait voir de quel bois il chauffe son four... Le bonheur le met dans le pétrin.

SEPTIÈME TABLEAU. — L'Intérieur de la Terre.

Barbastoul fait des cancans à propos de bottes... Non, à propos de baguettes. — Où l'on voit comment on peut perdre ses mollets.

HUITIÈME TABLEAU. — L'Enfer.

Pierrot vient au secours d'un marchand de parapluies et d'une cuisinière. — Bric-à-Brac est *chiquenaudé*. — Satan devient un pauvre diable et Pierrot une grande et belle dame. — Quel toupet! c'est étourdissant.

NEUVIÈME TABLEAU. — Le Glacier.

Les démons sont mis en fuite. — Polichinelle apprend qu'il est père d'un gros et beau garçon qui ne lui ressemble pas. — Pierrot sera le parrain du nouveau-né... il promet des dragées de sa façon.

DIXIÈME TABLEAU. — La retraite de Cassandre.

Le vieux béquillard entre joyeux et annonce le retour de Polichinelle et de ses compagnons. — On les entend, on les voit, ils entrent. — Grande joie. — Pierrot et l'enfant. — Pierrot est... contrarié. — Bric-à-Brac paraît, l'enfant disparaît, Polichinelle reparaît et le pauvre père... tombe dans une mer... de larmes. — Désespoir général. — Sortie tumultueuse. — On se met à la poursuite des ravisseurs.

ONZIÈME TABLEAU. — Le Champ de bataille.

Bric-à-Brac commande l'armée... une armée de souris où l'on ne voit pas un chat. — On bat la charge... Oh ! mais une vraie charge ; le canon tonne, le clairon sonne, et les souris se conduisent comme des oies.

DOUZIÈME TABLEAU. — Le Boudoir de Bengali.

Le bon petit génie n'a pas oublié ses protégés. — Il le prouve.

TREIZIÈME TABLEAU. — Le Palais du Génie dans les Indes.

Grande fête, on danse, on chante et l'on finit par se prendre aux cheveux.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Nous sommes dans les Catacombes ! D'abord on aperçoit... Brrrr !... Pierrot vous le dira ; le malin compère s'en acquittera mieux que moi. — Ah ! bah ! Deux fantômes se présentent. — Pierrot les rosse. — La Mort survient, il lui passe la jambe et l'envoie... bien loin. Enfin, Pierrot est... tiens ! il est arrêté ! Eh bien ! j'étais loin de m'attendre à cela, et vous ? — Continuons, Monsieur ! — Avec plaisir, Madame.

QUINZIÈME ET DERRRRNIER TABLEAU. — Le fond d'un fleuve.

Grande réunion. — Bric-à-Brac pris entre deux... eaux, capipi, capitule. — On se prend les mains, on s'embrasse, tout le monde est content, ou doit l'être, et... bonsoir la compagnie.

LE.

ouris où
n ! mais
, et les

GALI.

— Il le

NS LES

e pren-

çoit...
cquit-
résen-
sse la
ens! il
la, et
dame.

FOND

eaux,
rasse,
oir la

COUPLETS.

BENGALI.

AIR *nouveau*.

Je suis le génie
Des amours,
De la folie,
Et toujours,
Par ma puissance immortelle,
J'apaise la douleur
Cruelle
D'un jeune et tendre cœur.
Espérance,
Confiance,
Je viens vous rendre le bonheur

Je présage la richesse
Au pauvre dans son grenier,
Et j'adoucis la rudesse
De l'avide créancier.
Je donne de la prudence
A nos jeunes étourdis,
Aux filles, pour récompense,
Des époux toujours soumis.

REPRISE.

Je suis le génie, etc.

BENGALI.

AIR *nouveau*.

Chers enfants de l'art mimique,
Sous ma baguette magique,

Animez-vous, je le veux!
Dès ce moment, troupe unique,
Ah! qu'un long rire homérique
Suive tes pas en tous lieux.
Debout, debout, je le veux!

BENGALI.

AIR *nouveau.*

Place au coiffeur habile
De madame Satan;
Mon peigne, en cet asile,
A dégotté le vieux merlan.
Place (*ter*) au coiffeur habile
De madame Satan.
Pour ma grâce, pour ma finesse,
Je viens d'obtenir un brevet,
Et j'aurais le prix de sagesse...
Avec un peu moins de toupet.
Sans le secours de la réclame
Mon mérite est bien établi;
Je sais, en coiffant une dame,
Faire la barbe à son mari.
Place au coiffeur habile, etc.

BENGALI.

AIR *nouveau.*

Montrons-nous sans cesse
Généreux, humain;
De dame Sagesse
C'est le doux refrain.
Dans la matinée
Quand on fait le bien,
Toute la journée
On s'en trouve bien.
Bannissons les peines,
Et vivons toujours
Dans les douces chaînes
Des tendres amours.

96.

En tous lieux on persifle, on blâme
Les amoureux, les parvenus;
Pas de discours sans épigramme
Contre les galants, les Crésus;
Sur eux on lance la satire,
On en fait, dit-on, peu de cas,
Le plaisir secret d'en médire
Console de ne l'être pas.
Montrons-nous sans cesse, etc.

BENGALI.

AIR *nouveau*.

Vous qui craignez des méchants les projets,
Tous en ce jour venez dans mon palais.
Sur vous la paix, l'abondance,
Vont répandre tous leurs dons,
Et la gaîté sans licence
Faire entendre ses chansons.
Point de propos, de soucis, de tracas,
Car la discorde ici n'habite pas.
Brillez dans toutes mes fêtes,
O trop aimables vainqueurs,
Vous ferez mille conquêtes
Parmi les plus nobles cœurs.
Du grand Momus l'esprit brille à ma cour,
Et sa marotte inspire maint bon tour.
Enfant cher à la tendresse,
Je ne suis point un trompeur;
Sous mes yeux on est sans cesse
Dans l'ivresse du bonheur.
Autour de moi pressez-vous bruyamment,
J'aime les cris d'un aimable enjouement.
Venez avec assurance
Rayonner en ce séjour;
De vous la gloire est contente,
Contentez aussi l'amour.
Vous qui craignez des méchants les projets,
Tous en ce jour, venez dans mon palais. } *Bis.*

RONDE.

AIR *nouveau.*

Des petits-maîtres fidèles,
De loyaux et bons amis,
Des femmes jeunes et belles
Qui n'aiment que leurs maris,
Eh! tire lire la, la, la,
Chacun en conviendra,
La, la,
Eh! lire la,
C' n'est pas à Paris qu'on voit ça!

CHOEUR.

Eh! tire lire la, la, la, etc.

BARBASTOUL.

Du café sans chicorée,
Du lait jamais baptisé,
Un' bouteille bien mesurée,
Du vin qui n'est pas composé.

CHOEUR.

Eh! tire lire la, la, la, etc.

RAFF.

Entrer pour rien au spectacle,
Ou voir enl' ver des ballons;
Sans craindre le moindre obstacle
Aller coucher sous les ponts,

CHOEUR.

Eh! tire lire la, la, la, etc.

BARBASTOUL.

Du crédit chez la laitière,
Des fontain's qui donn'nt du vin,
De l'usag' chez un' portière,
Du sang d' porc dans le boudin,

CHOEUR.

Eh! tire lire la, la, la, etc.

Paris.—Typ. de veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

97

PIERROT MINISTRE

Pantomime Républicaine

En huit Tableaux,

PAR

Un Pair de France sans ouvrage.

GALLET, Éditeur, boulevart du Temple.

PERSONNAGES,	ACTEURS.
Arlequin,	MM. *Cossard.*
Robert-Macaire,	*Adolphe.*
Pierrot, son Ministre,	*Deburau fils.*
Charles X, vieux Chasseur,	*Orphée.*
Un Anglais,	*Lafontaine.*
Un Russe,	*Lafontaine.*
Un Autrichien,	*Frédéric.*
Un Prussien,	*Gustave.*
Un Carliste,	*Antoine.*
Un Bazile,	*Orphée.*
Une vieille Femme,	Mlle *Louise.*
Trois Hommes de lettres,	MM. *Francis.* *Gustave.* *Alexandre.*
Deux Avocats,	*Frédéric,* *Philippe.*
Un Marchand de volailles,	*Lafontaine.*
La République,	Mme *Lefèvre.*
Une fausse République,	*Louise.*

Etudiants, Hommes du peuple, un Invalide, Gardes Nationaux, Domestiques en livrée rouge.

PREMIER TABLEAU.

La misère d'Arlequin.

Pour que cette pièce allégorique soit bien comprise, il nous semble nécessaire de dire tout d'abord quelles sont les idées que chacun des personnages principaux représente.

Arlequin, ce muet qui agit sans cesse, ce nègre condamné aux rudes labeurs de la vie, ce bohémien aux haillons bariolés: c'est le peuple; le peuple qui souffre et se venge, le peuple fort et jaloux de ses libertés, le peuple qui est la voix de Dieu.

Robert-Macaire, c'est la royauté déchue.

Pierrot, c'est le Bertrand de ce Macaire. C'est la pensée ministérielle du dernier cabinet de la monarchie. Les situations expliquent d'elles-mêmes le caractère des autres personnages qui concourent à l'action de la pièce.

Au lever du rideau nous nous trouvons dans le grenier qu'habite le peuple personnifié par Arlequin. Peu de pain au logis, pas de bois au foyer. Il se dispose à faire un repas de solitaire. Du pain bis, de l'eau claire et du fromage qui, lui, hélas! n'est peut-être pas aussi solitaire qu'il le voudrait. Entre sur l'air de vive Henri IV, son maître Charles-le-Chasseur. Celui-ci,

loin d'employer ses talents de chasse à protéger le fromage de son serviteur, se contente de le chasser de sa place et de faire main basse sur ses provisions. Puis après en avoir garni sa gibecière, Charles en chasseur diligent, plein de l'ardeur qui le dévore, part dès l'aurore, le cœur content.

Arlequin se désole, et il se dit avec résignation : Qui dort, dîne. Ses moyens ne lui permettant point de faire d'autres repas, il s'endort avec l'intention de se nourrir de rêves et de chimères. Un des songes venu de la porte d'or lui apparaît aux accords des harpes divines qui murmurent l'air de *Liberté sainte, après trente ans d'absence, reviens ! reviens !*

La rayonnante apparition lui dit : « Tu t'es » endormis en cherchant l'oubli de tes maux. Tu » es seul, triste et faible. Il te faut une compa- » gne : une brave et bonne fille qui ne te » trompe pas. Arlequin, me voici ! Je t'aime » depuis bien longtemps. Jadis tu m'as dé- » laissée. En as-tu été plus heureux? Il n'est » plus temps de dormir, éveille-toi ! je suis la » République ! » Arlequin s'éveille aux accents de la Marseillaise; il est amoureux fou de la République, il demande des armes. Sa bien-aimée sort pour lui en chercher une.

Entrent Robert-Macaire et Pierrot son Bertrand; les poignées de main sont prodiguées à tout ce qui les entourre. Dans sa rage d'en donner, Macaire ne trouvant plus de mains à

serrer, se donne des poignées de main à lui-même. Arlequin leur raconte qu'il est las de son maître. Nous allons t'aider à le chasser lui disent-ils. La République revient en scène. La mine de Macaire et de Bertrand s'allongent. « Est-ce là la femme que tu veux prendre? de-» mandent-ils à Arlequin. Tu ne t'entendras » jamais avec elle. Elle a un mauvais carac-» tère, et puis, vois donc ses épaules nues. « Elle est trop décoletée, mon cher. » Pierrot, choqué. lui offre même son mouchoir. Pendant ce temps Macaire fait sortir de la boue une vieille femme aux haillons rouges, elle est hideuse à voir. Arlequin se cache les yeux. Macaire reprend : « Tu vois que ce que tu croyais la République et la Liberté, n'étaient que la licence et l'anarchie! » Le crédule Arlequin ne veut plus entendre parler de République ; mais celle-ci, en bonne fille qu'elle est, lui prête malgré cela son appui, lorsqu'il s'agit de chasser le roi-chasseur.

Quand Charles X a pris la fuite, Arlequin veut reprendre sa place, mais elle est occupée par Macaire, qui mange les bribes de son repas avec Pierrot. Il veut réclamer, mais on lui montre les grosses dents et il se tait piteusement.

DEUXIÈME TABLEAU.

Un petit million, s'il vous plaît!

Arlequin oublie sa mésaventure au cabaret. Pierrot, qui le surveille, craint toujours que dans un jour de mauvaise humeur il ne se serve de la batte, cette arme redoutable que lui a remise la République. Il parvient cependant à la lui ravir en prétextant qu'il en a besoin pour rosser les ennemis communs. A peine possesseur de l'instrument, il boit le vin de tout le monde, et corrige ceux qui font mine de se rebiffer. Sur ces entrefaites, Macaire, vêtu en mendiant, et conduit par un coq en guise de chien, vient quêter un petit million, s'il vous plaît! Il demande à tout le monde, malheur à ceux qui refusent, ils sont immédiatement atteints par la batte de Pierrot. Inutile de dire que les poignées de mains sont maintenant prohibées, à tout jamais par Macaire.

TROISIÈME TABLEAU.

Les volailles politiques.

Les impôts sur les buveurs, mangeurs et autres, ne suffisant plus à Macaire, il quitte le ca-

baret pour exploiter la place publique. Il se fait escamoteur, et Pierrot devient son compère. Les montres des assistants se changent entre ses doigts en queues de lapin, en promesses de promesses d'actions, et les plus beaux serments en programme de l'hôtel de ville. Un marchand de volaille a prêté une poule comme échantillon de sa marchandise, on ne lui en rend que les plumes. O gigantesque Macaire ! il a su trouver l'art de plumer la poule sans la faire crier ! Ce marchand de volaille nous a semblé la personnification de la majorité de certaine chambre élective composée de gens bien pensants et bien pansés. Dans ce cas, il ne faudrait pas prendre en mauvaise part les épithètes de volaille, d'oies et de canards. Respect à ceux qui ont été les dindons de la farce. Le *volailleur* semble donc mécontent du déchet survenu dans sa marchandise. Macaire gémit plus fort que lui, et parle de sa misère avec un accent si vrai que le marchand attendri lui donne une nouvelle volaille. Macaire appelle un de ses fils; nouveaux gémissements, nouveau cadeau du *volailleur*. Les autres petits de Macaire viennent piailler à qui mieux mieux, on les bourre de volailles. Macaire, pour récompenser le marchand, lui attache une médaille sur sa blouse. Il en distribue ainsi à tous les passants. Un homme de lettres apporte un mémoire sur l'émancipation des hannetons, un autre sur l'art d'élever les lapins, un troisième sur l'art de la

culture du cochon. Ils donnent de beaux écus pour avoir des brevets, et pour les encourager à... apporter leur argent, on leur donne aussi des médailles.

QUATRIÈME TABLEAU.

La Censure et le Timbre.

Macaire s'est installé au château, Pierrot porte sa livrée et veille à l'exécution de ses ordres. Arlequin s'est fait journaliste; il vient montrer à Pierrot le journal qu'il a écrit. Le nouveau ministre rature tous les mots, il ne laisse passer que les virgules, les points et les guillemets; il défend même les apostrophes. Arlequin veut qu'on lui rende son papier, mais Pierrot lui fait observer qu'il faut payer le timbre qu'il y a apposé. Arlequin préfère abandonner sa feuille. Pierrot en paraît satisfait, car dans son cabinet le papier n'est jamais inutile, les journaux surtout. Le journaliste évincé veut se faire chanteur des rues. Macaire lui dit qu'il faut payer une permission. Alors il se fera commissionnaire. Payez votre plaque, dit Pierrot. Que faire pour manger? Prenez cette livrée du château, et au lieu de payer vous serez payé. Arlequin furieux veut frapper Macaire. Celui-ci lui montre un livre qui dit que sa personne est

sacrée, et que ses ministres seuls sont respon-sables. Arlequin indigné appelle ses amis ; mais Pierrot, aidé du marchand de volaille et de ses dupes, parvient facilement à les vaincre. La République arrive juste à temps pour les voir emprisonner. Ainsi sont personnifiées les émeutes de juin, d'avril et de mai.

CINQUIÈME TABLEAU.

La Sainte-Alliance au château.

Les Anglais, les Russes, les Autrichiens, etc. sont les bien-venus au château; le ministre pousse même l'obligeance jusqu'à essayer de décrotter l'Autriche qui s'est salie en Italie. Pierrot veut leur donner le plaisir de voir le peuple lié. Arlequin est introduit ; les étrangers le touchent avec mépris, ce qui les oblige à se laver les mains avant de se mettre à table. Tous voient apparaître dans la glace la figure de la République; Macaire lui-même la voit et frissonne, mais Pierrot ne veut n'en rien voir ; c'est seulement lorsqu'il est à table, et alors qu'il voit sortir d'un pâté cette tête aux regards vengeurs, qu'il compose à trembler pour sa peau.

SIXIÈME TABLEAU.

Un Cachot.

Il vient dans la prison d'Arlequin insulter à son malheur; mais la République paraît en costume de combat, et toutes les chaînes tombent devant elle.

SEPTIÈME TABLEAU.

Vivre libre ou mourir!

Bazile est fort affairé, il a besoin chez lui rue des Prêtres. Survient une vieille femme non moins affairée parce qu'elle va pour travailler à sa feuille quotitienne. Ils savent que la République a été vue dans ces parages. Ils cherchent à la séduire, ainsi qu'Arlequin; mais celui-ci repousse toutes les cocardes blanches ou autres qui lui sont offertes; ce qu'il veut, il le sait bien maintenant. Il attend l'occasion favorable pour proclamer son mariage aux yeux de ses amis et de ses ennemis.

HUITIÈME TABLEAU.

La République.

Voici la façade des Funambules, le vrai théâtre du peuple. Arlequin y vient, comptant y rencontrer ce qu'il cherche ; il apercoit Pierrot devenu agent de police, et qui fait partie des gens satisfaits de savoir la République égarée. Arrivent des étudiants en chantant; tous demandent la Republique et font des barricades. Macaire et Pierrot ont beau monter à cheval pour soutenir qu'ils avaient des droits sacrés. Ils caracolent fièrement, mais comme on les prie de cesser ces charges-là, et qu'ils y sont moins disposés que jamais, les étudiants et Arlequin, aidés et soutenus par la République les mettent en déroute. La République, s'appuyant sur le peuple, quitte sa barricade; le chant de la Marseillaise l'accueille partout sur son passage. Son mariage est proclamé, et l'avenir se dégageant de ses voiles mystérieux, vient leur présager que ce qu'ils ont à espérer de lui c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Imprimerie de Pollet et Cie, rue St-Denis, 380.

103.

THÉATRE DES FUNAMBULES

ANALYSE BURLESQUE DE

LA MÈRE GIGOGNE

PANTOMIME-ARLEQUINADE

En DEUX Actes et VINGT Tableaux

Tirée du conte de M. ALBERT MONNIER

Par M. MAXIME DELOR

Représentée pour la première fois le 24 Mars 1859

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ARSENAL

PARIS

CHEZ DECHAUME, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE CHARLOT, 57

1859

LA MÈRE GIGOGNE

Distribution :

Pierrot	MM. KALPESTRI	Mre Gigogne	Mmes LEFEBVRE
Arlequin	GUSTAVE	Ariel	ANNA
Pochinelle	VAUTIER, fils	Colombine	THÉRÈSE
Cassandre	MICHELIN	Pierrette	MARIA
Léandre	HIPPOLYTE	La Polichinelle	AUGUSTA
Le Monstre	PHILIPPE	Jeannette	EUGÉNIE
Ferchaud	DELAQUIS	Le Génie	E. PALAIS

Premier Tableau. — *Le Palais des Géants.* — Il paraît que la Mère Gigogne, dont nous allons écrire l'histoire, était une gaillarde qui, à force d'enfants, avait obtenu l'immortalité ; mais une fois dans le ciel elle avait recommencé ses fredaines. Alors les Génies se sont assemblés pour lui infliger une punition méritoire. Ils la renvoyèrent sur terre avec ses enfants, en lui conseillant de veiller sur eux; car, si un seul se conduisait mal, ils perdraient tous leur immortalité : *tel est l'arrêt du Destin.* Mais le petit Ariel, qui est très-bien avec madame Gigogne, craignant que le Diable ne se mêle de la partie, emmène tous les plus jolis Génies du céleste Empire pour protéger la Mère Gigogne sur la terre.

Au lever du rideau, tous les grands génies discutent sur le sort de la Mère Gigogne, à leurs pieds un fort joli Ballet est exécuté par des sylphes légers, des nymphes coquettes, enfin toutes les jolies femmes de la troupe. La Mère Gigogne paraît au fond; on lui de-

104

mande si elle est prête à partir, si elle a réuni ses nombreux enfants; alors elle écarte les plis de sa grande robe, et l'on voit paraître successivement Léandre, Arlequin, Polichinelle et Pierrot, les seuls qui doivent subir l'épreuve avec elle; mais pas un ne se ressemble, *ce qui prouve bien que le Destin n'avait pas tort.* Ariel, Génie distingué, joli par nature, aimable par caractère, prend le commandement, et tout le monde part au travers des nuages.

Deuxième Tableau. — *Les Nuages.*

Troisième Tableau. — *Les Jardins et la Maison de Cassandre.* — La Mère Gigogne arrive avec ses enfants, plus désolés les uns que les autres, et ne sachant que faire. Cassandre leur offre la table et le logement, et, pour le remercier, il n'est sorte de mauvais traitements qu'il n'endure de la part des jeunes Gigognes ; Cassandre a une très-jolie fille qui porte le costume de Colombine avec un goût tout particulier ; un jupon court, une jambe... enfin elle voit Arlequin, elle en devient amoureuse, ce qui rend Pierrot, Polichinelle et Léandre très-jaloux; ils se promettent de la lui enlever pendant le grand bal qui a lieu ; mais ils n'y réussissent pas.

Quatrième Tableau—*Une chambre très-noire et très-vilaine* est destinée à la Mère Gigogne, ce qui la rend très-triste. Cassandre vient dire à la Mère que ses enfants l'ont jeté à l'eau et qu'il va les brosser d'impor-

tance ; mais les malins enfants lui arrachent sa canne, lui flanquent une volée et le jettent dehors; on entend parler sous terre; c'est le Diable qui demande audience, on la lui accorde.

Cinquième Tableau. — *La Grotte du Diable.* — Le monstre de l'Enfer sort des entrailles de la terre et vient offrir à Pierrot une bonne table et du repos ; pour Arlequin, l'amour éternel de Colombine ; à Léandre, beaucoup d'argent, et à Polichinelle du vin à discrétion, le tout à une condition, car le Diable est négociant avant tout : il veut leur âme. Le marché allait peut-être se conclure, mais le bon Ariel vient déranger ces projets et le renvoie d'où il vient.

Sixième Tableau. — *L'avant-scène du Diable.* — Pierrot, Arlequin, Polichinelle et Léandre se battent avec le Diable qui leur flanque pas mal de soufflets et disparaît dans la rampe de gaz.

Septième Tableau.—*La Fontaine des amoureux.*— Tous les frères se disputent l'amour de Colombine ; le Diable vient les mettre d'accord en donnant à chacun ce qu'il désire, en faisant sortir de la même table des sacs d'argent, du vin, des brioches et des fleurs; puis il disparaît avec la même table. Ariel, qui guettait dans un coin, fait cacher Arlequin dans l'eau de la fontaine, *nouvelle manière d'abriter les gens*. Cassandre cherche sa fille pour la marier avec Léandre, qui a le sac ; ne la trouvant pas, il fait à Léandre une

105

promesse par écrit; mais table et chaise disparaissent, emportant la fameuse promesse de mariage; alors Pierrot et Polichinelle pendent Cassandre et Léandre à la colonne de la fontaine, qui s'est séparée et les fait courir l'un après l'autre.

Huitième Tableau. — *Le Grenier aux Chats.* — Le Diable attire la Mère Gigogne et ses enfants pour leur faire signer un pacte; mais Ariel, qui est partout où il y a du bien à faire, des âmes à sauver, entre derrière le Diable et le chasse, puis emmène tout le monde pour un séjour meilleur, sauf Pierrot qui n'a pas pu sortir: c'est là que le Diable lui en fait voir de toutes les couleurs! Une quantité de chats qui montent et qui descendent en miaulant, lui font une peur affreuse; la chandelle marche tellement vite qu'il ne peut plus la prendre; enfin le Diable lui donne une chiquenaude sur le nez et l'envoie se promener dans les airs.

Neuvième Tableau. — *Les Jardins embaumés d'Arlequin.* — Ariel fait un pacte avec le Diable pour deux heures, mais s'il ne réussit pas dans ce court espace de temps à corrompre les petits Gigogne, il perdra son pouvoir sur eux. Arlequin se querelle toujours avec ses frères pour Colombine; alors Ariel, pour les rendre tous heureux, rend à la Mère Gigogne sa jeunesse et sa beauté primitive et lui donne une baguette magique pour veiller sur ses enfants.

Dixième Tableau. — *Le Palais des Pierrots.* — La Mère Gigogne profite de son pouvoir pour se rendre invisible et donne à Pierrot une jolie petite Pierrette, qui au débotté fait l'admiration de toute la Salle.

Onzième Tableau. — *Le Temple des Polichinelles.* —La Mère, toujours invisible pour ses enfants, extrait de la terre une seconde vieille femme pour son fils Polichinelle; mais, voyant qu'elle ne lui plaît pas, la change en gracieuse Polichinelle : voilà comment chacun a sa chacune. Final du premier acte.

DEUXIÈME ACTE. — Douzième tableau. — *Pierrot dans le mortier.* — La mère Gigogne fait entrer ses enfants par la poterne d'un fort qui est au fond : mais Pierrot, qui n'a pas eu le temps de sortir, est tué par les diables et mis dans un mortier qui doit servir à faire l'assaut de la forteresse et reprendre la Mère Gigogne; heureusement que le bon Génie a mis dans le mortier un Diable qui vient se coller sur le fort et reçoit Pierrot dans sa bouche; par ce moyen tout le monde est sauvé.

Treizième tableau. — *La Grotte des Ours.* — Deux ours font faction pour empêcher la Mère Gigogne de passer; mais le bon Ariel les réduit à l'impuissance, et la bonne Mère Gigogne marie tout ses garçons; car il faut, pour approcher le volcan du Diamant, être marié légitimement. Après la cérémonie, ils partent à la découverte.

Quatorzième tableau. — *Place publique.* — Tous les Gigogne viennent loger sur cette place, excepté Léandre et Cassandre ; alors le Diable leur montre les maisons où sont réunis leurs frères. Comment y entrer ? Le Diable change en deux échelles une gouttière et un fusil que Pierrot a oublié. Tout le monde sort et laisse Cassandre et Léandre sur l'appui de la croisée.

Quinzième tableau. — *La Maison singulière.* — Le Diable se fait apporter du vin ; pendant ce temps le petit Ariel change la boutique du marchand de vin en un fort joli palais qui reçoit dans son sein toute la famille Gigogne.

Seizième tableau. — *La blanchisseuse.* — Arlequin et Polichinelle viennent se cacher, l'un dans la cuve à la lessive, l'autre sous le panier à étendre. Pierrot, en poissarde, vient demander de l'ouvrage ; on lui en donne, mais il le fait si mal qu'on le charge des travaux les plus pénibles ; il va chercher de l'eau et vide ses seaux dans la cuve où est Arlequin, met le réchaud sous le panier de Polichinelle, bouscule toute la maison, et tout le monde s'en va.

Dix-septième tableau. — *La Maison ronde.* — Ariel promet de faire avoir le diamant, mais le Diable se met en travers. Ses deux heures ne sont pas expirées.

Dix-huitième tableau. — *Antichambre de l'Enfer*, où il faut que toute la famille passe pour approcher le volcan. Le Diable va les empêcher d'accomplir leur dessein ; mais Ariel les fait tous disparaître et le passage est libre. Pierrot seul est arrêté, chatouillé et magnétisé. Ariel revient le protéger et donne à Arlequin la facilité de combattre le diable en lui rendant sa batte invulnérable.

Dix-neuvième tableau. — *Le Volcan embrasé.* — Arlequin se bat contre le Diable et sa fourche, et le pourfend, puis monte prendre le diamant tant désiré. Le volcan s'irruptionne, se crevasse, disparaît et laisse voir le vingtième et dernier tableau, qui représente le *Temple aérien*, qui s'avance majestueusement sur la scène, environné de nuages. Cassandre consent au mariage de sa fille avec Arlequin, et tout le monde est heureux au milieu des flammes de Bengale.

Paris — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

FUNAMBULES

MA CUISINIÈRE, vaudeville en 1 acte

Cresson,	Gaucher
Gobin,	Hippolyte
Patu,	Hoffmann
Églantine,	Anna
Angèle,	Maria

CAMPAGNE D'ITALIE

Vaudeville en 2 actes et 4 tab.

Maurice,	MM.	Frédéric
Julien,		Hoffmann
Pivotin,		Forestier
Moucheron,		Rubel
Drogmann,		Hippolyte
Madeline,	Mlles	Thérèse
Jeannette,		Anna
Jeniska,		Augusta
Pincette,		Désirée

LES MÉPRISES DE PIERROT, pantomime en 10 tab.

Le comte Robert	MM.	Amable.
Le Sénéchal		Delaquis.
Montfort		Philippe.
Pierrot		Kalpestri.
Le Duc		Gauché.
Un Geôlier		Valhié.
Un Contrebandier		Antoine.
Un Officier		Hippolyte.
La Comtesse	Mmes	Lefèvre.
Suzon		Augusta.

LES AMOURS DE CHONCHON, Folie-vaudeville, en 2 actes.

Le Comte	MM.	Bunel
Savansin		Frédéric
Colas		Forestier
La Baronne	Mlles	Désirée
Chonchon		Thérèse
Femme de chambre		Emma
Une paysanne		Palais

SATAN EMITE, pant. en 9 tab.

Pierrot.	MM.	Kalpestri.
Cassandre.		Bertottot..
Arlequin.		Gustave.
Le Marquis.		Devin.
Satan.		Hippolyte.
Un saltimbanque.		Courcier.
Un Md. de vin.		Servien.
Un paysan boiteux.		Bunel.
Génie du Bien	Mlles	Eugénie P.
Colombine		Maria.

LA CHAUMIÈRE, Pant. en 3 tab.

Pierrot,		Kalpestri.
Un hussard,		Aimable.
Chef de brigand,		Philippe.
Brigand,		Frédéric.
Le père,		Bertotto
La fille,	Mme	Maria

LAÏTOU ET TRALALA, v. en un acte.

M. Laïtou.	MM.	Rubel.
Mme Tralala.		Forestier.

LE MARCHAND DE SALADE, p. 1 tab.

Pierrot	MM.	Kalpestri.
Arlequin		Gustave.
Cassandre		Bertottot.
Colombine		Mlle Maria.

LES NOCES, pant. en 5 tab.

Pierrot,	MM.	Kalpestri.
Le Déserteur,		Amable.
Cassandre,		Bertotto.
Le Général,		Philippe.
Le Bailly,		Delaquis.
l'Officier,		Bunel.
Le petit,		Amable fils.
La Mère,	Mmes	Lefebvre.
2 filles,		Morin.

LA CHEVRIÈRE D'AUSTERLITZ, v. 1 a.

Silvain, paysan.	MM	Forestier
Un officier		Gustave.
Mina, la Chevrière.	Mlle	Anna.

LES ENFANTS DU SOLEIL

Pantomime

A GRAND SPECTACLE

En CINQ Tableaux

avec Combats, Évolutions, etc., etc.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Distribution :

PIERROT.....	MM.	KALPESTRI.
LÉONCE, Gouverneur.....		DELAQUIS.
GONZALVE, Officier Espagnol.....		AMABLE.
ORCANOR, Chef de Pirates.....		PHILIPPE.
AMAZILI, fils de Gonzalve.....		AMABLE fils.
JONATHAS, pirate.....		ANTOINE.
OCTO, Pirate.....		WAILLHÉ.
TAONI, Pirate		DEGESNES.
OZAI, Chef Indien.....		BERTOTTO.
ANITA, Indienne.....	Mme	LEFEBVRE.
VELLÉDA, Indienne.....	Mlle	THÉRÈSE.

Indiens, Indiennes, Pirates et Soldats.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX.

Premier tableau.

L'Indienne et le Pirate.

Deuxième tableau.

Pierrot dans la Savane.

Troisième tableau.

Pierrot Fétiche.

Quatrième tableau.

A qui le Trésor ?

Cinquième tableau.

Pierrot Sauvage.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE.

LE JOUR DU FROTTEUR, v. 1 a.

MM. Hoster, Constant, Philibert, Martin, Mmes Neuville, Esther, Amélie.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE, chansonnette par M. Joseph-Kelm.

LE FEU D'ARTIFICE, chansonnette par M. Edouard-Clément.

LE DINER DU GÉNÉRAL, v. 1 a.

MM. Saint-Omer, Marius, Martial, Maillot, Bouchet, Gustave, Mlle Leblanc, artistes du théâtre de Belleville.

FERNANDO LE PÊCHEUR, b.-p. 3 t.

Fernando	MM.	Gustave.
Vizentin		Bertotto.
Farino		Degenne.
Barbaro		Antoine.
Un Bandit		Valhié.
Un Paysan		Vautier.
Zilda	Mmes	Eugénie.
Une Paysanne		Morin.

LE SURNUMÉRAIRE, chansonnette par M. Philibert.

DANSE DES BALLONS, par M. Degesne.

LE TRAPÈZE, par M. Alfred.

PAS DE DEUX, par M. Frédéric et Mlle Rosée.

CHAUVIN ET DUMANET, duo par MM. Michel et Blanc.

PIERROT MITRON, Pant. 1 t.

Pierrot	MM.	Kalpestri.
Arlequin		Gustave.
Cassandre		Delaquis.
Un petit Génie		Aimable.
Colombine	Mlle	E. Palais

LA LEÇON D'ÉCRITURE, v. en 1 acte.

Prosper	MM.	Hyppolyte
Croquignol		Forestier
Virginie		Anna.
Mme Croquignol		Thérèse

LE CANOTIER DE CHATOU, vaud. 1 a.

Bourdichon,	MM.	Frédéric.
Blondet,		Forestier.
Coquillard,		Hypolite.
Thérèse,	Mmes	Anna.
Javotte,		Augusta.

L'ENFANT DE LA MAISON, v. un a.

Mérinville.	MM.	Frédéric.
Alfred.		Bunel.
Duterroir.		Gauché.
Arthur.	Mlles	Anna.
Olympe.		Augusta.
Alice.		C. Leroy.

UN TRIOLET D'INFIRMES, v. en 1 a.

Bistouri.	MM.	Frédéric.
Riche-en-Flûte.		Rubel.
Syphon.		Hippolyte.
Graine-de-Lin.		Forestier.
Mauviette.	Mlle	Anna.
Estelle.		C. Leroy.

JEANNETON ET GRIBOUILLET. v, 2 a.

Charlemagne,	MM.	Bunel..
Lagrenade,		Charles.
Le Pacha,		Gauché.
Ali-Baba,		Rubel.
Gribouillet,		Dubois
Jeanneton,	Mmes	Thérèse.
Paméla,		Anna.
Flora,		C. Leroy.

DECHAUME

LIBRAIRE, RUE CHARLOT, 57

FUNAMBULES

MA CUISINIÈRE, vaudeville en 1 acte

Cresson,	Gaucher
Gobin,	Hippolyte
Patu,	Hoffmann
Eglantine,	Anna
Angèle,	Maria

LES ENFANTS DU SOLEIL
Pantomime en 5 actes.

Pierrot,	MM. Kalpestri.
Léonce,	Delaquis.
Gonzalve,	Amable.
Orcanor,	Philippe.
Amazili,	Amable fils.
Jonathas,	Antoine.
Octo,	Vailhé.
Taoni,	Degesnes.
Ozai,	Bertotto.
Anita,	Mme Lefebvre.
Velléda,	Mlle Thérèse.

LES MÉPRISES DE PIERROT,
pantomime en 10 tab.

Le comte Robert	MM. Amable.
Le Sénéchal	Delaquis.
Montfort	Philippe.
Pierrot	Kalpestri.
Le Duc	Gauché.
Un Geôlier	Valhie.
Un Contrebandier	Antoine.
Un Officier	Hippolyte.
La Comtesse	Mmes Lefèvre.
Suzon	Augusta.

LES AMOURS DE CHONCHON,
Folie-vaudeville, en 2 actes.

Le Comte	MM. Bunel
Savansin	Frédéric
Colas	Forestier
La Baronne	Mlles Désirée
Chonchon	Thérèse
Femme de chambre	Emma
Une paysanne	Palais

SATAN EMITE, pant. en 9 tab

Pierrot.	MM. Kalpesuri.
Cassandre.	Bertottot..
Arlequin.	Gustave.
Le Marquis.	Devin.
Satan.	Hippolyte.
Un saltimbanque.	Courcier.
Un Md. de vin.	Servien.
Un paysan boiteux.	Bunel.
Génie du Bien	Mlles Eugénie P.
Colombine	Maria.

LA CHAUMIÈRE, Pant. en 3 tab.

Pierrot,	Kalpestri.
Un hussard,	Aimable.
Chef de brigand,	Philippe.
Brigand,	Frédéric.
Le père,	Bertotto
La fille,	Mme Maria

LAITOU ET TRALALA, v. en un acte.

M. Laitou.	MM. Rubel.
Mme Tralala.	Forestier.

LE MARCHAND DE SALADE, p. 1 tab.

Pierrot	MM. Kalpestri.
Arlequin	Gustave.
Cassandre	Bertottot.
Colombine	Mlle Maria.

LES NOCES, pant. en 5 tab.

Pierrot,	MM. Kalpestri.
Le Déserteur,	Amable.
Cassandre,	Bertotto.
Le Général,	Philippe.
Le Bailly,	Delaquis.
l'Officier,	Bunel.
Le petit,	Amable fils.
La Mère,	Mmes Lefebvre.
2 filles,	Morin.

LE PÈRE LANTIMÈCHE

108

Pantomime-Arlequinade en DIX tableaux et à spectacle.

De M. MAXIME DELOR.

M. KALPESTRI remplira le rôle de *Pierrot*.

1er Tableau :
L'AMOUR ET LA FOLIE

2e Tableau :
PIERROT ET LE GÉNIE ROSE

3e Tableau :
PAUVRE ARLEQUIN

4e Tableau :
PIERROT ET LA STATUE

5e Tableau :
UN JOUR DE NOCES

6e Tableau :
UNE DROLE D'HISTOIRE

7e Tableau :
LANTIMÈCHE AU VIOLON

8e Tableau :
LA RUSE INFERNALE

9e Tableau :
UN BON TOUR DE PIERROT

10e Tableau :
APOTHÉOSE

BIBLIOTHÈQUE DE L'OPÉRA

Distribution :

Lantimèche, ex-apothicaire...	MM.	MICHELIN.
Léandre, jeune seigneur ridicule.....		AMABLE.
Arlequin, amant de la fille de Lantimèche.....		GUSTAVE
Pierrot, son ami.....		KALPERTRI.
Satanor, génie du mal.....		PHILIPPE.
Tremblotin, valet de Léandre		DEGESNE.
Premier Valet.....		ANTOINE.
Deuxième Valet.....		VAILLIÉ.
Une Statue qui marche..		HIPPOLYTE.
Un Aubergiste.....		BERTOTTO.
Un Marié.....		VAUTIER fils
Un Aveugle.....		ERNEST.
Une Harengère.....		SERVIEN.
Une Fruitière		BUISLEI.
Le Génie rose, protecteur d'Arlequin..	Mmes	MARIA.
Colombine, fille de Lantimèche.....		EUGÉNIE
Une Mariée.....		OLYMPE.

Paysans, Paysannes, Démons, Valets, Nymphes, Génies.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CAMP. D'ITALIE, 2 actes, 4 tab.

Maurice,	MM. Frédéric.
Julien,	Hoffmann.
Pivotin,	Forestier.
Moucheron,	Rubel.
Drogman,	Hippolyte.
Madeline,	Mmes Thérèse.
Jeannette,	Anna.
Jeniska,	Augusta.
Pincette,	Désirée.

LA CHEVRIÈRE D'AUSTERLITZ, v. 1 a.

Silvain, paysan.	MM Forestier
Un officier	Gustave.
Mina, la Chevrière.	Mlle Anna.

FERNANDO LE PÊCHEUR, b.-p. 3 t.

Fernando	MM. Gustave.
Vizentin	Bertotto.
Farino	Degenne.
Barbaro	Antoine.
Un Bandit	Valhié.
Un Paysan	Vautier.
Zilda	Mmes Eugénie.
Une Paysanne	Morin.

PIERROT MITRON, Pant. 1 t.

Pierrot	MM. Kalpestri.
Arlequin	Gustave.
Cassandre	Delaquis.
Un petit Génie	Aimable.
Colombine	Mlle E. Palais

LA LEÇON D'ÉCRITURE, v. en 1 acte.

Prosper	MM. Hyppolyte
Croquignol	Forestier
Virginie	Anna.
Mme Croquignol	Thérèse

LE CANOTIER DE CHATOU, vaud. 1 a.

Bourdichon,	MM. Frédéric.
Blondet,	Forestier.
Coquillard,	Hypolite.
Thérèse,	Mmes Anna.
Javotte,	Augusta.

L'ENFANT DE LA MAISON, v. un a.

Mérinville.	MM. Frédéric.
Alfred.	Bunel.
Duterroir.	Gauché.
Arthur.	Mlles Anna.
Olympe.	Augusta.
Alice.	C. Leroy.

UN TRIOLET D'INFIRMES, v. en 1 a.

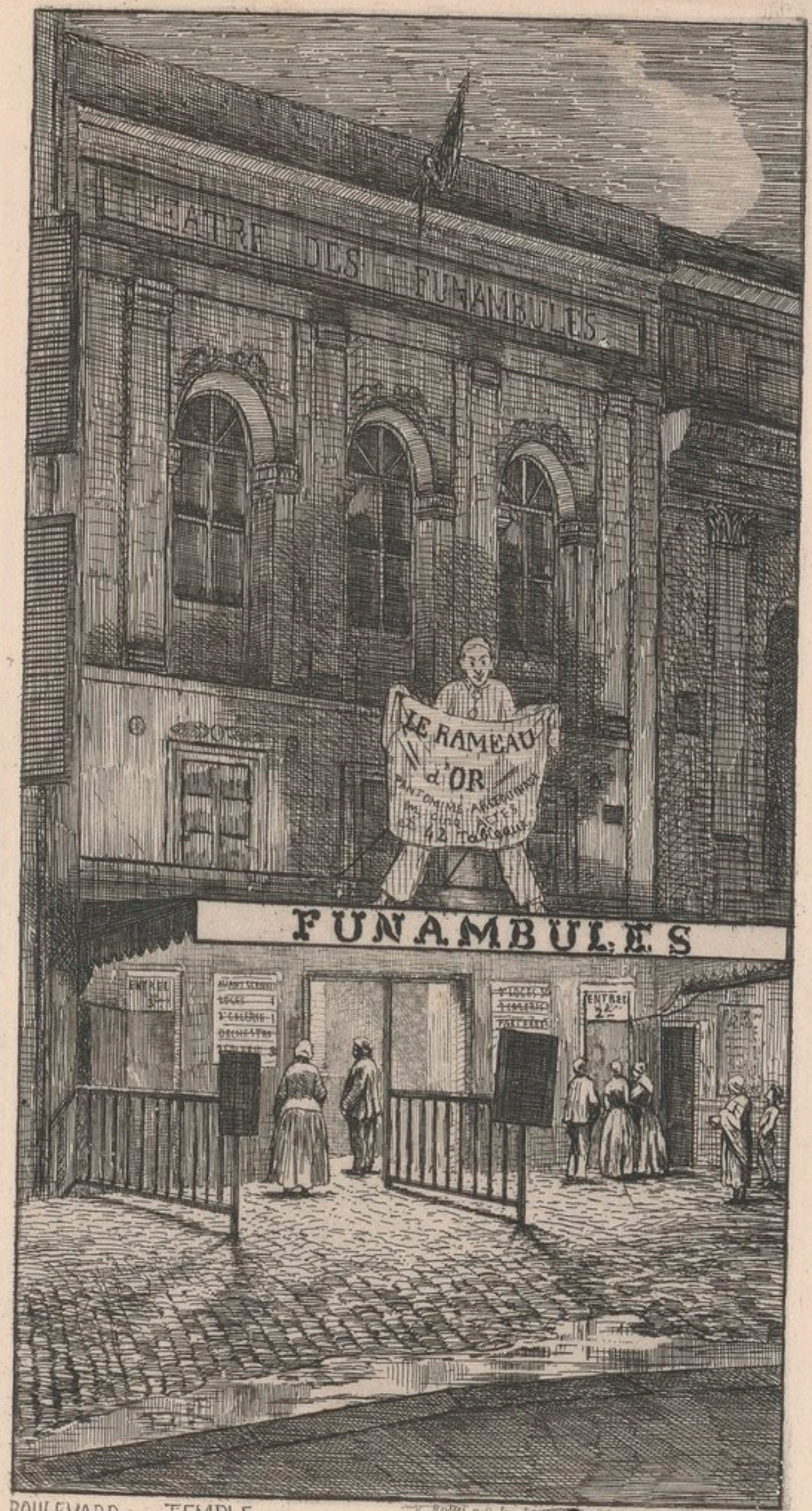
Bistouri.	MM. Frédéric.
Riche-en-Flûte.	Rubel.
Syphon.	Hippolyte.
Graine-de-Lin.	Forestier.
Mauviette.	Mlle Anna.
Estelle.	C. Leroy.

JEANNETON ET GRIBOUILLET. v, 2 a.

Charlemagne,	MM. Bunel..
Lagrenade,	Charles.
Le Pacha,	Gauché.
Ali-Baba,	Rubel.
Gribouillet,	Dubois
Jeanneton,	Mmes Thérèse.
Paméla,	Anna.
Flora,	C. Leroy.

DECHAUME

LIBRAIRE, RUE CHARLOT, 57



BOULEVARD du TEMPLE 1862 (Mai)

Dessin pour la Collection Hetzel

A. Marthet

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LE LOUP D'ÉCOSSE

Vaudeville dramati-comique, en 2 actes, avec changements à vue, apparitions, transformations, combats au sabre et à l'épée, etc., par MAXIME DELOR, auteur de **LA FILLE MAUDITE.**

Robert, comte de Dunbar, surnommé le loup d'Écosse à cause de sa férocité, a spolié le comté d'Inverness à Édouard et assassiné la mère de Térèsa. Celle-ci, que le ciel inspire et dont l'âme de la mère demande vengeance, veut suivre dans les combats le sire Malcolm de Berwick, qui rassemble ses vassaux pour voler au secours d'Édouard.

Malcolm n'accueille qu'avec défiance la promesse que lui fait Térèsa, de rendre au sire Édouard sa ville et son comté d'Inverness, si l'on veut armer son bras; mais les prodiges éclatants que la jeune paysanne fait voir à tous les yeux, déterminent le sire de Berwick à présenter Térèsa au comte Édouard.

Le loup d'Écosse, entouré de ses esclaves, se livre à la joie, mais minuit sonne; c'est l'heure à laquelle l'âme de sa victime quitte son linceul pour venir lui reprocher son crime. La vue du meurtrier s'obscurcit, la terreur s'empare de lui, et d'une voix formidable il éloigne tout le monde. L'assassin et la victime restent en présence et la vision montre à Robert le sort qui l'attend, ainsi que celui de son armée Le loup d'Écosse, terrifié, abandonne sans retard le château où de semblables terreurs viennent l'assaillir chaque jour, et le comte Édouard y fait son entrée après deux ans d'absence. Térèsa, amenée par Malcolm, est présentée au comte d'Inverness, qui l'acceuille avec bonté et la donne pour exemple à ses chevaliers et à ses soldats.

Un transfuge ,esclave de Malcolm; Farruch le Maure, introduit dans le lieu où Térèsa va faire sa veillée d'armes, Robert de Dunbar, ses farouches Sarrasins et ses soldats, que conduit Sara, la fiancée du Maure. Les soldats d'Édouard, surpris à leur approche, s'échappent de toutes parts. Un seul est resté : c'est Rigobert qui aime Térèsa et qui veille sur elle. Il entend le complot que trame Robert et lorsque Édouard amène Térèsa afin de lui donner l'épée du combat, il lui fait part des desseins de son ennemi. Mais que lui peuvent faire les menaces du farouche seigneur, quand Térèsa inspirée de Dieu lui promet la victoire? En effet, les deux parties sont bientôt en présence, et après un combat dans lequel les soldats de Robert sont repoussés; une voix terrible, celle de la mère de Térèsa se fait entendre au loup d'Écosse, puis menaçante; la vision apparaît et montre aux Écossais la victime, le meurtrier et au fond dans les nuages, le tableau représentant la scène où Robert a ôté la vie à la mère de Térèsa.

Celui-ci, entouré de ses noirs Sarrazins, jure après ce qui vient de se passer d'en finir avec son ennemi. Il en cherche les moyens, lorsque Farruch lui amène prisonnier le pauvre Rigobert. Ordre est aussitôt donné de l'attacher à un arbre et de le cribler de flèches. Mais Ascanio, le page d'Édouard, paraît sur les murs d'Inverness et d'un coup d'arquebuse, tue celui qui allait faire périr le montagnard. Le tumulte que cause cette action amène sur la muraille Térèsa, Édouard et ses chevaliers. La fureur du loup d'Écosse est à son comble à cette vue et le combat est inévitable. Il a lieu en effet, et la nouvelle Jeanne d'Arc, la pauvre Térèsa, comme l'héroïne française, après avoir fait des prodiges de valeur est faite prisonnière par les Sarrazins et emmenée devant le farouche Robert. De concert avec Farruch, le loup d'Écosse ordonna la mort de Térèsa; mais le poignard lui répugne et il veut employer un autre moyen. Tout le monde est assemblé, la victime est amenée, et Robert sous prétexte de lui sauver la vie, veut l'entraîner dans la pièce voisine. Elle résiste, mais un des noirs Africains s'empare d'elle, et au moment où il va franchir le seuil de la porte, le plancher fléchit sous ses pieds et il disparaît aux yeux effrayés de toute l'assemblée.

Robert va se mettre à la recherche du traître qui a si bien compris son infernale pensée, tout le monde le suit, excepté Farruch, qui se trouve bientôt en présence d'Ascanio, d'Ascanio, qui pour sauver Térèsa, a fait jouer le ressort de l'affreuse machine et donné la mort au Sarrazin. Le Maure ordonne qu'on charge de chaînes le page, qui est emmené, après toutefois qu'il a été convenu avec Rigobert qu'ils se retrouveraient dans la prison de Térèsa. Cette promesse est ponctuellement exécutée, car Rigobert paraît au milieu des soldats du loup d'Écosse et obtient la faveur de garder la prisonnière. Mis en présence de Térèsa et lorsqu'ils sont seuls, Rigobert veut qu'elle revête ses habits et qu'elle fuie, mais la noble fille refuse, assurée qu'elle est que ce serait la mort de son libérateur. Le loup d'Ecosse vient interrompre ce combat de générosité dans lequel Ascanio est pour sa part. A la vue de Robert, le page se cache sous la table et Rigobert va vider un flacon d'hypocras avec son maître. Quelle faveur! Voici pourquoi :

Dès que Robert est seul avec le soldat, il lui propose de verser dans la boisson de Térèsa le contenu d'une fiole qu'il lui remet. Une seule goutte doit la tuer. Ascanio à son tour passe à Rigobert un flacon dont le contenu n'est qu'un narcotique. L'amant de Térèsa en jette aussitôt quelques gouttes dans le gobelet du comte de Dunbar qui s'endort d'un profond sommeil.

L'ennemi est maintenant sans puissance, mais qu'en faire? Une machine mise en mouvement par les amis de Térèsa, amène dans la salle un instrument de torture auquel ils attachent le loup d'Écosse et une minute s'est à peine écoulée, qu'il est allé rendre compte à Dieu de tous ses crimes. La joie des deux jeunes gens éclate et Térèsa est une dernière fois invitée par eux à se soustraire au supplice, mais ils ont compté sans Farruch, qui vient la leur arracher et l'emmène.

Cependant, les chevaliers, les vassaux et les soldats d'Édouard ayant leur seigneur à leur tête, attaquent l'escorte de Térèsa, dispersent et tuent les gens de Dunbar, font les Sarrasins prisonniers et la cause du juste triomphe à son tour. Térèsa est l'objet de la manifestation la plus joyeuse. Édouard la proclame l'héroïne de l'Écosse et tout le monde est à ses genoux.

FUNAMBULES

LE LOUP D'ÉCOSSE, en 2 actes.

Robert,	MM.	Philippe.
Edouard,		Hippolyte.
Malcom,		Victor.
Crakfort,		Achille.
Rigobert,		Pelletier.
Farruck,		Frédéric.
Aboud-Saïd,		Aimable.
Ascanio,	Mmes	Amandine
Thérésa,		Lefebvre
Margarita,		Léontine.
Sarah,		Maria.
La Vision,		Augusta.

LE SOLDAT BELLE-ROSE. P. 7 tab.

Pierrot,	MM.	Delaquis..
Belle-Rose ,		Aimable.
Polino, son fils,		Aimable fils
le Boyard,		Frédéric
le Major,		Lenfant.
l'Intendant,		Desmares
Un Brigadier,		Bardoux.
Un Soldat,		Alexandre.
id.		Gustave.
Mme Belle Rose,	Mlle	Thérèse.

PIERRE LE ROUGE. Pant. en 6 ta.

Pierrot,	MM.	Kalpestri.
Cassandre,		Bertotto.
L'Officier,		Aimable.
Ghef de Brigands,		Frédéric.
La mère,	Mme	Lefebvre.
La Fille,		Maria

LA FÉE AURORE, pant. en un tab.

Colin,	MM.	Deruder.
Cassandre,		Bertotto.
Asmodée,		Hippolyte.
Colombine,	Mmes	Thérèse.
Annette,		Lavau.
La Fée,		Léontine.

LA VISION DU TASSE. M. Gabel.

CHAILLOT, vaud. en 2 actes.

Chaillot	MM.	Pelletier
Boquefort		Frédéric.
Chapon		L'enfant.
Maurice		Rodolphe.
Linotte	Mmes	Amandine.
Robette		Augusta.
Sophie		Léontine.

LE MARCHAND DE SALADE, p. un a.

Pierrot,	Kalpestri
Arlequin,	Deruder,
Cassandre,	Bertottot,
Le postillon,	Desmares,
Colombine,	Maria

BALLADE DU LOUP D'ÉCOSSE

Un soir je vis,
Regagnant ma chaumière,
Au pont levis
Paraître la lumière
Du farfadet
Qui cause notre crainte.
Puis, en effet,
Ce n'est point une feinte,
Mille lutins,
Qui dansaient une ronde.
Esprits malins
Dont ce castel abonde.

Parlez plus bas de ce monstre odieux.
Craignez, craignez son pouvoir détestable!
Gais paysans, abandonnez ces lieux,
Eloignez-vous c'est le château du diable.

N'a-t-on pas vu
Le passant solitaire,
Tremblant, ému,
Se courber jusqu'à terre.
Lorqu'un géant
A la voix menaçante,
Apparaissant
Comme une ombre sanglante,
Sortait le soir,
De cet antre effroyable!
Il fait si noir
Dans le château du diable.

Parlez plus bas, etc.

Paris.— Typ., MORRIS et COMP.

FUNAMBULES

LES MÉPRISES DE PIERROT, pantomime en 10 tab.

Le comte Robert	MM.	Amable.
Le Sénéchal		Delaquis.
Montfort		Philippe.
Pierrot		Kalpestri.
Le Duc		Gauché.
Un Geôlier		Valhié.
Un Contrebandier		Antoine.
Un Officier		Hippolyte.
La Comtesse	Mmes	Lefèvre.
Suzon		Augusta.

JOLI PRINTEMPS QUAND REVIENDRAS-TU? v. 2 a.

Mâchefoin	MM.	Frédéric.
Cri-cri		Forestier.
Chamonillé		Ganché.
La mère Gibelotte	Mmes	Augusta
Suzanne		Anna.
Ciboulette		Thérèse.
Capucine		Julien.
Serinette		Maria.

LES AMOURS DE CHONCHON, Folie-vaudeville, en 2 actes.

Le Comte	MM.	Bunel
Savansin		Frédéric
Colas		Forestier
La Baronne	Mlles	Désirée
Chonchon		Thérèse
Femme de chambre		Emma
Une paysanne		Palais

LES DUPES. Pant. en 3 tab.

Pierrot	MM.	Devin
Colin		Vautier fils
Mathurin		Bertotto
Pigeonneau		Amable.
Gertrude	Mmes	Lefebvre
Georgette		Morin

SATAN EMITE, pant. en 9 tab

Pierrot.	MM.	Kalpestri.
Cassandre.		Bertottot.
Arlequin.		Gustave.
Le Marquis.		Devin.
Satan.		Hippolyte.
Un saltimbanque.		Courcier.
Un Md. de vin.		Servien.
Un paysan boiteux.		Bunel.
Génie du Bien	Mlles	Eugénie P.
Colombine		Maria.

LA CHAUMIÈRE, Pant. en 3 tab.

Pierrot,		Kalpestri.
Un hussard,		Aimable.
Chef de brigand,		Philippe.
Brigand,		Frédéric.
Le père,		Bertotto
La fille,	Mme	Maria

LAÏTOU ET TRALALA, v. en un acte.

M. Laïtou.	MM.	Rubel.
Mme Tralala.		Forestier.

LE MARCHAND DE SALADE, p. 1 tab.

Pierrot	MM.	Kalpestri.
Arlequin		Gustave.
Cassandre		Bertottot.
Colombine		Mlle Maria.

LES NOCES, pant. en 5 tab.

Pierrot,	MM.	Kalpestri.
Le Déserteur,		Amable.
Cassandre,		Bertotto.
Le Général,		Philippe.
Le Bailly,		Delaquis.
l'Officier,		Bunel.
Le petit,		Amable fils.
La Mère,	Mmes	Lefebvre.
2 filles,		Morin.

LA CHEVRIÈRE D'AUSTERLITZ, v. 1 a.

Silvain, paysan.	MM.	Forestier
Un officier		Gustave.
Mina, la Chevrière.	Mlle	Anna.

LES ENFANTS DU SOLEIL

Pantomime

A GRAND SPECTACLE

En CINQ Tableaux

avec Combats, Évolutions, etc., etc.

Distribution :

PIERROT.....	MM.	KALPESTRI.
LÉONCE, Gouverneur.....		DELAQUIS.
GONZALVE, Officier Espagnol.....		AMABLE.
ORCANOR, Chef de Pirates.....		PHILIPPE.
AMAZILI, fils de Gonzalve.....		AMABLE fils.
JONATHAS, pirate.....		ANTOINE.
OCTO, Pirate.....		WAILLHÉ.
TAONI, Pirate		DEGESNES.
OZAI, Chef Indien.....		BERTOTTO.
ANITA, Indienne.....	Mme	LEFEBVRE.
VELLÉDA, Indienne.....	Mlle	THÉRÈSE.

Indiens, Indiennes, Pirates et Soldats.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX.

Premier tableau.

L'Indienne et le Pirate.

Deuxième tableau.

Pierrot dans la Savane.

Troisième tableau.

Pierrot Fétiche.

Quatrième tableau.

A qui le Trésor ?

Cinquième tableau.

Pierrot Sauvage.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE.

LE JOUR DU FROTTEUR, v. 1 a.

MM. Hoster, Constant, Philibert, Martin, Mmes Neuville, Esther, Amélie.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE, chansonnette par M. Joseph-Kelm.

LE FEU D'ARTIFICE, chansonnette par M. Edouard-Clément.

LE DINER DU GÉNÉRAL, v. 1 a.

MM. Saint-Omer, Marius, Martial, Maillot, Bouchet, Gustave, Mlle Leblanc, artistes du théâtre de Belleville.

FERNANDO LE PÊCHEUR, b.-p. 3 t.

Fernando	MM.	Gustave.
Vizentin		Bertotto.
Farino		Degenne.
Barbaro		Antoine.
Un Bandit		Valhié.
Un Paysan		Vautier.
Zilda	Mmes	Eugénie.
Une Paysanne		Morin.

LE SURNUMÉRAIRE, chansonnette par M. Philibert.

DANSE DES BALLONS, par M. Degesne.

LE TRAPÈZE, par M. Alfred.

PAS DE DEUX, par M. Frédéric et Mlle Rosée.

CHAUVIN ET DUMANET, duo par MM. Michel et Blanc.

PIERROT MITRON, Pant. 1 t.

Pierrot	MM.	Kalpestri.
Arlequin		Gustave.
Cassandre		Delaquis.
Un petit Génie		Aimable.
Colombine		Mlle E. Palais

LA LEÇON D'ÉCRITURE, v. en 1 acte.

Prosper	MM.	Hyppolyte
Croquignol		Forestier
Virginie		Anna.
Mme Croquignol		Thérèse

LE CANOTIER DE CHATOU, vaud. 1 a.

Bourdichon,	MM.	Frédéric.
Blondet,		Forestier.
Coquillard,		Hypolite.
Thérèse,	Mmes	Anna.
Javotte,		Augusta.

L'ENFANT DE LA MAISON, v. un a.

Mérinville.	MM.	Frédéric
Alfred.		Bunel.
Duterroir.		Gauché.
Arthur.	Mlles	Anna.
Olympe.		Augusta.
Alice.		C. Leroy.

UN TRIOLET D'INFIRMES, v. en 1 a.

Bistouri.	MM.	Frédéric.
Riche-en-Flûte.		Rubel.
Syphon.		Hippolyte.
Graine-de-Lin.		Forestier.
Mauviette.	Mlle	Anna.
Estelle.		C. Leroy.

JEANNETON ET GRIBOUILLET. v, 2 a.

Charlemagne,	MM.	Bunel..
Lagrenade,		Charles.
Le Pacha,		Gauché.
Ali-Baba,		Rubel.
Gribouillet,		Dubois
Jeanneton,	Mmes	Thérèse.
Paméla,		Anna.
Flora,		C. Leroy.

DECHAUME

LIBRAIRE, RUE CHARLOT.

FÊTE DU 16 OCTOBRE 1852.

POUR LA RENTRÉE A PARIS

DE

S. A. IMPÉRIALE LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

TRIBUNES RÉSERVÉES AU BOULEVARD DU TEMPLE

Entre les deux Arcs-de-Triomphe élevés par

MM. BILLION, HOSTEIN, MOURIER, TAIGNY, AUDEVILLE et PARIS,

Directeurs des Théâtres du Cirque-National, de la Gaîté, des Folies-Dramatiques, des Délassements-Comiques, des Funambules, du Lazary et des Concerts du boulevard du Temple.

BON POUR UNE PERSONNE.

AVIS IMPORTANT.

Les billets seront reçus à partir de midi. — Ils sont essentiellement personnels. — Les Directeurs des Théâtres sont responsables des billets délivrés par eux. — Chaque personne munie de son billet devra le conserver pendant tout le temps de la cérémonie, et le présenter à toute réquisition.

Délivré à M le Mancini *Donné par le théâtre de* Funambules

Le Directeur,

Pour le Comité des Directeurs-réunis,

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

THÉATRE NATIONAL ADMINISTRATION ANCIEN CIRQUE Hostein

Paris. — Typ. de veuve Dondey-Dupré.

112

SORTANT DU DRAME.

Boulevard du Temple à minuit. (Dessin de M. Daumier.)

SORTANT DES FUNAMBULES.

371